

# LE MAL QUE FIT UNE FEMME

par  
L. GESTELYS



1 fr. 75



Éditions du  
Petit Echo de la Mode  
1, Rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>)



Madame, Mademoiselle,

**pour réussir à coup sûr  
LES PLUS JOLIES TOILETTES**  
===== servez-vous des =====

# **PATRONS-MODÈLES**

marque **"Aux trois dés rouges"**

===== coupés et fabriqués à Paris. =====



**LES SEULS** donnant avec un patron parfait :

- 1° **Un plan de coupe** indiquant d'une façon précise la disposition des différentes pièces du patron sur le tissu ;
- 2° **Des explications** claires et détaillées ;
- 3° **Une figurine** très nette ;
- 4° **Des croquis gradués** représentant les phases successives du montage et de la couture.

**Ne confondez pas : Exigez les mots**

**"PATRONS-MODÈLES"**

et la marque

**Aux trois dés rouges.**

Prix du  
patron : **3** fr.



Prix du  
patron : **3** fr.

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES  
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*  
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.*  
 Maria ALBANESI : 334. *Sally et son Mari.*  
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*  
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*  
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*  
 Marc AULES : 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.* — 356. *La Victorieuse.*  
 P. et J. d'AURIMONT : 367. *Les Cœurs en exil.*  
 Temple BAILEY : 352. *Le Fanal dans la nuit.*  
 F. de BAILLEHACHE : 340. *La Fiancée infidèle.*  
 Silva BELLONI : 357. *Le Chemin sans fleurs...*  
 Lya BERGER : 374. *L'Aveu qui sauve.*  
 H. BEZANÇON : 354. *Le Roman de Florette.*  
 G. de BOISSEBLE : 364. *Mademoiselle de la Tour-Maudite.*  
 Marthe BOUSQUET : 373. *L'Idylle sous l'orage.*  
 José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*  
 BRADA : 91. *La Branche de romarin.* — 359. *Après la tourmente.*  
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Matndroz.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*  
 Jean de la BRETE : 3. *Rêver et Vivre.*  
 André BRUYÈRE : 306. *Sous la bourrasque.*  
 Lucienne CHANTAL : 376. *Le Jardin des rêves.*  
 J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*  
 M. de CRISENOY : 310. *La Conscience de Gilberte.* — 353. *Sous l'Aiguillon!*  
 Eric de CYS : 543. *Lunes rousses.*  
 Line DEBERRE : 372. *Loulette et son Mari.*  
 DOMINIQUE : 365. *Le Secret de Gilles.*  
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*  
 H.-A. DOURLIAC : 280. *Je ne veux pas aimer!*  
 A. de l'EPARS : 366. *Le Retour au bercail.*  
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*  
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*  
 Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*  
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimer?* — 32. *Lequel l'aimait?* — 63. *Car-mencita.* — 83. *Meurtre par la vie!* — 200. *Un an d'épreuve.*  
 Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*  
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose ou la Fiancée de province.*  
 Marie GARIEL : 362. *Trop loin de moi.*  
 Claire GÉNIAUX : 375. *Paladins modernes.*  
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*  
 Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.* — 348. *La Maison de Joëlle.*

(Suite au verso.)



**Principaux volumes parus dans la Collection (suite).**

- Lita GUÉRIN : 351. *L'une et... les autres.*  
 Ian HAY : 330. *Sa part de bonheur.*  
 M.-A. HULLET : 289. *Les Cendres du cœur.*  
 W. HOWELLS : 355. *Volonté de femme.*  
 Jean JÉGO : 329. *L'Amoureux de Frida.*  
 Renée KERVADY : 287. *Cruel devoir.*  
 P. KORAB : 358. *Tête folle, Cœur profond.*  
 L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*  
 H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*  
 Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*  
 Georges de LYS : 346. *La Blessure cachée.*  
 MAGD-ABRIL : 363. *Jeunesse !*  
 MARIA-CLAUDIA : 349. *Triomphera-t-elle ?*  
 Hélène MATHERS : 369. *Petite dame verte.*  
 Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*  
 Edouard MICHAUD : 378. *Le Chevalier vengeur.*  
 Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.* — 350. *Vers l'avenir.* — 379. *Derrière le masque.*  
 Anne MOUANS : 281. *Plus haut !* — 337. *Gisèle exilée.* — 361. *Pour la vie.*  
 José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*  
 Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*  
 Guy de NOVEL : 345. *Maître Nicole et son amour.* — 370. *Cœur égaré.*  
 Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*  
 Mme Charles PÉRONNET : 371. *L'Offrande.*  
 Marguerite PERROY : 285. *L'Impossible Amitié.*  
 M. PRIGEL : 368. *Marié malgré lui.*  
 Alice PUJO : 2. *Pour lui !*  
 Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la Comtesse.*  
 Isabelle SANDY : 49. *Margla.*  
 SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*  
 Pierre de SAXEL : 284. *Belle-Mère à tout faire.*  
 Gilberte SOURY : 324. *Maryalis.*  
 T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.*  
 Maurice VALLET : 225. *La Cruelle victoire.*  
 Germaine VERDAT. — 377. *Les Jours nouveaux.*  
 Camille de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.*  
 Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*  
 Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*  
 C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 344. *Le Manoir de la Reine.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : **1 fr. 75**; franco : **2 francs.**  
 Cinq volumes au choix, franco : **9 fr. 25.**



C 92816

*ref. 10*

L. GESTELYS

---

**LE MAL  
QUE FIT UNE FEMME**



**COLLECTION STELLA**

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>)



*af. 102*

# LE MAL

## QUE FIT UNE FEMME

---

### I

#### LA CONFESSION

Un coup frappé à la porte du bureau se répercuta parmi les couloirs vides où pénétrait, malgré les persiennes closes et les stores bien tirés, une chaleur de plus de trente-cinq degrés accablant les choses et les êtres, si bien que le bruit qui venait de retentir devenait une offense au repos auquel la ville tout entière paraissait participer.

Cependant, une voix bien timbrée donna l'ordre d'entrer, et le nouveau venu se trouva dans une grande pièce obscure au milieu de laquelle on devinait la forme d'un bureau et celle d'un homme; ce dernier, assis devant des dossiers étalés, en compulsait les nombreuses pièces et, malgré la déprimante chaleur, semblait absorbé par ce travail méticuleux.

— Ah! c'est vous, capitaine de Brézières...

Bien que familiarisé avec les lieux, le capitaine était demeuré sur le seuil.

— Avancez et asseyez-vous, je vous prie. Vous serez plus à votre aise pour m'expliquer le but de votre visite, car je suppose que vous n'avez pas tra-



versé cette place convertie en fournaise et frappé à cette porte sans un motif impérieux?

— Je vous dérange, mon colonel? Vous étiez au travail?

— Je travaille toujours, c'est une manie; mais, par contre, de Brézières, vous ne me dérangez jamais. Allons, de quoi s'agit-il?

— Mon colonel, je viens vous demander une permission, une permission de quinze jours.

— Mais vous y avez droit, mon cher. Par exemple, je vous prierai d'attendre votre tour, c'est-à-dire la rentrée de votre camarade Chantelet qui fait sa cure à Vichy.

— Justement, mon colonel, je ne puis pas attendre, c'est pourquoi je suis venu vous trouver.

— C'est embêtant, mon petit. Carboji à l'hôpital, Chantelet en France... Ne pourriez-vous remettre?

— C'est impossible, mon colonel. Il faut que je me trouve dans cinq jours à Marseille où l'on doit me conduire... une enfant,... enfin, je veux dire... une jeune fille... dont je m'occupe,... et même, à ce sujet, mon colonel, j'ai une grave révélation à vous faire.

— Une révélation?

— Oui, cette jeune fille,... qui jusqu'à ce jour avait été élevée dans un pensionnat, vient d'atteindre sa dix-huitième année. Elle ne peut, vous le concevez, demeurer éternellement pensionnaire. D'un autre côté, elle n'a que moi. Je suis donc contraint de la ramener ici...

— Ici, à Colomb-Béchar? Mais à quel titre?

— A quel titre? Justement, voici la difficulté. Cette enfant a toujours été considérée comme ma fille...

— Votre fille? Allons, capitaine, vous perdez la tête. Mais j'ai là votre feuillet d'officier. Vous n'avez jamais été marié. Alors, cette petite...?

— ... Ne m'est rien par les liens du sang, mon colonel, je vous en donne ma parole d'honneur. Ce-

pendant, elle a été élevée comme si j'étais son père et me considère comme tel.

— Un père bien jeune, mon pauvre ami !

— Dix-neuf ans de différence. Christiane aurait pu être ma fille.

— Soit. Mais ici, à vos camarades, à vos chefs, quelle explication donneriez-vous ?

— Voici, mon colonel : je désire n'en donner aucune, et c'est pourquoi, si vous le permettez, il faut que je me confie à vous. Vous seul pouvez m'aider dans cette tâche que je me suis juré de mener à bien.

— J'espère que vous ne doutez pas de l'estime doublée d'une profonde sympathie que j'éprouve à votre égard. Vous êtes le meilleur de mes officiers, le plus brave. Mais je ne veux pas vous extorquer vos secrets. Si la confession que vous allez me faire est douloureuse, capitaine...

— Douloureuse ? Peut-être, car c'est un passé bien cher encore, quoique vieux de près de vingt ans, que je dois évoquer. Cependant cette confiance — le capitaine appuya sur le mot — est nécessaire, d'abord pour obtenir votre aide, ensuite (on ne sait pas à quelle heure le grand départ peut nous surprendre) ensuite pour veiller sur la pauvre petite qui se trouverait seule au monde et dans une situation exceptionnellement douloureuse si je venais à disparaître.

De Brézières s'était levé et, tout en parlant, il arpentait de long en large la pièce à l'obscurité de laquelle ses yeux maintenant étaient faits.

— Parlez, capitaine, je vous écoute, fit gravement le colonel Darboises en désignant un siège au jeune officier.

— Mon colonel, pardonnez-moi d'accaparer un temps précieux. C'est l'histoire de toute ma vie qu'il me faut retracer ici.

Sur un geste bienveillant de son chef, le jeune homme, qui s'était interrompu, fixant ses yeux d'un

gris changeant sur l'homme qui l'écoutait avec une attention profonde, commença son récit :

— Je suis, vous le savez, mon colonel, originaire du Poitou. Mes parents, mon père plutôt, puisque j'avais eu, tout enfant, le malheur de perdre ma mère, habitait la majeure partie de l'année le château de Servanes, lequel appartenait à mes grands-parents et se trouve à dix kilomètres à peine de Poitiers. Notre nom, vous le savez encore par mon feuillet, est de Brézières-Servanes : une très ancienne famille ; l'arbre généalogique fait remonter son anoblissement à la première croisade, c'est-à-dire vers 1095, alors qu'un de Brézières, baron de Servanes, était le héraut d'armes de Godefroy de Bouillon. Je vous dis cela, mon colonel, non par orgueil de caste, mais pour l'intelligence de mon récit. Sous Louis XIII, il existait, en Poitou, deux familles de Brézières, peut-être issues d'une commune souche, mais les parchemins conservés dans notre maison ne font, à aucun moment, mention d'alliance entre ces deux branches dont la seconde se faisait appeler de Brézières-Anceny. Peut-être n'y aurait-il jamais eu de relations entre nous, si un de Brézières-Anceny n'avait vendu les terres qu'il possédait dans la région de Saintes pour acquérir une propriété voisine de la nôtre, une vieille gentilhommière pas mal ruinée, dont, les derniers propriétaires étant morts, l'adjudication s'était faite à un chiffre des plus bas. Mon grand-père apprit par la suite que les de Brézières-Anceny étaient eux-mêmes à peu près ruinés à la suite de désastreuses spéculations. Sans ce hasard, insignifiant en apparence, qui réunit sur ce coin de terre deux familles portant un nom à peu près semblable, aucun des événements douloureux qu'il me reste à vous retracer ne serait advenu.

« Maintenant que l'historique est établi, je puis passer aux détails. Mes études se firent, jusqu'au baccalauréat, au lycée de Poitiers où j'étais pen-



sionnaire. L'été, je passais naturellement toutes mes vacances au château de Servanes. C'est là que je connus Eve d'Hérouval, une enfant ravissante. Aussi loin que je puisse remonter dans mon passé, je ne me souviens pas d'une époque où mon cœur ne lui ait appartenu tout entier. En robe courte, les cheveux au vent, plus tard fillette à la grâce déjà féminine, enfin jeune fille éblouissante, j'aimais Eve et je me croyais aimé. Elle était mon aînée de quelques mois; j'avais ma situation à faire. N'importe, j'étais sûr de l'avenir, et si je mettais mon orgueil à être toujours l'un des premiers de ma classe et à passer brillamment mes examens, c'est que je croyais hâter ainsi l'heure de notre mariage.

« En 1913, muni de mes deux bachots, je me présentai à Saint-Cyr et fus admis dans un rang honorable. J'avais dix-huit ans, M<sup>lle</sup> d'Hérouval allait atteindre sa dix-neuvième année. Au cours de ces dernières vacances que nous passâmes ensemble, avant mon départ pour l'Ecole, notre nouveau voisin, Gilbert de Brézières-Anceny — à cette époque il ne portait guère que le second de ses noms, — s'était autorisé d'une visite de bon voisinage qu'avaient fait ses parents à ma grand'mère et à mon père pour revenir fréquemment à Servanes où sa présence entre Eve et moi, loin de me porter ombrage, favorisait les parties de campagne, les excursions que nous n'aurions pu faire en tête à tête avec celle que je nommais ma fiancée. D'ailleurs Gilbert avait passé vingt-cinq ans et cela me le faisait presque considérer — ô candeur de la prime jeunesse! — comme un bienveillant mentor. J'abrège, mon colonel. Mon départ pour Paris, l'enthousiasme et les désillusions inséparables au début d'une carrière que l'on aime et qui vous exalte. En janvier, lorsque je revins pour ma première permission, je ne vis pas Eve qui prétextait une grippe afin de ne point me recevoir. Ce fut ma première souffrance d'amoureux. Nous nous écrivions de

longues lettres; les siennes, bientôt, s'espacèrent, puis cessèrent complètement. Ce fut par ma grand-mère que j'appris son mariage avec Gilbert Anceny. Sitôt après les noces qui eurent lieu en mai, le jeune couple quitta le pays. Je ne voulus pas revoir les parents de ma petite amie qui demeuraient cependant tout près de notre château. Je ne sus rien d'elle, ni comment Gilbert était parvenu à me l'arracher. Je souffris beaucoup, et vous voyez, mon colonel, à vingt ans presque de distance, je souffre encore en évoquant cette trahison. Pourtant, j'aurais dû oublier parmi l'ouragan qui se déchaîna sur notre pays. La guerre, mès grades gagnés sur le champ de bataille... »

— Où vous vous êtes conduit en héros!

— On a peut-être moins de mérite à être brave lorsque aucun lien ne vous rattache à la vie. Je fus blessé... Je guéris. L'armistice me trouva à la tête de ma compagnie.

— Malgré vos actions d'éclat, vous n'étiez que lieutenant.

— Dix-huit mois d'hôpital après cette fracture de la hanche qui aurait pu interrompre à jamais ma carrière. Je ne me plains pas, mon colonel.

— Je le sais, et cela ne vous empêchera pas de passer commandant dans des délais des plus honorables.

— Sans doute à cause de mon inaction forcée, l'image de mon amour était toujours vivante en ma mémoire. Pourtant je ne cherchai point à savoir ce qu'était devenue mon amie d'enfance, ni si elle était heureuse. Les journaux, un matin, se chargèrent de me renseigner. Gilbert Anceny venait d'être arrêté pour escroquerie, vol qualifié et faux en écriture. Il serait trop long de vous raconter comment il avait monté une société financière, trafiqué des actions, volé les actionnaires naïfs grâce à une comptabilité truquée, enfin signé des traites au nom de l'une de ses victimes, laquelle, en portant plainte,

avait fait s'écrouler la malhonnête combinaison d'où son animateur comptait tirer encore quelques millions. Sur le premier moment je pensai courir au secours de la pauvre femme, mais je réfléchis que, peut-être, elle-même ne désirait pas mon appui. Ayant appris par la presse l'adresse du domicile de l'escroc, je me contentai d'écrire à M<sup>me</sup> Anceny que je mettais mon dévouement à sa disposition. Ma lettre demeura sans réponse : je n'insistai pas. Quelques mois après, Gilbert de Brézières-Anceny se présentait devant le jury qui le condamnait à vingt ans de bagne et autant d'interdiction de séjour. Ceci se passait en 1920. Peu de temps après, je reçus une affectation à un régiment de tirailleurs et partis pour le Maroc. J'avais eu assez de maîtrise sur moi-même pour quitter la France sans chercher à revoir celle que j'avais tant aimée. Ce fut à Casablanca, où ma section était au repos, que je reçus un télégramme signé d'elle. Oh ! un simple appel, mais si profondément tragique : « Je vais mourir, venez vite, Eve », et son adresse à Paris. Je demandai d'urgence un congé pour affaire de famille, m'embarquai le lendemain.

« Le trajet me parut interminable ; enfin j'arrivai à Paris par une aube sinistre. Quand l'heure me le permit, je me fis conduire rue Durantin, une petite rue à mi-flanc de la butte Montmartre. Une vieille maison à l'escalier lépreux, aux marches gluantes d'humidité : voilà où la pauvre enfant s'était réfugiée. Je montai jusqu'au quatrième étage, le dernier ; une porte étroite où pendait une sonnette hors d'âge. J'hésitais, je vous le jure, avant de m'annoncer. Mon cœur se serrait, une angoisse atroce me mouillait les tempes. Je fis résonner le timbre ; ce fut une infirmière qui vint m'ouvrir. Son visage était maussade, elle ne me laissa pas pénétrer tout de suite : « Elle est bien faible, disait-elle, il ne faut pas la faire parler. » Enfin je me trouvai, au sortir de l'étroit et sombre vestibule, dans une pièce carre-



lée et à peine meublée. Une commode, quelques sièges, une petite table où s'alignaient des fioles contenant des médicaments, un étroit lit de fer et, dans ce lit, une pauvre créature dont le corps amaigri soulevait à peine les couvertures. Le visage était presque aussi blanc que l'oreiller sur lequel il reposait et les orbites étaient si creuses que les yeux, demeurés splendides — des yeux d'un bleu sombre qui parfois devenait violet, — paraissaient briller au milieu d'un trou d'ombre. Sans son magnifique et peignant regard qui s'était accroché au mien, je crois que je ne l'aurais pas reconnue. L'émotion me serrait la gorge, je demeurais stupide devant cette dégradation de l'être charmant dont le souvenir encore illuminait mes rêves. Elle me remercia d'être accouru. Puis elle dit, s'efforçant de me sourire : « Si je vous ai appelé, mon ami, c'est à cause d'elle. » Elle me désigna une toute petite fille que je n'avais pas encore aperçue et qui, muette et terrorisée, se dissimulait derrière les jupes de la garde. « C'est ma petite Christiane », ajouta-t-elle avec une sorte d'orgueil maternel qui fit jaillir des larmes de mes yeux. Oui, je pleurais sur cette enfant dont j'aurais voulu être le père.

« Avec de pauvres mots entrecoupés par l'oppression, Eve m'expliqua qu'après l'arrestation du faussaire pour des actes dont elle avait tout ignoré, elle s'était trouvée complètement ruinée. Orpheline, le petit héritage que ses parents lui avaient laissé avait été englobé dans la liquidation, ainsi que le mobilier, les autos. A peine était-il resté aux deux misérables créatures quelques bijoux qui, vendus, permirent à la malade de ne point aller mourir à l'hôpital. « Maintenant, je suis à bout, mais cela « n'a plus d'importance. Demain, sans doute, je « n'aurai plus besoin de rien, que d'une petite place « au cimetière, sans fleurs ni couronnes, Georges, « telle est ma volonté. Quelques prières, une larme « de vous c'est plus que je ne mérite. Je vous ai

« fait souffrir, je m'en doute. J'accepte donc la punition que Dieu m'envoie; mais il y a cette enfant. Seule au monde,... l'Assistance publique? Georges, jurez-moi de ne point l'abandonner... » Elle n'eut pas à prier davantage; je donnai ma parole d'honneur, ma parole de soldat, ma parole d'homme dont le cœur n'avait jamais pu oublier. Et j'ai eu cette joie de retrouver, pendant une seconde, presque le visage de mon amour, tellement Eve parut transfigurée par cette promesse. »

— Vous avez noblement agi, mon ami, approuva le colonel dont la voix tremblait légèrement et dont les paupières s'étaient abaissées afin de dissimuler une larme qui se formait au coin des yeux.

— A partir de cette minute, Eve ne prononça plus une parole. Son souffle était devenu rauque, parfois il s'interrompait pour reprendre après un effort qui semblait l'anéantir. Seuls, ses yeux vivaient encore, allant de la petite fille à moi qui ne savais que faire pour la soulager. La garde tenta une piqûre, mais bientôt ce fut l'agonie. Je n'avais retrouvé ma bien-aimée que pour lui fermer les yeux...

Un silence se creusa entre les deux hommes.

Au loin, par delà la place inondée de soleil, on entendait le monotone nasillement d'une plainte arabe que des coups de tam-tam scandaient régulièrement. Accoudé à l'angle du bureau, Georges de Brézières paraissait suivre le déroulement de quelque vision intérieure, et son chef respectait ce mutisme, plus poignant que des lamentations.

Cependant l'officier fit un effort comme pour chasser la hantise et reprit la suite de son récit :

— Je me trouvai donc dans cette situation étrange, mon colonel : obligé par l'honneur d'assurer la protection de cette enfant qui ne m'était rien et qui, cependant, portait presque le même nom que moi. Tout de suite je songai à son avenir, à cette

tare que le crime de son père faisait rejaillir sur elle. Fallait-il, si jeune, la vouer à l'approbre, aux humiliations? Orpheline de mère, un père au bagne, et moi qui n'avais aucun droit à la protéger. C'est alors que je pris une résolution qui pourra vous paraître bizarre. L'enfant fut confiée à un excellent pensionnat où je la fis simplement inscrire sous mon nom et, afin qu'aucune question, aucun sous-entendu méchant ou railleur ne puissent lui révéler sa disgrâce, je me donnai comme étant son père. A chacune de mes permissions j'allais la voir, mais j'évitais les trop longs séjours et les vacances de la pauvre petite se passaient presque entièrement au couvent. Cela lui semblait tout naturel, puisque son « papa » tenait garnison en Afrique. Vous comprenez maintenant, mon colonel, pour quelle raison j'ai toujours refusé de changer de corps? Et vous comprenez aussi pourquoi, aujourd'hui, je viens vous supplier, d'homme à homme, de m'aider à poursuivre ce pieux mensonge. Je ne veux pas que l'enfant de ma petite Eve soit appelée un jour « la fille du bagnard ».

— Je vous comprends parfaitement, mon cher de Brézières, et je vous admire. Ainsi, vous avez sacrifié toute votre vie à cet amour de collégien — les plus profondes, je le sais bien, ces premières tendresses. Mais vous auriez oublié, à la longue. Vous vous seriez créé un foyer et vous ne l'avez pas voulu, afin de ménager la sensibilité de cette orpheline. C'est beau, c'est généreux, mais enfin avez-vous réfléchi? Il faudra un jour ou l'autre que cette jeune fille apprenne la vérité. Par exemple quand elle se mariera. Y avez-vous songé?

— Certes, mon colonel. Et c'est pourquoi je n'hésite pas à la faire venir ici, dans ce bled, comme diraient certains, oubliant que Colomb-Béchar, sentinelle aux portes du désert, n'en est pas moins une ville très civilisée. Il me semble que, parmi notre



petit cercle, Christiane pourra faire son choix, éveiller l'affection d'un brave garçon qui l'aimera sincèrement, profondément, assez pour passer sur cette tache dont elle n'est pas responsable, n'est-il pas vrai? A celui-là, je révélerai le passé, je dirai toute la vérité. Il décidera, mais l'enfant pourra encore ignorer ces tristesses que je voudrais, moi-même, abolir. J'ai pensé, mon colonel, que M<sup>me</sup> Darboises, si bonne, si généreuse, aurait peut-être pitié de cette enfant sur qui la fatalité s'est appesantie. Voulez-vous lui rapporter notre entretien? En confiance,... mon colonel...

— Certes, mon ami, je le ferai puisque vous m'y autorisez, et vous pouvez d'avance compter sur son cœur. Dès votre retour, conduisez-lui... votre fille... Quant à vos camarades, je m'en charge. Vous êtes nouveau dans le régiment, rien ne sera plus facile que de leur expliquer la chose. Un mariage de jeunesse, la mère morte prématurément... Allons, je vais signer votre permission. Vous partirez...?

— Ce soir, mon colonel. Une lettre du couvent m'apprend que l'on doit confier ma fille à une respectable maîtresse d'anglais que sa santé oblige à interrompre ses cours et qui va se placer comme gouvernante chez des compatriotes habitant le Cap Martin. Elles seront à Marseille avant même l'arrivée du bateau que je vais prendre à Oran.

— Alors, capitaine, je vous souhaite un bon voyage et je compte que votre première visite sera pour la colonelle.

— Je vous le promets, mon colonel, et ne sais comment vous remercier.

Cependant que l'officier s'éloignait, le lieutenant-colonel Darboises le suivait d'un regard où se lisait la plus complète sympathie jointe à une nuance d'admiration.

— Un brave garçon, murmura-t-il quand la porte se fut refermée.

Et, tandis que le bruit des pas décroissait parmi

le vide sonore des couloirs, le colonel, absorbé dans ses méditations, se demandait si Georges de Brézières n'allait pas au-devant de nouvelles souffrances ou, en tout cas, de cruelles désillusions.

## II

### PÈRE ET FILLE

Pendant qu'autour de lui la fièvre de l'arrivée semblait gagner tous les passagers, Georges demeurait accoudé non loin de la coupée, indifférent en apparence à une agitation à laquelle il ne participait point.

A mesure que le *Chanzy* s'approchait du quai, les visages de ceux qui attendaient se faisaient plus distincts. Tout d'abord cela n'avait été qu'une confuse et mouvante agglomération parmi laquelle quelques taches plus vives s'enlevaient vigoureusement : une femme vêtue de rouge de la tête aux pieds, la blancheur d'une écharpe flottante, celle d'un costume de toile.

Le cœur serré par une angoisse dont lui-même ne comprenait pas la nature, l'officier cherchait à distinguer la petite silhouette de l'enfant qui, désormais, occuperait une si large place dans son existence de garçon uniquement absorbé et conquis par son glorieux métier.

Si, après ses désillusions d'amoureux, la vie avait apporté quelques compensations au jeune homme, c'est à cette carrière que Georges de Brézières les devait. Son profond sentiment de l'honneur, son goût du risque et des responsabilités le faisaient se

trouver infiniment plus à son aise dans le Sud algérien ou bien au cœur des contrées encore mal apaisées de l'Atlas que dans une garnison métropolitaine où il lui aurait fallu attendre dans l'inaction cette « quatrième ficelle » que son colonel lui avait annoncée pour bientôt.

Dès que ses blessures guéries le lui avaient permis, Georges avait demandé à faire partie des troupes d'Afrique. Il avait guerroyé contre les dissidents. Après une longue période de pacification, le Maroc, creuset où bouillonnaient encore les haines de races et les désirs de libération, offrait à son activité un champ passionnant, car de Brézières avait les qualités d'un organisateur et d'un chef, en même temps qu'il était un brave officier.

Il y commanda une troupe de méharistes, accomplit à leur tête d'audacieuses randonnées, pourchassant jusqu'au cœur des montagnes les invisibles ennemis dont les balles, rarement, manquent leur but. Affecté à Colomb-Béchar, il attendait non sans impatience qu'une occasion se présentât de reprendre son utile, mais dangereuse existence.

Jamais il ne lui était venu le désir de retourner en France. Son père était mort pendant la guerre, et son cœur, si durement meurtri, ne s'était pas rouvert à l'amour. Il vieillirait solitaire, n'ayant qu'une passion : son pays ; qu'une ambition : le servir.

Et maintenant, dans cette vie que certains jugeraient austère, il lui fallait trouver la place de cette enfant dont il s'était chargé. Quand au lit de la morte il avait prononcé l'engagement solennel, sans doute Georges n'avait-il pas envisagé les conséquences de cet acte.

Enfant, la petite Christiane n'avait en rien dérangé les devoirs dont l'officier faisait sa joie. Il la savait dans un pensionnat de choix. Sa fortune lui permettait de subvenir largement aux besoins de la fillette. Pour sa fête, au premier de l'an, Christiane



recevait des jouets magnifiques, elle n'avait qu'un désir à exprimer pour qu'il fût immédiatement satisfait. Au cours de ses vacances que le colonial consacrait, par prudence, à une cure d'eaux, il venait, à l'arrivée et avant le départ, embrasser sa prétendue fille. Durant son séjour à Paris il la faisait sortir, la comblant de distractions et de cadeaux.

Chaque fois il s'extasiait de la retrouver grandie. Sur le petit visage, malgré lui, Georges cherchait à retrouver les traits de l'aimée, et, à mesure qu'elle avançait en âge, il lui semblait que Christiane prenait un faux air d'Eve enfant.

Pourtant, à vrai dire, elles demeuraient très dissemblables l'une de l'autre. Les traits d'Eve étaient plus fins, un peu indécis, tandis que Christiane, avec son beau visage ovale, son petit menton volontaire et, surtout, le dessin serré de sa bouche d'un rouge violent dont les lèvres, parfois, paraissaient closes sur des pensées qu'elle ne voulait pas exprimer, donnait une impression de volonté déjà consciente d'elle-même. Le puéril visage de M<sup>lle</sup> d'Hérouval, son teint de nacre et cette mousse blonde qui l'auréolait d'un or léger, chez sa fille se transformaient en une carnation éblouissante où le sang, affleurant sous la peau veloutée, donnait une chaude coloration de pêche, tandis que le front, le cou, la naissance des épaules que dégageaient les légères robes d'été avaient la blancheur mate des pétales de gardénia.

La blondeur un peu cendrée de la mère devenait, chez la fille, une teinte presque rousse, alliage de cuivre et d'or, qui la coiffait aussi somptueusement qu'une dogaresse. Mais ce qui troublait profondément le jeune homme — ce qui l'avait troublé pour la première fois quand, au retour du cimetière où l'on venait de conduire l'infortunée M<sup>me</sup> Anceny, il avait pris sur ses genoux la toute petite fille en noir qui pleurait sans trop savoir pourquoi, — c'était le magnifique regard, semblable chez la femme sur son

lit de mort et chez la fillette inconsciente du destin qui l'attendait.

Christiane avait les mêmes yeux que sa mère, des yeux d'un bleu qui, parfois, paraissait vert et dans l'ombre prenait un ton violet à travers la grille épaisse des longs cils bruns. Ces yeux auraient suffi à la beauté du visage. C'est eux que cherchait le regard de Georges à travers les transformations du bébé en fillette, puis en jeune fille. C'est en les évoquant qu'il trouvait la force d'accomplir sans défaillance sa délicate mission et de donner à l'enfant la véritable image du père qu'elle croyait avoir et sur lequel elle avait reporté toutes ses tendresses d'orpheline.

La passerelle venait d'être accrochée et les voyageurs se précipitaient dans une bousculade heureuse. Deux ou trois camarades de l'officier, lesquels avaient fait avec lui la courte traversée d'Oran à Marseille, lui serrèrent la main au passage.

Un des derniers, sa valise à la main, le capitaine de Brézières quitta le pont. Il éluda les offres des porteurs; sur le quai il demeura un instant immobile, ne reconnaissant pas, parmi les personnes déjà moins nombreuses qui formaient une double haie au milieu de laquelle défilaient les voyageurs, le visage enfantin qu'il s'imaginait découvrir.

Ce fut une exclamation joyeuse, prononcée presque à son oreille, qui le fit se retourner.

— Père! Vous voilà? Comme je suis contente!

Deux bras se nouaient à ses épaules et il eut, à portée de ses lèvres, un éblouissant visage, tout rose d'animation, dont les yeux brillaient, pareils à un morceau du ciel qui se reflétait dans l'eau verte du bassin.

Christiane tendait ses joues que de Brézières osait à peine effleurer. Il se dégagea, afin de mieux examiner celle dont le changement profond le surprenait. Cette grande jeune fille, resplendissante de vie

et de santé, était-ce véritablement la fillette pâle et malade qu'une mourante lui avait confiée, douze ans auparavant? Douze années, au cours desquelles il n'avait pas su observer le miracle voulu par la nature de cette éclosion qui avait transformé Christiane en une femme douée d'un charme d'autant plus redoutable qu'il s'ignorait peut-être encore. Malgré lui, il évoquait de nouveau le fantôme de celle qui n'était plus et il se disait qu'Eve n'avait jamais eu la puissance de séduction qui émanait de sa fille.

« Comme elle pourra faire souffrir, si elle veut », songea-t-il tristement.

Cependant, Christiane devinait les préoccupations qui laissaient immobile et muet celui qu'elle avait accueilli avec tant de joie. Elle s'en inquiéta et demanda de sa voix musicale et un peu grave, une voix qui, elle aussi, s'était transformée depuis les dernières vacances :

— Père, vous avez un souci? Voulez-vous que je m'occupe de vos bagages? Oh! je sais très bien; depuis notre départ du couvent, c'est moi qui ai tout réglé. Miss Dora Weltown est une charmante créature, mais toujours dans les nuages. Figurez-vous qu'elle avait oublié le nom de la ville où elle devait se rendre! Au fait, je l'ai laissée devant la Bourse de Commerce, car la bousculade lui faisait peur. Voulez-vous que nous la rejoignons?

— Certainement, mon enfant.

Un peu gêné par cette paternité à laquelle il n'avait pas eu le temps de s'habituer et que le changement opéré en sa prétendue fille rendait plus déconcertante encore, Georges se laissa prendre le bras. Ils marchèrent sur les pavés inégaux sans se rien dire. Parfois Christiane s'appuyait un peu plus lourdement et, fermant les yeux, le capitaine se demandait si vingt ans de sa vie n'étaient pas abolis. Il fut sur le point de donner à la jeune fille le nom si cher qui avait été celui de M<sup>lle</sup> d'Hérouval, mais



un regard jeté sur sa compagne le rappela une fois de plus au monde réel.

Très droite et très digne dans son costume de voyage qu'un voile bleu ciel attaché à son chapeau complétait, miss Dora attendait patiemment devant la façade blanche du banal édifice.

Christiane fit les présentations. Le capitaine de Brézières offrit à la maîtresse d'anglais de passer avec son élève cette journée, déjà à demi écoulée, mais la vieille fille déclina l'invitation. Maintenant que sa mission était remplie, elle désirait retourner à la gare et prendre le premier train pour Cannes où ses bagages avaient dû la devancer.

Par déférence, Georges voulut, avant de songer à choisir un hôtel, conduire miss Weltown et l'installer dans la salle d'attente où, avec la patience qu'elle avait sans doute acquise en exerçant son ingrat métier, miss Dora attendrait, tout en s'actionnant à un travail au crochet qu'elle venait de sortir de son sac à main — un sac dont les proportions rappelaient celles d'une valise — le départ du convoi.

Sans trop d'attendrissement, la jeune fille prit congé de son ancienne maîtresse. Cette séparation ne signifiait-elle pas pour la pensionnaire de la veille que le dernier lien la rattachant à cette vie, qui avait été la sienne depuis sa plus tendre enfance, venait d'être rompu? Mais Christiane n'était pas encore à l'âge où la mélancolie des choses finissantes s'impose et serre le cœur, redoutant l'inconnu. Comme une victorieuse, au contraire, elle saluait l'ère de liberté qui allait succéder à la règle austère, aux observances un peu lassantes du pensionnat.

Brusquant les dernières poignées de main, elle s'élança, joyeuse, hors de l'atmosphère grise, de l'air alourdi qui sentait la fumée de charbon. Dans le taxi qui les avait attendus, elle se renversa comme pour mieux recevoir sur son front la chaude caresse du soleil et sa poitrine aspira le souffle de la

grande cité maritime, puis elle pria, tout en prenant dans les siennes la main de l'officier :

— Père, nous irons voir la mer, cela m'a semblé si beau !

— Mais oui, mon enfant, nous allons nous installer d'abord dans un hôtel ; vous avez voyagé de nuit et devez être bien lasse.

— Je ne suis jamais fatiguée ; mais pourquoi me dites-vous « vous » ? Est-ce que je vous ai contrarié, ou fait de la peine ? Vous me disiez « tu », autrefois.

— Vous êtes devenue une si grande fille !

— Oui, mais votre fille, mon cher papa. Oh ! dites, traitez-moi comme vous le faisiez quand vous me demandiez au parloir et que vous arriviez les poches pleines de bonbons et un gros paquet de jouets caché derrière votre chaise. Je savais bien le dénicher, vous souvenez-vous ?

— Certes.

— Et les belles promenades que vous m'avez fait faire ! Versailles, Fontainebleau, Pierrefonds, Compiègne... Ça m'a aidée, vous savez, à apprendre mon histoire de France.

Georges riait de la voir si enfant, si exubérante de vie et de jeunesse, et, peu à peu, l'obsession morbide s'effaçait. Il n'y avait plus en présence qu'une jeune fille confiante et un homme résolu à accomplir vis-à-vis d'elle tout son devoir.

« Elle est si belle, songeait-il, elle se mariera bientôt. » Et, avec une sorte d'orgueil, il ajoutait à part lui : « J'en ferai une femme loyale, incapable de mentir, de renier une parole. »

Christiane s'amusait maintenant de l'extraordinaire animation des Allées qui précèdent la célèbre Canebière. Devant un hôtel luxueux, le taxi s'était arrêté. Georges tendit la main à la petite comme il l'aurait fait à une femme habituée aux hommages. La pensionnaire avait rougi de plaisir. Son émerveillement fut plus grand encore quand elle pénétra

dans le hall somptueux où des plantes vertes et des sièges groupés donnaient l'illusion de quelque jardin d'hiver.

Pendant qu'elle jetait autour d'elle des regards ravis, trop absorbée par ce qui était son apprentissage du monde pour s'apercevoir que sa présence faisait déjà sensation et que plusieurs paires d'yeux ne se détachaient plus de sa gracieuse silhouette, Georges s'était dirigé vers le bureau, afin de retenir deux chambres.

— Deux chambres communiquant, n'est-ce pas, Monsieur? demanda avec un sourire aimable le gérant.

— Oh! ce n'est pas indispensable. Une très bonne chambre, avec vue sur la rue, pour ma fille. Pour moi...

Le gérant avait eu un geste de surprise. L'officier fronça les sourcils. Ainsi, déjà, son rôle était rendu difficile par son apparence qui n'était point, évidemment, celle d'un père de famille. « Vingt ans, il y a cependant vingt ans de différence entre cette petite et moi! »

Et, de sa haute et nette écriture, l'officier, en remplissant les deux fiches que le gérant lui tendait, écrivit, très lisibles, les deux dates de naissance :

*Christiane de Brézières, née à Paris le 12 avril 1915.*

*Georges de Brézières, né au château de Servans le 2 octobre 1895.*

Puis il donna l'ordre d'aller chercher à la gare les bagages de la jeune fille.

La grande chambre claire, avec sa petite salle de bain ripolinée et la large fenêtre donnant sur la Canebière, émerveilla la petite. Elle battait des mains, penchée sur la large perspective au bout de laquelle, sur le fond indigo du ciel, des voiles et des



mâts se détachaient, formant un décor d'opéra-comique.

Accoudé auprès d'elle, ravi de ses émerveillements, Georges établissait le bilan de leurs courtes vacances. On visiterait Marseille le lendemain, puis, le long de la Corniche, avec des arrêts à Toulon, à Hyères, on gagnerait la Côte d'Azur jusqu'à la frontière italienne.

Redevenue ce qu'elle était en réalité malgré ses dix-huit ans, sa beauté presque épanouie et cette voix de contralto donnant plus de gravité au moindre propos que proféraient ses jolies lèvres, Christiane accordait à ce miraculeux programme un acquiescement enthousiaste.

Infatigable, elle voulut sortir, à peine secouée la poussière du voyage qui ternissait ses somptueuses ondulations et atténuait l'éclat de ses joues.

Ils errèrent, tous deux, se tenant par le bras, riant parfois comme des écoliers d'un bout de phrase surpris au vol où sonnait le savoureux accent marseillais. Un fastueux coucher de soleil incendiait le port. Au-dessus des maisons on apercevait, resplendissant parmi le rougeoiement de fournaise qui venait d'un astre énorme, réverbérant son éclat cuivré sur la mer en fusion, la statue dorée qui couronne le clocher de Notre-Dame de la Garde.

— Oh ! père, montons jusqu'au sanctuaire. Il me semble que cela me portera bonheur de prier Notre-Dame le premier jour où je me sens vraiment votre fille.

Georges accéda à ce désir. Un taxi les conduisit au bas des marches qu'ils gravèrent lentement.

Aucune pensée profane ne guidait la jeune fille ; prise par une réelle piété, elle ne se souciait pas de faire l'ascension du clocheton qui sert de piédestal à la statue, gardienne de la ville étalée à ses pieds, sentinelle puissante apparaissant à ceux qui reviennent comme à ceux qui s'en vont, livrés aux périls de la mer.

Elle s'agenouilla dans la demi-obscurité de la nef garnie d'ex-voto, et Georges admirait cette ferveur qui rendait pathétique le beau visage légèrement rejeté en arrière et dont le front portait une double auréole, celle qui émanait de la chevelure brillante et l'autre, d'un effet plus irréel et plus mystique, tombée de la verrière où les reflets du crépuscule se jouaient merveilleusement.

Quand ils sortirent, émus et recueillis, la jeune fille tourna vers l'officier son regard encore mouillé :

— J'ai prié pour vous, père chéri, pour votre bonheur, pour votre sécurité. Oh ! ma prière est un peu égoïste. N'êtes-vous pas tout ce que je possède au monde ?

Ils dînèrent dans un restaurant en vogue. Parmi les lumières, la petite robe de voile gris avec son simple col de linon faisait un peu pensionnaire, ainsi que la petite le constatait elle-même sans mauvaise humeur.

— Demain, avant le départ, nous ferons un tour dans les magasins. Je veux que tu sois aussi élégante que les femmes qui nous entourent.

— Bien sûr. Il faut que je vous fasse honneur, répondit-elle tranquillement.

Et il se plut à penser qu'elle n'était pas coquette, simplement désireuse de tenir, dans la société, le rôle qui allait être le sien.

Le lendemain, se souvenant de sa promesse, Georges de Brézières décida que la matinée serait consacrée aux courses dans les magasins. Devant les étoffes légères, les crêpes de Chine que les vendeuses, empressées, déplaient devant elle, Christiane ouvrait démesurément ses yeux auxquels les cils recourbés donnaient l'apparence d'un sourire, illuminant à la fois les lèvres vermeilles et le sombre azur des iris changeants. Puis, confuse et embarrassée, elle se tournait vers l'officier :

— Père, choisissez pour moi, j'ai si peu l'habitude !...

Elle ne s'apercevait point du mouvement d'étonnement que ce mot prononcé par elle provoquait. Georges, par contre, plus observateur et déjà sur ses gardes, ne manquait pas d'enregistrer l'imperceptible nuance, le changement subit de physionomie, parfois un simple battement des paupières ou bien deux sourcils haussant leurs parenthèses.

Assez gauchement, il donnait son avis et, finalement, c'était le goût de la vendeuse qui l'emportait.

On rentra, vers midi, dans un taxi plein de paquets, puis il fallut faire l'acquisition d'une grande malle pour y caser toutes ces fanfreluches.

— C'est trop, protestait la jeune fille en étalant toutes ces richesses. Jamais je n'aurai l'occasion de mettre d'aussi jolies robes !

Lui la détrompait, se faisant un plaisir de lui expliquer la vie qu'elle mènerait parmi les femmes d'officiers, dans ce petit monde militaire qui se plaît à vivre entre soi et où la colonelle Darboises la ferait tout de suite pénétrer.

— On donne des bals, des soirées, si loin de France ? Presque en plein Sahara ? s'extasiait la jeune fille.

— Croyais-tu donc que j'allais t'emmener dans un bled perdu, quelque chose comme Bidon-V, poste d'essence et puits d'eau saumâtre ?

— Je ne sais pas. Je ne parvenais pas à m'imaginer. Oh ! pourquoi ne m'avez-vous pas prise avec vous plus tôt ? Si vous saviez comme je m'ennuyais au couvent depuis que j'avais à peu près terminé mes études ! C'était si triste, surtout aux vacances, quand toutes mes compagnes s'en allaient, emmenées par leurs parents...

— Mais je n'ai jamais passé un été sans venir te visiter, sans te faire sortir !

— Cela était si vite passé ! Trois ou quatre jours à votre arrivée, puis une période d'attente où je me disais : je suis moins seule, puisque mon papa chéri est maintenant sur la terre de France. Et je comp-



tais les heures en attendant la lettre qui m'annoncerait que, votre cure d'eaux finie, vous reviendriez embrasser votre petite fille. Voyez-vous, mon père, les autres, autour de moi, parlaient de leur famille. Certaines avaient des frères et des sœurs, presque toutes un papa et une maman. Moi, je n'avais que vous...

Une intense émotion prenait l'officier à la gorge. Il ne pouvait plus supporter cette poignante évocation des souffrances de cette âme d'enfant.

— Tais-toi, je t'en supplie, mon petit. Si tu savais le passé douloureux que tu évoques ! Ta mère morte, pouvais-je agir autrement ?

Lisant dans les yeux de l'homme le désarroi qu'elle venait de causer si innocemment, Christiane chercha à dissiper l'impression pénible.

— Bien sûr que vous ne pouviez faire autrement, un officier n'emmène pas un bébé dans sa cantine. Vous voyez, je sais déjà certains termes militaires, vous m'en apprendrez d'autres. Je suis une sotte de vous avoir attristé ainsi et mes plaintes sont d'une ingrate. Vous avez tout fait pour que je sois heureuse et je sais qu'il était indispensable de me confier à un pensionnat pour mon instruction et mon éducation. Je voudrais vous remercier, au contraire, père chéri, en vous donnant une fille accomplie.

Elle riait de son rire un peu grave, et ses lèvres, s'entr'ouvrant, laissaient apercevoir une double rangée de petites dents semblables aux perles d'un collier. Georges, qui la regardait, ne se lassant pas de la voir vivre et s'épanouir sous ses yeux, se disait qu'elle méritait d'être heureuse. Un instant, une pensée importune l'effleura : celle de l'homme taré dont cette gracieuse enfant était née.

Au bagne, Gilbert Anceny, qui, aux Assises, avait été condamné sous son véritable nom, de Brézières-Anceny, poursuivait sans doute sa misérable vie de déchu. Était-il mort ? existait-il encore ? Jamais Georges, craignant d'attirer l'attention sur une pa-

renté inexistante, mais qu'une similitude de nom aurait pu accréditer, ne s'était enquis du sort de son ancien rival. En adoptant la petite Christiane, il comptait bien l'arracher à ce passé de boue qu'elle ignorait et qui ne devait pas éclabousser sa pureté. Pourtant, l'existence du forçat l'obligeait lui-même à certaines précautions. Ainsi, il ne pourrait être question de marier la jeune fille avant sa majorité; mais, déjà, à part lui, le père supposé se félicitait d'une obligation qui lui permettrait de ne pas être privé trop vite d'une présence dont le charme agissait sur lui comme un philtre puissant.

« L'enfant d'Eve... », pensait-il avec attendrissement, et il lui semblait que la vie marâtre, la vie qui l'avait dépossédé de toute tendresse, qui lui avait ravi l'amour, l'avait privé d'un foyer, lui devait une revanche, et cette revanche était justement cette paternité qui, maintenant, au lieu du fardeau qui parfois l'avait épouvanté, suffisait à tout embellir autour de lui.

Ils partirent le lendemain, après s'être grisés de soleil et de bruit, non par le train, mais par la route. Le capitaine avait loué une auto qui les conduirait à Toulon pour l'heure du déjeuner.

Sur la place de la Liberté dont le quadrilatère rigoureux est marqué par l'agencement des palmiers aux troncs massifs, aux feuilles qui semblent découpées à l'emporte-pièce et d'où ne tombe qu'une ombre rare, une foule bon enfant s'entre-croisait dans un pittoresque débraillé estival : pyjamas multicolores, sweaters aux tons agressifs, musant sur les trottoirs, pour se répandre ensuite dans les petites rues au bout desquelles apparaissent, parfois, un coin de rade ou bien les voiliers au repos attendant au port l'heure du départ.

En nombre, on croisait des marins à la coquette tenue, des officiers de la Flotte aux uniformes qu'illuminait l'or des galons. Tout cela était pour la pensionnaire aussi merveilleux que si elle avait été

conviée à faire la découverte d'un nouveau monde. Pourtant, elle se sentait peu d'attrait pour ce milieu où trop de laisser aller choquait son goût de la mesure et sa distinction innée.

A cinq heures, chez Palma, le confiseur à la mode, assis en face l'un de l'autre devant la petite table où Georges avait fait servir des chocolats glacés et tout un choix de fines pâtisseries, ils se souriaient sans rien trouver à se dire, mais déjà ce silence dénotait entre eux une entente profonde.

— Il me semble que ma vie a commencé seulement à la minute où vous êtes descendu du bateau, dit enfin Christiane.

Et le capitaine ne répondait pas, surpris d'avoir pu, si facilement, illuminer cette jeune existence que, maintenant, il se reprochait d'avoir si longtemps écartée de la sienne.

Ce fut au sortir de Toulon, quand le nouveau chauffeur que de Brézières avait engagé pour les conduire à Hyères ralentit, puis arrêta complètement sa voiture qu'il avait menée à bonne allure jusqu'au Littoral Frédéric-Mistral, que Christiane prit réellement contact avec les sites merveilleux qui allaient se dérouler devant elle, tel un cinéma véridique et somptueusement colorié, tout le long de la Riviera, de Toulon à la frontière italienne.

De ce voyage, le jeune esprit demeurerait marqué éternellement et, dans cette faculté de s'émouvoir et de s'enthousiasmer à la contemplation d'un beau paysage, Georges reconnaissait une âme d'artiste proche de la sienne qui, dès l'enfance, avait si intensément vibré à la beauté de la nature.

Le chauffeur leur énumérait, de ce ton impersonnel des guides, les noms des principaux points que l'on pouvait apercevoir. Au lointain, le golfe de Giens où la mer, toujours agitée, se rue d'un assaut frénétique sur la pointe des Salis, balayée d'écume blanche. Devant eux, au bout de la Corniche, le Cap Brun dont les reliefs enserrant la baie de la Ga-



ronne; la Mitre du Mourillon, Tamaris, bouquets de fraîches verdure sous un soleil incandescent, décor incomparable de côtes dentelées et de collines doucement ondulées, au pied desquelles la mer s'insinue et s'étale entre les presqu'îles s'avancant dans les flots, fières comme des proues de galères.

Tout le reste du trajet ne valut peut-être pas, pour la jeune fille, ce premier contact avec la grande bleue qui, bientôt, mettrait entre elle et les pâles souvenirs de son enfance révolue le grand fossé d'oubli et l'enchantement d'un avenir que l'imagination commençait à bâtir.

Ce fut à Nice, un matin que le capitaine et sa protégée déjeunaient dans le cadre charmant du Casino de la jetée — lequel, avec sa salle dont tout un côté n'est qu'une immense verrière d'où l'on aperçoit la mer laquée d'or et un ciel semblable à un manteau de Sainte Vierge, les profils violets, les cimes âprement découpées, sur des bases qui semblent tremper dans les flots, des monts de l'Estérel, — que, pour la première fois, Christiane posa à celui qu'elle croyait être son père une question que, depuis le premier jour, de Brézières attendait et redoutait à la fois.

Depuis le commencement du repas, un inconnu, occupant une table voisine, ne cessait de fixer la jeune fille avec une insistance qui d'abord l'avait fait rougir, puis finit par la gêner horriblement. Elle tourna légèrement sa chaise afin de ne plus recevoir en pleine figure cet importun hommage. Georges surprit ce mouvement et en devina la cause. Il se tourna et le regard direct qu'il dirigea vers le malotru fit comprendre à ce dernier le danger de persévérer dans son indiscrete attitude.

Voyant que les traits de l'officier s'étaient crispés, Christiane voulut plaisanter.

— C'est assommant, fit-elle en souriant, on ne peut même pas déjeuner tranquille. Hier soir, c'était ce Levantin qui, à Monte-Carlo, voulait absolument

m'associer à sa chance. Ils doivent pourtant comprendre que leurs avances ne m'intéressent pas. Et puis, je suis encore trop jeune pour songer à me marier...

Elle s'interrompt, rougit légèrement comme si elle avait dit une sottise.

— Je sais bien qu'à mon âge ma pauvre maman était déjà mariée, mais je me suis toujours imaginé que, pour se décider ainsi, presque au sortir de l'enfance, sans avoir eu le temps de connaître le monde, d'en goûter les amusements et les joies, il faut avoir au cœur un sentiment exceptionnel, un amour si grand... qu'on ne vit plus que pour celui que l'on aime. Dites, père, est-ce ainsi que maman et vous vous êtes aimés?

A son tour, Georges rougit prodigieusement, mais la petite insistait, sans comprendre qu'elle touchait à une plaie qui ne s'était pas encore refermée.

— Vous deviez être si jeunes tous les deux. Vous êtes encore si bien ! Partout où nous allons, on vous prend pour mon mari. Ma mère, si elle était demeurée avec nous, aurait l'air de ma grande sœur, j'en suis sûre. Oh ! je vous en prie, parlez-moi d'elle ! Je voudrais savoir tout ce qui la concerne, tout ce qui vous concerne tous les deux. Je n'ai point osé vous le demander jusqu'à ce moment, mais, n'est-ce pas, cela ne vous fait pas de la peine que nous réveillions ensemble son cher souvenir ?

— Non, certainement, mon petit. Que voudrais-tu connaître ?

Christiane secoua, d'un geste qui lui était habituel, son front que le hâle commençait à dorer et sur lequel, à chaque mouvement qu'elle faisait, ses lourdes ondulations cuivrées se répandaient en mèches où le jour paraissait se plaisir à allumer de somptueux reflets.

— Il m'est arrivé souvent, lorsque j'étais petite, de chercher au fond de mon souvenir une image d'elle. D'abord, il me semblait l'avoir conservée ;

mais, quand je voulais l'évoquer d'une façon un peu plus précise, elle s'évanouissait ainsi qu'un nuage dont on n'a pas le temps de distinguer les contours, toujours en mouvement et en transformation.

— Mais n'avais-tu pas une photographie de ta mère?

— Oui, je l'ai emportée avec moi. Je vous la montrerai, père, si vous voulez, mais elle ne répond en rien à l'image que je croyais retrouver en moi. Un visage si pâle, si pâle,... et des yeux si grands qu'ils me faisaient un peu peur.

— Oui, je vois, fit l'officier, surmontant mal l'émotion qui l'étreignait, c'est le souvenir de ta pauvre mère durant la maladie qui l'a emportée qui est demeuré en ta mémoire.

— Sans doute, et c'est celle de sa splendeur que je voudrais retrouver. Dites-moi, père, quand elle avait mon âge, maman était bien jolie?

— Oui, fit l'officier d'une voix à peine perceptible.

— Elle avait à peine l'âge que j'ai maintenant quand vous vous êtes mariés? Oh! dites-moi comment elle était habillée le jour de ses noces?

— Mais, en blanc, naturellement.

— Ça, je sais, mais décrivez-moi sa robe. Une robe à traîne, n'est-ce pas? Satin ou crêpe de Chine! Et le voile?

— Je ne me souviens plus!...

— Comment, vous ne vous souvenez plus! Cela veut-il dire qu'un mari épris fait si peu de cas d'une toilette longuement combinée pour lui plaire?

— Les hommes s'arrêtent rarement à ces sortes de détails.

— Mais elle était belle, de cela vous n'avez pas perdu le souvenir?

— Non, certes.

— Et vous, père?

— Comment, moi?

— Oui, je veux dire, comment étiez-vous habillé?



Ah ! cela, vous ne me direz pas que vous ne vous le rappelez plus ?

— En uniforme, évidemment.

— Vous étiez déjà officier ?

— C'est-à-dire...

— Saint-cyrien ? Je sais que vous avez passé par Saint-Cyr.

— Oh ! bien peu de temps ! la guerre a interrompu ma préparation. J'ai quitté l'Ecole pour le champ de bataille.

— Alors vous vous étiez marié avant d'entrer à l'Ecole ? Maman et vous viviez donc séparés, car on est pensionnaire, à Saint-Cyr. Je sais cela aussi par une amie dont le frère y était. Eh bien ! dites ce que vous voudrez, mais, moi, je ne me marierai pas d'aussi bonne heure. Oh ! je sais, ... quand on aime... Mais pour le moment je n'ai envie d'aimer personne et, que vous le vouliez ou non, je compte vous encombrer longtemps, longtemps, de mon insupportable personne !

Elle faisait sonner son rire, enfant et femme, pourtant, par sa curiosité maintenant en éveil.

Sans réaliser le supplice qu'elle infligeait au malheureux garçon dont la loyauté se sentait malhabile à inventer les détails d'une vie conjugale qui lui avait été si cruellement refusée, Christiane questionnait inlassablement et l'officier se laissait emprisonner dans un tissu de maladroits mensonges. L'église où la bénédiction nuptiale avait été donnée, les demoiselles d'honneur, les témoins, puis le domicile où la nouvelle épouse attendait le jeune mari, pensionnaire à Saint-Cyr. Enfin, sur sa propre naissance, Christiane se montrait d'une curiosité insatiable.

— Je suis votre fille à tous deux, disait-elle, je dois savoir tout ce qui concerne les êtres qui me sont si chers.

Elle ne s'apercevait pas que, souvent, les pauvres du capitaine s'abaissaient afin de barrer le

chemin aux larmes qui se formaient dans ses yeux. Alors il s'effrayait et se demandait si la perspicacité de sa pupille ne finirait point par percer le douloureux mystère dont il avait voulu lui épargner la flétrissure.

### III

#### UN SOIR D'ÉTÉ

Au bras du capitaine de Brézières qui, ce soir-là, avait mis sa tenue d'officier, Christiane venait de pénétrer dans la salle éblouissante de lumières du casino de Cannes. Elle se sentait légère dans sa robe de bal qui la faisait semblable à quelque fleur merveilleusement épanouie et fière de participer à cette fête réunissant l'élite des baigneurs que la mode fait affluer, même au cœur de l'été, vers les stations de la Côte d'Azur. Comme Georges cherchait une place où tous deux pussent demeurer à l'abri de la bousculade des couples, si nombreux que les danses n'étaient plus qu'une sorte de balancement coude à coude, une exclamation de surprise le força à se retourner.

— Ah ! par exemple, mon capitaine ! Si je croyais vous trouver ici !

Fendant les groupes, un grand jeune homme, portant impeccablement le smoking, s'avancait. Les deux officiers se serrèrent la main :

— Le lieutenant Flassigny ; ma fille : Christiane de Brézières.

L'étonnement fut si vif qu'il cloua sur place le beau garçon. Il lui fallut quelques secondes pour

réaliser ce que son camarade venait de lui apprendre. Enfin il fut en état de répondre au léger salut que la jeune fille venait d'esquisser.

— Mon capitaine, excusez-moi, mais vous nous aviez caché l'existence de Mademoiselle; aussi vous m'en voyez encore tout surpris. Diable! une grande fille comme la vôtre, quand on a quarante ans, au plus... Et je dis quarante, car je sais, par hasard, votre classe. Sans quoi, je ne vous donnerais pas plus de trente-cinq ans.

— Vous voyez, père, Monsieur est de mon avis. Figurez-vous que, partout où nous allons, on m'appelle Madame. C'est désolant! Ça me vieillit prodigieusement. Et puis, si chaque fois cette erreur me retarde de sept ans, comme nous disions au pensionnat, vous voyez d'ici l'âge canonique que j'atteindrai avant de devenir Madame pour mon propre compte!

Le lieutenant rit de bon cœur. La glace semblait complètement brisée entre ces trois êtres que le hasard venait de rassembler.

André Flassigny, qui paraissait parfaitement connaître les aîtres, entraîna ses compagnons vers le jardin d'hiver. Il les fit asseoir autour d'un guéridon, puis parvint à dénicher un garçon et à se faire apporter des boissons glacées. Il avait repris son aisance d'homme du monde accompli, pourtant il ne put s'empêcher de poser à son supérieur une question qui lui paraissait, maintenant, de la plus haute importance :

— En effet, mon cher, vous avez quitté Colomb-Béchar exactement huit jours avant moi.

— Et il n'était pas question pour vous d'une permission.

— Non, j'attendais d'être avisé du moment où je pourrais reprendre ma fille qui avait un dernier examen à passer avant de quitter définitivement le couvent.

— Le couvent? Mademoiselle était au couvent?



fit le jeune homme sur un ton de commisération profonde.

— Oh ! je n'y étais pas si malheureuse que ça ! répondit Christiane dont le joli visage resplendissait de malice. Pourtant, j'avoue que si mon cher papa avait exigé que je passe, après le brevet, quelque bachot suivi d'une licence, j'en serais morte de chagrin !

— Que voulez-vous, mes enfants, reprit Georges, s'associant à la bonne humeur ambiante, je n'avais personne à qui confier cette petite et je ne pouvais pas décemment lui faire parcourir l'Atlas à ma suite, au milieu de mes méharistes !

— Pourtant, je suis sûre que cela m'aurait follement amusée !

— Brave, naturellement, comme une fille de soldat ! admira Flassigny. Mais le front de Georges s'était rembruni et, durant quelques minutes, il demeura absorbé en ses pensées, ne se mêlant plus au babillage des deux jeunes gens.

Un peu plus assourdis, les accents du jazz parvenaient dans cette salle où ne s'attardaient guère que des couples d'amoureux. Dans un autre salon, alternant avec les éclats discordants de la musique nègre, un orchestre scandait des blues et des tangos.

— Mademoiselle m'accordera-t-elle l'honneur de la faire danser ? pria le lieutenant, s'adressant par convenance à son supérieur.

Georges eut un geste d'acquiescement, mais le visage de Christiane prit une expression désolée et, sans fausse honte, elle avoua :

— Je voudrais bien, lieutenant, et je vous remercie, mais je n'ai jamais appris à danser qu'avec le vieux maître de maintien qui venait à la pension. Les danses modernes étaient prohibées. Parfois, en cachette, une de nos compagnes nous montrait quelques pas plus nouveaux que le boston ou la contredanse, mais le fox-trot, le blue, le tango, j'ai peur de tout confondre et de vous gêner horriblement.

— Essayons toujours, proposa André, je vous promets d'être un professeur au moins aussi patient que votre vieux maître de belles manières.

Ils s'étaient levés; d'un élan elle fut contre sa poitrine, et, non sans un peu de mélancolie, le capitaine regarda s'éloigner le couple charmant que formaient leurs deux jeunesses.

« La perdre, si vite,... comme l'autre », se dit-il, puis il se gourmanda d'être égoïste et songea qu'André Flassigny serait pour sa pupille un excellent parti.

Cette tolérance eut d'ailleurs sa récompense immédiate. Lorsque Christiane, après la danse, revint au bras de son cavalier reprendre sa place à côté du capitaine, son visage rayonnant, ses yeux brillants de joie disaient le plaisir que la jeune fille venait de goûter.

— Tu t'es amusée, chérie? questionna Georges.

Elle répondit d'une façon indirecte, mais si éloquente :

— Songez donc, père : mon premier bal !

Profitant de la permission tacite du capitaine, Flassigny invita de nouveau la jeune fille.

Georges, pendant qu'ils dansaient, s'était rapproché de la salle de bal. Plus troublé qu'une mère assistant aux débuts de sa fille, il s'efforçait de suivre, parmi le chatoyant enchevêtrement des couples, la légère robe à nombreux volants de tulle qui s'épanouissaient comme les pétales serrés d'une rose, faisant plus mince la taille qu'un nœud de satin soulignait.

Chaque fois que le jeune couple passait devant la baie où se tenait de Brézières, il surprenait sur le clair visage de sa pupille une expression de naïve extase. Elle ne parlait pas, soucieuse de suivre le rythme et de ne point oublier les pas que le lieutenant lui avait indiqués. André se révélait d'ailleurs un danseur parfait, conduisant avec maîtrise la débutante. Et puis la souplesse et la légèreté du corps

qui s'abandonnait à son bras rendaient la tâche facile.

Le lieutenant avait risqué quelques madrigaux, mais, bientôt, il s'était aperçu qu'il faisait fausse route.

« Pas flirt pour deux sous, la fille de mon capitaine », songeait-il tout en guidant sa ravissante danseuse, et plus il la contemplait, plus il se sentait pris par ce charme qui s'ignorait encore.

Après une station au buffet où la jeune fille vida d'un trait une coupe de champagne glacé, Georges de Brézières parla de départ. Il était deux heures du matin et il fallait retourner à Nice où ils avaient leur hôtel.

Le lieutenant, qui, lui, demeurait à Cannes, aurait volontiers prolongé cette adorable soirée, mais il craignit de déplaire ou de paraître indiscret.

— Je vais vous chercher une voiture, mon capitaine, et je m'excuse d'avoir ainsi accaparé Mademoiselle votre fille pendant que vous faisiez galerie et trouviez peut-être le temps long.

— C'est vrai que vous n'avez pas dansé. Oh ! comme nous avons été égoïstes ! Mais pourquoi n'avez-vous pas invité une des jolies femmes qui nous entourent ? Cela vous aurait distrait...

— Mon petit, si ridicule que cela puisse te paraître, et à vous aussi, mon cher Flassigny, je ne sais pas danser.

— Vous ne savez pas danser, mon capitaine ? Mais c'est invraisemblable !

— Vous paraissez si jeune, papa, comment n'auriez-vous jamais appris ? Je ne peux pas croire que maman et vous ne soyez jamais allés au bal ?

— Mes études m'ont laissé peu de loisirs, et puis la guerre est venue...

— Mais au moins, après votre mariage, vous avez conduit ma pauvre maman au bal de Saint-Cyr ? Vous voyez si je suis renseignée sur cette célèbre école par où a passé aussi le lieutenant Flassigny.



— Oui, sans doute, répondit Georges mal à son aise.

Et, pour couper court à l'interrogatoire, il se hâta vers le vestiaire, laissant au jeune homme le soin de guider Christiane parmi la foule élégante que ses yeux de pensionnaire ne se lassaient point d'admirer.

Ce bal de Saint-Cyr ! Quel cruel souvenir Christiane, sans le savoir, venait de réveiller ! Il s'en était fait une telle fête, comptant qu'Eve d'Hérouval, à laquelle il avait envoyé une invitation, y assisterait. Avant son départ pour Paris elle lui en avait donné sa parole formelle. Ayant une tante qui habitait les environs du parc Monceau et chez laquelle M<sup>lle</sup> d'Hérouval faisait deux ou trois séjours chaque année, la chose était des plus réalisables.

Pourtant, le jour fixé était arrivé et Georges n'avait point reçu de réponse à sa lettre pressante. Il se rendit cependant au bal, se raccrochant à l'espérance que sa fiancée s'y trouverait. Arrivé l'un des premiers, il s'était placé de façon à ne point perdre de vue l'entrée des somptueux salons dont l'enfilade paraissait s'étendre à l'infini, grâce aux grandes glaces enchâssées dans les murs où le rouge et l'or formaient un somptueux accouplement.

Peu à peu, les invités affluaient ; chaque fois qu'apparaissait, au milieu d'un groupe, l'auréole légère d'une chevelure couleur de blé mûr, le saint-cyrien se précipitait. Bientôt les arrivées furent plus clairsemées. On dansait dans tous les salons et Georges demeurait anxieusement à son poste. Enfin, il fallut bien qu'il se rendit à la décevante réalité : Eve n'était pas à Paris, Eve n'avait répondu que par un indifférent silence à ses pauvres lettres lui exprimant toute la joie qu'il se promettait d'un bal que tous deux attendaient avec impatience, comme l'occasion de se retrouver, de se redire les serments qui avaient enchanté leur séparation.

Ce fut sa première terrible désillusion. Bientôt après, et sans ménagements, il devait apprendre le motif d'un silence dont, à partir de ce jour, l'inconstante ne se départit point, en même temps que l'annonce officielle du mariage d'Eve avec Gilbert de Brézières.

Ces pensées assaillaient encore, après vingt ans, celui qui avait tant souffert et qui se croyait en droit d'oublier. Certes, la présence à ses côtés de l'enfant née de ce fatal mariage avait réveillé les vieux souvenirs endormis, attisé la flamme qui couvait sous des monceaux de cendres.

Lasse, le cerveau plein des plaisirs qui, durant toute la soirée, avaient transporté la petite Cendrillon d'hier dans un monde enchanté et nouveau, la jeune fille se taisait aussi dans la voiture qui les emmenait par la grandiose Corniche reliant Cannes à Nice. Elle avait même fermé ses paupières comme pour mieux conserver la vision des éblouissants salons où évoluaient des femmes parées comme des reines. Quand elle les rouvrit, ce fut pour apercevoir au-dessus de sa tête un dais de velours d'un gris presque noir sur lequel scintillaient des milliers de petits astres semblables à de la poussière de diamants.

On entendait, battant les assises de roc qui supportaient la route, le bruit monotone de la mer, roulant et déroulant sur les galets ses vagues qui avaient des froissements d'étoffe soyeuse.

L'odeur des mimosas, des œillets et des roses remplissait l'air. La poitrine de la jeune fille aspirait voluptueusement la brise lourde de parfums; jamais elle n'avait soupçonné pareille splendeur, ni qu'on pût connaître une si parfaite euphorie. Comme elle était pieuse, ce fut à Dieu qu'elle adressa l'hymne de reconnaissance qui lui gonflait le cœur et, songeant à sa prière dans le sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, elle s'émerveilla d'avoir été aussi vite et aussi complètement exaucée,

car elle ne doutait pas que son destin ne fût déjà arrêté, ni qu'il eût l'aimable visage du beau garçon dont elle avait, malgré son inexpérience, deviné l'admiration naissante.

#### IV

##### L'ÉVEIL D'UN CŒUR

Le train s'arrêta devant le quai, transformé en fournaise par un soleil qui, à cette heure matinale et bien qu'il émergeât à peine, large disque de cuivre, au-dessus des montagnes farouches qui se dressent à l'orée du désert, faisait marquer au thermomètre plus de 35° à l'ombre. Encore étourdie par le long voyage, qui d'Oran l'avait conduite à travers toute l'Afrique du Nord jusqu'à la pointe extrême après laquelle règnent seulement la solitude et la soif, Christiane hésitait à sauter sur le trottoir.

— Eh bien ! petite, trouves-tu que le trajet n'a pas assez duré et espères-tu que nous allons gagner ainsi Reggane, Gao et Tombouctou ? Terminus, tout le monde descend !

Avec bonne humeur, le capitaine avait sauté à terre et tendait la main à la jeune fille dont les membres engourdis lui refusaient encore tout service. Voyant cela, Georges se hissa sur le marche-pied et, saisissant sa pupille par la taille, il la souleva avec aisance et la déposa à terre. Au même instant, un tirailleur se hâtait vers le capitaine et, sous ses ordres, descendait les bagages restés dans le compartiment.



— Toi averti Mohamed, mon capitaine, alors Mohamed venu. Y a bon, Mohamed porter fourbi.

Soudain, l'homme aperçut Christiane qui le regardait avec étonnement. Il lui sourit de toutes ses dents gâtées et accompagna son sourire d'une moue admirative.

— Ça, ma capitaine. Jolie, jolie. Y a bon pour Mohamed!

Christiane partit d'un bel éclat de rire :

— Père, il me prend pour votre femme. Ça, c'est irrésistible!

Mais le noir, fâché, répondit avec dignité, afin de montrer qu'il avait parfaitement compris et qu'aucune subtilité de la langue française ne lui échappait :

— Femme, ou pas femme, moi m'en fâche. Toi cap'taine quand même, ti commandes Mohamed.

Le point litigieux ne put être éclairci, car, au moment où les voyageurs quittaient la petite gare, un officier tout vêtu de blanc et sur la manche duquel la jeune fille, encore mal familiarisée avec les grades, compta cinq galons, s'avança au-devant d'eux, la main tendue.

— De Brézières, excusez-moi. Je voulais être le premier à vous souhaiter la bienvenue, ainsi qu'à cette charmante enfant. M<sup>lle</sup> de Brézières, sans doute? J'ai été retenu à l'état-major et vous avez failli m'échapper.

— Mon colonel, fit Georges tout en répondant à la cordiale poignée de main de son chef, je serais venu aujourd'hui même vous saluer et me mettre à votre disposition.

— Et j'aurais reçu les plus cruels reproches de la colonelle qui veut vous avoir à déjeuner. Elle suppose que votre maison n'est point installée et que Mohamed vous cuisinerait un menu déplorable. D'un autre côté, cette jolie enfant ne peut aller au mess. Allons, c'est accepté.

— D'aussi bon cœur que l'invitation est faite.

mon colonel. Et dites à M<sup>me</sup> Darboises combien je suis ému de son aimable pensée.

— Bon ; en ce cas, montez dans mon auto, je vous dépose devant votre kasbah.

L'officier supérieur ouvrit galamment la portière afin d'installer dans le fond de la voiture la jeune fille un peu intimidée. Il prit lui-même place au volant quand le capitaine se fut assis à côté de lui.

Tout en conduisant dans les rues géométriques où les Arabes, enveloppés dans leurs burnous, se promenaient lentement, sans but apparent, tandis que des tirailleurs et des méharistes, les bousculant sans vergogne, paraissaient requis par des occupations importantes et qui ne souffraient aucun retard, le colonel, à mi-voix, afin de n'être point entendu par la jeune fille, reprit la conversation :

— Mes compliments, capitaine, cette enfant est charmante. J'ai expliqué à ma femme la délicate situation et vous pouvez compter sur elle.

Un regard de profonde gratitude récompensa le chef qui savait devenir l'ami de ses subordonnés. Quand l'auto s'arrêta devant la façade blanche qu'aucune fenêtre ne trouait, Christiane poussa une exclamation de joie :

— Oh ! c'est ici que nous allons demeurer, une vraie maison arabe ! Comme c'est pittoresque !

Elle tendait vers les deux hommes un visage ravi. Sous la réverbération d'un ciel indigo, ses merveilleux iris avaient pris la couleur de certains lacs de montagne que l'on aperçoit de loin, pareils à des plaques de saphir brillant parmi le sombre décor des rochers et des sapins au feuillage noir.

Le colonel se pencha vers de Brézières et, à mi-voix :

— Elle est merveilleuse ! s'exclama-t-il. Elle va faire perdre la tête à tous mes officiers.

Mélancolique, le capitaine suivait du regard la gracieuse silhouette qui se découpait sur le fond

sombre du portail aux curieuses ferrures et, secrètement, il songeait, poursuivant la pensée obsédante qu'avait mise en lui l'abandon de son ingrate fiancée :

« Pourvu qu'elle soit heureuse et qu'elle ne fasse pas trop souffrir ! »

Et, dans ce souhait, il n'y avait aucun égoïsme, car il se croyait, dorénavant, à l'abri de toute blessure d'amour.

A la suite de l'officier, Christiane avait pénétré sous la voûte qui ressemblait à l'entrée de quelque burg fortifié, tant l'ombre y était profonde et épaisses les murailles dans lesquelles elle était percée.

Puis, au sortir de cette fraîcheur et de sa pénombre violette, de nouveau l'éclat du jour força les paupières à s'abaisser. Quand Christiane les ouvrit, ce fut un enchantement. Elle se trouvait au milieu d'une cour pavée de mosaïques; au centre, un bassin de marbre blanc étalait la surface polie de son eau limpide. Un mince jet d'eau s'élançait comme une flèche de lumière tendant à s'unir à l'éblouissement qui tombait du ciel en feu, puis, lassé par son effort, il s'éparpillait en une pluie diamantine parmi laquelle les couleurs du prisme se jouaient délicatement. Dans des vases de poterie émaillée, des lauriers-roses épanouissaient leurs fleurs en forme d'étoiles blanches et roses.

Des orangers poussaient en pleine terre autour du patio où des plates-bandes avaient été réservées.

Conquise, la jeune fille battait des mains, puis elle s'élança vers Georges et, lui passant autour du cou ses deux bras comme un tendre collier, elle lui tendit, câline, la fraîcheur de ses joues satinées.

Elle voulut ensuite faire avec lui le tour du propriétaire. Des arceaux formaient, autour de la cour intérieure, une sorte de galerie couverte sur laquelle s'ouvraient de plain-pied les différentes pièces. On s'étonnait, après avoir écarté les portières d'étoffe



qui en masquaient les issues, de trouver, à l'intérieur, un ameublement moderne et même raffiné. La salle à manger, le fumoir, qui servait de bureau. Le salon, avec ses divans, ses tentures tissées à la main, ses petits meubles de cuivre précieusement travaillés et ses tapis de haute laine rutilants de vives couleurs, satisfit davantage le goût d'exotisme de la nouvelle maîtresse du logis.

Au premier étage, donnant sur un balcon que supportaient les arches de pierre du rez-de-chaussée, étaient les chambres, chacune suivie d'un vaste cabinet de toilette.

Enfin, mais cette dernière visite fut remise à une heure moins chaude, le toit plat de la maison arabe était une agréable terrasse où poussaient jasmins, roses grimpantes et sur laquelle, par les soirs torrides, quand brûle le vent chaud venu du désert, on pouvait espérer goûter quelque repos dans les hamacs doucement balancés.

— Te plairas-tu ici, petite? demanda l'homme, attendri par cet émerveillement toujours renouvelé qui faisait de la vie de Christiane une sorte de féerie.

— Méchant papa! répondit-elle en posant sa tête bouclée sur l'épaule de l'officier. D'abord je me plairai partout où nous serons ensemble.

Il sourit malgré lui, sachant bien que, trop tôt, un voleur surviendrait qui s'emparerait du cœur de l'ingénue et qu'alors elle s'éloignerait joyeusement du triste foyer que, seule, sa jeunesse illuminait.

Quelques heures plus tard, baignée et reposée du long et presque ininterrompu voyage — ils avaient, au sortir du bateau, pris à peine le temps de visiter Oran, humide et poussiéreux, dont le plus bel aspect est, à la vérité, la baie que les montagnes rousses aux contours arrondis encadrent magnifiquement et sur laquelle veille l'humble croix dressée à la pointe du rocher de Santa-Crux, — Christiane se déclara prête à affronter la présence de la colonelle. Elle

s'amusa de la promenade parmi les rues désertes. Le lieutenant-colonel habitait une résidence officielle, bâtie selon l'esthétique métropolitaine, donc moins pittoresque et infiniment moins bien adaptée au climat de feu que la demeure arabe louée par de Brézières à un cheik.

Emilienne Darboises était une femme d'environ quarante-cinq ans, très belle encore et racée jusqu'au bout des ongles ; on ne pouvait proposer à une jeune fille plus séduisant modèle que cette mondaine avertie qui aurait pu briller en n'importe quel milieu et qui, pour plaire à son mari et ne pas nuire à sa carrière de colonial impénitent, l'avait suivi dans les garnisons les plus lointaines et parfois les moins sûres.

La première de son sexe, elle avait fait, le plus simplement du monde, la traversée du désert en auto-chenille, convoyant en quelque sorte son mari qui, par la voie des airs, allait survoler le Tanezrouft, de Zaouïet-Reggane à Tabankort, au-dessus du Pays de la Soif, reliant le Sud algérien aux contrées sénégalaises, vers le Niger qui roule, entre ses larges rives, cette eau dont les vastes étendues de sable sont cruellement privées. Mais elle n'aimait guère à rappeler ses prouesses et, dans l'aimable personne aux cheveux sur lesquels il avait prématurément neigé et qui souriait avec une bonté maternelle, Christiane ne devina pas tout de suite l'intrépide héroïne ayant risqué les plus grandes fatigues et toutes les privations afin de ne point vivre dans l'angoisse le temps que devait durer le raid audacieux de l'officier.

Elle accueillit Christiane par un compliment qui la fit rougir plus de timidité que d'orgueil :

— C'est qu'elle est encore plus jolie que mon mari ne me l'avait décrite ! Venez, mon enfant, et permettez-moi de vous embrasser. Il semble vraiment que vous apportez avec vous tout le rayonnement et toute la jeunesse. Une fleur, mon cher capi-

taine, que votre grande fille. Comment avez-vous pu vous priver si longtemps de ce trésor?

Elle entraînait la jeune fille, la tenant par la taille comme aurait pu le faire une sœur aînée. A table, dans la vaste salle à manger où des dalles de mosaïque sans cesse arrosées d'une eau parfumée à la violette maintenaient, avec les baies soigneusement closes, une relative fraîcheur, elle voulut que Christiane prit place à côté d'elle.

— Tant pis pour le protocole! déclara-t-elle en riant. D'ailleurs, nous ne sommes que nous quatre. Le capitaine de Brézières s'assoira à ma gauche et le colonel à côté de ma petite amie. Car nous sommes amies, n'est-ce pas, mon enfant?

Christiane n'osait répondre, mais son regard exprimait la vive gratitude qui, déjà, l'attirait vers la colonelle.

— A propos, dit le colonel Darboises pendant qu'une ordonnance arabe, assez bien stylée d'ailleurs, disposait le second service, je viens de recevoir un mot du lieutenant Flassigny. Il était parti quelques jours avant vous et devait passer un mois de congé en France. Je m'étais même figuré, à tort peut-être, qu'il était question d'un mariage. Je l'aurais regretté, car probablement il aurait demandé son changement de corps. Sans doute m'étais-je trompé, à moins que les choses n'aient point marché à son gré. Toujours est-il que Flassigny nous revient. Il annonce son retour par le prochain bateau.

— Nous avons rencontré Flassigny sur la Côte d'Azur, mon colonel.

— Ah! vous vous êtes rencontrés tous les trois? Je veux dire, Mademoiselle était avec vous?

— Certes. Il a même été le cavalier de ma fille au cours d'un bal, au casino de Cannes.

— En vérité! Alors je m'explique ce retour précipité et assez inhabituel, car il lui restait une dizaine de jours avant la fin de sa permission.

— Il les passera ici, en plein repos.



Les yeux d'Emilienne Darboises s'étaient tournés vers sa jeune voisine dont les paupières baissées cachaient le regard, cependant que l'ombre mouvante des longs cils atténuait le rose intense qui avait envahi ses joues. La colonelle retint un sourire qui venait de naître au coin de sa bouche aux contours sinueux. Un éclair de malice avait illuminé son visage et, déjà, il lui tardait de se trouver seule avec la jeune fille afin d'en obtenir des confidences.

Dans ces villes du Sud, où le temps passe monotone et lent, tout est sujet de distractions au cœur du petit cercle que forment les femmes d'officiers et les quelques dames de la colonie européenne, épouses de fonctionnaires ou de négociants — plus rares, celles-ci — ou alors appartenant à d'autres nationalités, des Espagnoles en assez grand nombre, quelques Italiennes et une ou deux Anglaises.

Parmi les salons les plus fermés était celui de la colonelle. Etre reçue par elle constituait un brevet d'honorabilité, aussi Georges n'aurait-il pu mieux choisir pour patronner la nouvelle venue et la faire accepter sans qu'il vienne à personne l'idée de fouiller dans leur passé à tous deux; par contre, l'excellente personne avait, comme beaucoup de femmes pour lesquelles vieillir n'est point un drame et qui se plaisent, au contraire, à sentir autour d'elles le bonheur et la concorde, la passion de favoriser dans son entourage les rencontres qui pouvaient se terminer par un mariage.

Elle déclarait volontiers, donnant son propre ménage en exemple, qu'un colonial ne doit pas vivre seul. Le cafard, l'alcool, tels sont les dangers qui menacent le célibataire qu'envahit, peu à peu, faute de stimulant, une sorte d'indifférence à son propre sort, laquelle fait des officiers médiocres. Aussi n'avait-elle d'autre désir que de pourvoir en jeunes épouses accomplies les officiers qui fréquentaient chez elle. Sa sollicitude s'étendait jusqu'aux lieutenants du 1<sup>er</sup> Etranger dont un détachement se trou-

vait à Colomb-Béchar, ainsi qu'un bataillon de spahis, un escadron de chasseurs d'Afrique et les tirailleurs soumis à l'autorité du colonel Darboises. Plus rebelles à ses doctrines se révélaient les officiers du bureau arabe et les aviateurs; ces derniers, cependant, faisaient tourner la tête des rares jeunes filles à marier.

Malgré le récit que le colonel lui avait fait des origines de la petite de Brézières, Emilienne ne désespérait pas de la mettre le plus tôt possible hors des atteintes du sort et un mariage lui paraissait, naturellement, le meilleur moyen de rompre définitivement avec le passé maudit. Depuis qu'elle connaissait Christiane, la tâche lui semblait des plus aisées, et voici qu'une rencontre la facilitait encore.

Parmi les officiers du 2<sup>e</sup> Tirailleurs, André Flassigny était certainement le plus sympathique. Beau, mais sans tirer sottement avantage des dons que la nature lui avait répartis, il appartenait, en outre, à une excellente famille lyonnaise. Son père, qui avait dirigé une importante usine métallurgique, vivait maintenant dans une propriété luxueuse avec sa fille, la sœur aînée d'André, veuve depuis quelques années et qui se consacrait à l'éducation de ses deux enfants.

De ce côté, il ne fallait craindre ni opposition systématique, ni enquêtes minutieuses susceptibles de provoquer la découverte de la vérité.

Cette vérité, bravement, la colonelle se donnait d'avance la mission de la faire connaître au prétendant, avec tant de ménagements et de tact qu'il n'hésiterait pas à ne point tenir l'innocente pour responsable des fautes d'un père dévoyé.

C'est à tout cela qu'elle pensait cependant que, par des questions adroites, elle faisait presque avouer à la jeune fille le secret qui, jusqu'à ce jour, en était encore un pour sa jolie candeur. Et, sans s'en douter, la colonelle avait fait faire en quelques minutes à cet amour qui s'ignorait plus de chemin,

que la prudence n'aurait conseillé de lui en laisser accomplir.

Lorsque, après une promenade à la Palmeraie où elle la conduisit dans la voiture dont le colonel se servait rarement, Emilienne Darboises ramena sa petite amie jusqu'à la maison arabe, elle se déclara enchantée et obtint sans peine la promesse que la jeune fille la traiterait comme elle aurait traité la mère ravie trop jeune à sa tendresse.

— Et surtout, vous me confierez toutes vos pensées, tous vos désirs. Je serai, pour vous, comme une marraine.

— Oh ! c'est cela ! s'écria Christiane, une marraine fée, ainsi que dans les contes !

— Oui, celle qui aide à la réalisation de tous les désirs et ne manque pas d'unir sa jolie filleule avec un prince charmant.

La colonelle poussa un éclat de rire en constatant combien s'était animé le joli visage. Elle embrassa sur les deux joues la jeune fille encore toute troublée et la quitta en lui répétant : « A demain. »



## V

## LA CROIX DU SUD

Grâce à l'active obligeance de sa protectrice, Christiane se trouvait à la tête d'une maison dont la direction lui incombait. Deux servantes s'ajoutaient à Mohamed, l'ordonnance du capitaine. L'une était une jeune orpheline arabe recueillie par des religieuses et stylée par elles. Elle avait de longs yeux de gazelle, répondait mieux au nom d'Aïssa qu'à celui de Thérèse donné par ses éducatrices. Tout le jour, elle travaillait à sa manière, glissant d'une pièce à l'autre sur ses pieds nus dont les ongles étaient passés au henné et les chevilles recouvertes d'élégants tatouages bleutés dont les volutes compliquées s'enroulaient autour de la jambe ronde et dorée, faisant l'effet d'un réseau de tulle d'un bleu sombre posé à même la peau couleur d'orange.

Elle parlait peu, se montrait douce et docile. Pourtant, dès le premier jour, une hostilité avouée était née entre Aïssa et Mohamed. Ces enfants d'une même race et d'un même climat faisaient l'effet d'un chat et d'un chien mis subitement en présence.

Aïssa, élevée par les Sœurs de charité, ayant reçu le baptême chrétien, ne se souciait plus des observances que le Prophète impose à l'Islam. Elle vaquait à ses occupations le visage découvert, vêtue de robes d'indienne taillées à la mode européenne. Non seulement elle ne faisait pas usage du voile en présence du capitaine de Brézières — devant un

roumi, la chose est encore permise, — mais quand Mohamed était là, elle lui offrait tranquillement le spectacle de son visage nu. Pire encore : au lieu de s'empresse à accomplir les gros ouvrages et à soulager Mohamed de la plus fatigante part des labeurs ménagers, elle avait l'insigne audace de les lui réserver, d'accord en cela avec sa jeune maîtresse, laquelle, le lendemain de l'arrivée d'Aïssa, avait osé dire au tirailleur indolent :

— En France, Mohamed, les messieurs sont galants pour les dames et un homme rougirait d'être assis tandis qu'une femme laverait les dalles ou cirerait les parquets.

— Pas ici France, Mam'zelle. Pour Aïssa, y a bon travailler. Quand Aïssa aura mari, lui flanquer coups de bâton si elle pas faire bon couscous et tenir propre gourbi et remplir pipe, puis foule de choses pendant que lui manger, fumer et dormir.

La jeune fille avait marqué une telle réprobation que l'ordonnance avait dû s'incliner, mais l'Arabe en avait gardé une certaine rancune qu'il manifestait sournoisement à la jeune fille indigène à laquelle il donnait — comble de mépris chez ce fils de Mahomet — le sobriquet de « roumia », ce qui voulait dire qu'elle n'était plus de sa race.

A la cuisine régnait, toujours grâce aux soins judicieux de la colonelle, une grosse Espagnole échouée dans le Sud, Dieu sait après quelles infortunes. Elle avait, disait-elle, à Biskra, tenu une pension de famille florissante. Mercédès ne s'occupait pas des querelles des autres serviteurs. Elle confectionnait des plats assez soignés, mais auxquels elle avait l'habitude d'ajouter du piment rouge et du safran en quantités insupportables à un palais qui n'a point été habitué à ces condiments.

Malgré ces imperfections, Christiane se déclarait enchantée et envisageait même de rendre, un jour prochain, les invitations dont la colonelle la comblait.

Ce soir-là — le simoun avait soufflé toute la journée et il avait fallu clore toutes les issues afin de se mettre à l'abri des tourbillons de sable que le vent du désert apportait avec lui, — le capitaine avait pressé le diner. D'habitude, c'était pour lui l'heure de détente après sa dure journée de marches ou d'exercices. Il se plaisait alors à faire parler sa pupille, à se pencher sur cette âme que sa délicatesse même rendait un peu secrète. Et puis, à la longue, ce qui, durant les premiers jours de leur voyage en tête à tête, avait été pour lui une véritable torture prenait le charme poignant de ces souvenirs douloureux que l'on se plaît à évoquer et dont l'amertume s'atténue à mesure qu'ils sortent des coins secrets où la volonté et le temps les ont refoulés. De lui-même, maintenant, il faisait revivre le souvenir d'Eve. A sa fille attentive et émue il décrivait leurs jeux d'enfants, leurs premiers émois, leurs premiers serments, si vite oubliés quand avait paru un homme plus âgé que lui, plus habile et qui offrait, au présent, ce que le futur saint-cyrien promettait pour l'avenir.

Des détails qu'il croyait avoir oubliés lui-même remontaient subitement au jour. C'était une robe qui seyait particulièrement au charme poétique de la blonde jeune fille, une partie de plaisir qu'ils avaient faite ensemble; mais Christiane, souvent, posait des questions précises et celles-ci avaient trait à une période plus rapprochée, celle justement dont l'amoureux dédaigné n'avait pas eu sa part.

— C'est drôle, avait-elle dit un jour, parfois, en fermant les yeux, je revois des choses, des tableaux incomplets. Tenez, celui-ci, d'une chambre très misérable et où il faisait froid. Je revois un lit. Etait-ce ma mère qui était couchée dans ce lit? Pourtant nous n'avions pas toujours demeuré dans cette maison. Plus loin encore, je retrouve un beau salon, des lumières, maman en robe décolletée et... un homme... Mais il me semble que cet homme ne



vous ressemblait pas. Il était méchant. Maman pleurait souvent quand il était auprès d'elle. Je me rappelle même — c'est singulier — le son de sa voix qui prononce une phrase : « Qu'on emporte cette petite, elle est assommante. » Dites, est-ce de moi que ce vilain homme parlait ?

— Je ne sais, peut-être. Tout cela s'est passé durant la guerre. J'étais au front, puis, grièvement blessé, à l'hôpital.

— Mais qui était ce monsieur ?

— Un parent de ta mère, naturellement.

— Pourquoi n'a-t-il jamais demandé à me revoir, à me visiter quand j'étais au couvent ?

— Parce qu'il était parti pour l'étranger, je crois.

— Vous ne l'avez jamais revu ?

— Jamais. Je te l'ai dit, cet homme n'était pas de ma famille.

Rêveuse, Christiane n'avait pas questionné davantage. Elle s'étonnait elle-même de ce travail lent qu'accomplissait son esprit ; mais, ce soir de simoun, elle fut privée de son habituelle causerie. Au lieu de se faire servir le café auprès du petit bassin que la jeune fille s'était amusée à peupler de toute une troupe de poissons aux diverses couleurs, le capitaine avala rapidement sa tasse, puis il se leva, boucla son ceinturon et s'apprêta à sortir.

— Vous allez vous promener, père ? Oh ! emmenez-moi ! Le vent a presque cessé.

— T'emmener ? Impossible : je vais à la caserne faire un cours du soir à mes tirailleurs. Je ne pense pas que ce programme soit pour te séduire. Et puis je rentrerai tard. Je dois inspecter les chambrées.

La jeune fille fit la moue. Elle accompagna l'officier jusqu'au seuil. Un crépuscule rouge et violet, d'une indicible splendeur, incendiait le fond de la rue, tandis qu'au-dessus des toits plats le ciel semblait un tendre vélum de soie jaune et verte où couraient de petits nuages, par troupes espacées, des petits nuages roses et mauves comme des pétales

d'iris et d'azalées que l'on aurait effeuillés sous les pieds de quelque déesse.

Un instant, Christiane demeura dans l'ombre du porche, regardant s'éloigner la svelte silhouette de l'officier ; puis, à regret, elle rentra dans la demeure où l'ombre s'était faite complètement. Seules, au milieu du patio, la blancheur du bassin et les corolles des fleurs tranchaient sur le noir des feuillages et le gris sombre des murailles. A l'intérieur de l'habitation, une lumière brillait à travers un rideau de perles, indiquant que la jeune Arabe était en train de remettre en ordre la pièce où l'on avait diné.

C'était la première fois depuis son arrivée à Colomb-Béchar que Christiane se trouvait seule dans le silence de cette maison dont elle ne connaissait pas encore tous les recoins. Il lui sembla qu'un sentiment de malaise pesait sur elle. Peut-être venait-il de la chaleur qui s'était accumulée entre les murs et rendait, ce soir-là, l'atmosphère des pièces irrespirable, cependant qu'un air frais parcourait la ville.

Avec la spontanéité qui était le trait dominant de son caractère, Christiane appela Aïssa.

— Vite, lui dit-elle, achève tes rangements. Nous allons sortir.

— Sortir ! fit la servante, stupéfaite.

— Bien sûr. Nous ne sommes pas des recluses et personne ne nous mangera dans les rues. Nous irons hors de la ville, vers la Palmeraie. Il doit y faire bon délicieusement. Oh ! nous rentrerons avant qu'il fasse complètement noir.

— La nuit tombe vite, objecta Aïssa.

— Eh bien ! raison de plus pour te dépêcher ! répondit Christiane qui tenait à sa promenade.

Dix minutes après elles se glissaient hors de la maison silencieuse. Mercédès rangeait sans doute ses ustensiles ou bien élaborait le menu du lende-

main et Mohamed avait regagné le quartier.

Dans les rues, où brillaient quelques boutiques, les deux promeneuses passaient complètement inaperçues. Mieux que M<sup>lle</sup> de Brézières, Aïssa connaissait la ville et pouvait la guider. Au loin, obsédants et monotones, des chants arabes — une longue phrase en mineur se déroulant sur un mode plaintif parmi des variations qui aboutissaient au même leitmotiv scandé par le battement des tam-tams — s'élevaient du quartier indigène et, dans une guinguette, un accordéon essoufflé déroulait une java que des voix éraillées et discordantes reprenaient en chœur. Des disques, ou bien un poste de T. S. F., offensaient la chaude nuit orientale de leurs rappels des derniers succès ou des opéras en renom ; tout cela faisait une harmonie barbare et discordante où la *Prière de la Tosca* paraissait venir d'un bal musette, où la java prenait la cadence d'une danse de Fathmas.

Au sortir des lumières qui commençaient à s'allumer dans les rues aux façades aveugles, le grand souffle de l'Atlas rafraîchissait l'espace. Des palmiers dressaient leurs troncs qui, dans l'ombre, avaient l'air de gros serpents verticaux au corps vêtu de monstrueuses écailles. Certains, à demi déracinés par une rafale, s'inclinaient vers un pâle miroir d'eau.

Christiane parut ravie de cet aspect d'oasis qui la transportait en imagination plus loin encore, vers ce Sud dont elle avait déjà entendu raconter les légendes. Elle ne regrettait pas la longue marche, les dangers de mauvaises rencontres dont Aïssa l'avait entretenue tout le long du chemin.

Le ciel, au-dessus des palmes nettement découpées, avait l'éclat d'une perle noire. Peu à peu, des étoiles s'y allumaient. Pour la première fois, au-dessus de l'horizon sans limites, Christiane aperçut la Croix du Sud dont les astres éclipsaient tous les autres.



— Que c'est beau ! s'extasiait-elle, les mains jointes dans l'attitude de la prière.

Pourtant, entraînée par la petite Arabe qui, ne partageant pas l'émotion artistique de sa maîtresse, se laissait envahir par de puériles terreurs, Christiane consentit à prendre le chemin du retour.

— C'est dommage ! soupirait-elle. J'aurais tant voulu tremper au moins le bout de mes pieds dans l'oued...

En imagination, elle suivait le cours d'eau qui descend des montagnes, fait s'épanouir sur le sol désertique les ombrages de quelques oasis, puis se perd dans le sable brûlant où l'on ne trouve plus trace de son passage.

Un peu lasses, elles regagnèrent la ville. Comme elles passaient devant le jardin public dont les grilles, à cette heure, étaient closes, M<sup>lle</sup> de Brézières, avisant un banc, voulut s'y asseoir. Debout devant elle, la servante arabe secouait la tête d'un air de réprobation :

— Mademoiselle, il faut rentrer ; le capitaine de Brézières ne sera pas content si nous ne sommes pas de retour.

Dans l'ombre projetée par les arbres, les deux jeunes filles n'avaient point aperçu un homme qui, rasant la grille du jardin, venait dans leur direction. Cet homme était chaussé d'espadrilles et vêtu du bourgeron que les soldats portent à l'intérieur de la caserne. S'il avait fait jour et qu'Aïssa ait pu l'examiner, elle aurait reconnu en lui un légionnaire, et ce détail, ajouté à celui que l'homme qui courait les rues ainsi vêtu et à cette heure tardive ne pouvait le faire qu'en fraude, aurait peut-être aggravé son malaise ; mais, sans se douter qu'une oreille étrangère fût aussi proche d'elles, Aïssa, se faisant plus pressante, ajouta :

— Il faut absolument arriver à la maison avant le capitaine. Venez, mademoiselle Christiane, ou bien Aïssa plus jamais ne sortira avec vous.

L'homme était maintenant presque à la hauteur du banc; il marchait, indifférent, sans prêter attention au groupe confus des deux femmes, l'une assise, l'autre debout.

Brusquement, il se rejeta en arrière, se collant presque au tronc d'un arbre qui le dissimula complètement, mais, en faisant ce geste, il étouffa une exclamation de surprise, un juron plutôt.

Christiane s'était levée. Elle avait saisi le bras d'Aïssa; toutes deux allaient passer devant le légionnaire, quand un pas ferme martelant le sol annonça l'arrivée d'un promeneur attardé.

— Ça, officier, j'en suis sûre. J'entends sonner les éperons. Bien sûr, le capitaine de Brézières il va nous trouver ici.

— Mais non, sotté, mon père ne porte pas d'éperons ce soir. J'en suis sûre et certaine!

Elle eut un petit éclat de rire pour railler la pusillanimité de l'Algérienne et, bravement, se mit à marcher d'un pas rapide, sans se soucier de celui qui avançait dans la même direction. Elles avaient obliqué afin de suivre la chaussée plutôt que le trottoir sombre : de cette façon elles ne passèrent point devant celui qui n'avait perdu ni un mot des dernières phrases, ni un des gestes faits par M<sup>lle</sup> de Brézières.

Pourtant, derrière elles, les pas se faisaient plus hâtifs, la promenade dégénérait en poursuite et, brusquement, Christiane s'entendit appeler :

— Mademoiselle de Brézières, je ne me trompe pas, c'est vous? Quelle heureuse fortune!

Christiane s'arrêta brusquement, la respiration coupée, incapable de répondre même par un signe de tête à celui qui, maintenant, était à son côté.

André? Était-il possible qu'une telle rencontre ait eut lieu aussi simplement? Ainsi, le miracle que tout à l'heure, sous l'ombrage des hautes palmes qui se balançaient comme des éventails géants au-dessus de sa tête, tandis que ses yeux éblouis fixaient les

constellations, elle avait demandé d'un cœur si fervent au Créateur de toutes ces merveilles, Dieu en avait permis l'accomplissement.

« Mon Dieu, avait-elle murmuré en son for intérieur, faites que je le revoie bientôt s'il doit m'aimer comme je l'aime. »

Et voici qu'il était là, devant ses yeux, presque aussi troublé qu'elle-même et serrant entre ses mains les doigts fragiles dont il percevait le doux tremblement. Ne pouvait-elle voir dans cette rencontre la réponse que la Providence faisait à son souhait? André était auprès d'elle, et il l'aimait.

Sans qu'elle lui en eût accordé l'autorisation, qu'il n'avait d'ailleurs pas sollicitée, comme s'il eût fait la chose la plus naturelle du monde, Flassigny cheminait à côté de la jeune fille.

Il lui expliquait comment il était arrivé le soir même et n'avait pas encore eu le plaisir de rencontrer le capitaine qu'il avait vainement cherché au mess et au café fréquenté par les officiers.

— Demain, je serais venu vous présenter mes hommages, affirma-t-il, mais combien je préfère cette rencontre en pleine nuit!

— Oui, fit-elle très grave. C'est la Croix du Sud qui en est cause.

Et elle lui raconta le désir qu'elle avait eu, en l'absence de son père, de respirer l'air de la campagne, d'admirer les larges espaces, hors des murs de la ville, et le ciel, autrement que de la terrasse de sa maison.

Ils étaient si absorbés en eux-mêmes qu'ils ne s'aperçurent pas qu'un être se glissait, à pas muets, dans l'ombre des maisons, suivant le même trajet qu'ils accomplissaient si joyeusement et ne perdant pas des yeux leur couple harmonieux.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'au logis d'où les jeunes imprudentes étaient parties, au moins deux heures auparavant.

Longtemps encore ils demeurèrent, n'ayant ni



l'un ni l'autre le courage de faire le geste qui les aurait séparés. Tout était si calme, si pur autour d'eux ! Les orangers et les lauriers-roses versaient, comme des cassolettes, leurs effluves embaumés. Entre les murailles épaisses une ombre profonde et veloutée tombait et une exquise fraîcheur faisait oublier la journée accablante.

La première, Christiane eut conscience de l'heure qui passait.

— Il faut nous séparer, soupira-t-elle.

Et comme André protestait, elle ajouta :

— Pas pour longtemps. Demain, vous viendrez voir mon père.

— Oui, certes !

Puis, un peu inquiet, il demanda :

— Lui raconterez-vous notre rencontre ?

— Oh ! certes ! Je ne mentirai jamais à mon père. Il est si bon pour moi et c'est si laid de mentir !

Il se pencha vers elle. Il aurait voulu lire, au fond des grands yeux qui, eux non plus, ne savaient pas dissimuler, les prémices de son bonheur, mais la nuit était trop profonde. Entre la double rangée des cils recourbés, il n'apercevait qu'un scintillement, celui qu'allumaient les étoiles du ciel au fond des petits miroirs vivants dont on ne distinguait pas la couleur.

Soudain, quelque chose roula, non loin d'eux. On aurait dit une pierre jetée avec violence et qui, sur les pavés de la chaussée, fit plusieurs ricochets avant de perdre l'impulsion donnée.

L'officier se retourna brusquement. Il alla même jusqu'à l'endroit où une maison, mal alignée, paraissait boucher l'horizon. Ne voyant personne, il revint vers Christiane, tandis que Aïssa, épouvantée, s'empressait d'ouvrir la porte au lourd battant derrière lequel elle et sa jeune maîtresse seraient en sécurité.

Seule, Christiane ne paraissait nullement émue.

— Je n'ai rien vu, affirma le lieutenant. Pourtant,

j'aurais juré que cette pierre nous était destinée.

— Quelle folie ! Qui peut nous vouloir du mal ? Ce caillou se sera détaché d'un mur.

— C'est bien possible. En tout cas, rentrez. Et faites de beaux rêves. A demain.

— Si je croyais que vous courez le moindre danger, je ne vous quitterais pas, André.

— Je ne cours aucun danger. A demain.

Il n'osa l'attirer sur sa poitrine et poser ses lèvres sur le beau front dont il connaissait la pureté ; mais il retint longuement ses doigts et les appuya sur sa bouche.

Un peu confuse, la jeune fille se dégagea. Elle rejoignit Aïssa qui, patiente et résignée, l'attendait sous la voûte, mais elle s'arrêta encore et, livrant, sans coquetterie et sans ruse, le beau secret de sa tendresse fervente, elle répéta une fois encore :

— A demain, André.

Et lui, enhardi par la certitude d'avoir éveillé ce cœur ingénu, il répondit d'une voix que la passion rendait tremblante :

— A demain, ma bien-aimée.

Et, durant toute la nuit, la voix chaleureuse, la voix de celui qu'elle nommait déjà, au fond d'elle-même, son fiancé, résonna aux oreilles de la jeune fille, répétant les mêmes mots pleins de splendides promesses : « Demain, ma bien-aimée... »

## VI

## LA RÉVÉLATION

André venait de terminer les quelques phrases très nettes, très directes, dont la sincérité ne pouvait être mise en question. Sans se rendre compte, comme poussé par le sentiment profond qui le soulevait au-dessus de lui-même, il s'était levé et se trouvait maintenant debout devant le bureau sur lequel le capitaine de Brézières s'accoudait.

La voix chaleureuse du jeune officier vibrait encore aux oreilles de Georges et, malgré l'effort qu'il faisait pour se reprendre, ce dernier ne parvenait pas à réaliser la demande, pourtant prévue par lui-même et depuis de longs jours attendue, qu'André venait de lui faire.

Des mots bourdonnaient dans sa tête et il s'étonnait en son for intérieur du désarroi où cette détermination le plongeait.

Ce mariage de sa pupille avec l'un de ses camarades, ne l'avait-il pas supposé, souhaité même, dans cette ville algérienne où l'occasion se présenterait à la jeune fille de plaire et de faire un choix que lui, son père adoptif, approuverait d'avance? Certes, il n'avait pas songé que les choses pussent être aussi rapides. Son vœu était de garder auprès de lui sa protégée, au moins jusqu'à sa majorité où certaines pénibles formalités pourraient être évitées.

Il songeait à tout cela, en proie à une sorte de torpeur qui obnubilait son esprit, tandis que le lieutenant, impatient, cherchait à lire sur le beau visage de son chef la décision dont, au moment où il avait



pénétré dans son bureau, il ne doutait pas qu'elle fût favorable.

Surpris par ce silence, André insista :

— Mon capitaine, je conçois votre surprise, pourtant il m'avait semblé que vous vous doutiez un peu du sentiment qui m'attirait vers Mademoiselle votre fille. Peut-être aurais-je dû vous parler avant de le lui laisser comprendre. Mais tout cela s'est fait si spontanément. C'était entre nous comme une sorte de courant irrésistible qui nous emportait l'un vers l'autre et, si vous me la refusiez, nous serions, tous les deux, très malheureux.

Georges de Brézières eut un geste de la main qui balaya les volutes de fumée que sa cigarette répandait autour de lui. Ce mouvement eut sans doute le pouvoir de dissiper le charme, car, levant son regard d'un gris lumineux sur le jeune homme, il parla d'une voix lente, presque en cherchant chaque mot pour bien peser, avant de le prononcer, le sens exact qu'il pouvait posséder.

— Lieutenant, votre demande m'honore... Je ne saurais désirer pour Christiane un mari en lequel je puisse mieux mettre ma confiance. Depuis deux ans que vous servez, en quelque sorte, sous mes ordres, j'ai pu vous apprécier, juger votre caractère, votre loyauté; j'augure ce que sera votre avenir. Ceci dit afin qu'il n'y ait entre nous aucune équivoque. Christiane vous aime, dites-vous? Tout en regrettant qu'elle n'ait pas eu assez confiance en moi pour me faire, dès qu'il s'est éveillé en elle, la confidence de ce sentiment, je n'ai point l'intention de vous en tenir rigueur à tous deux. Mais en acceptant, en principe, l'idée de ce mariage je dois vous demander d'en remettre à deux ou trois ans l'accomplissement.

— Mon capitaine!

— Laissez-moi achever. Cette enfant est bien jeune : dix-huit ans. Il y a un mois elle était encore pensionnaire. Elle ne sait rien de la vie. La voyez-vous assumant si prématurément un rôle de maî-

trousse de maison, peut-être de mère de famille? Une femme d'officier doit être prête à consentir tous les sacrifices. Qu'une guerre éclate... et vous savez, lieutenant, que notre corps, en dehors de tout conflit européen, est sans cesse en butte à des attaques, à des rébellions que les cheiks dissidents fomentent encore et qui exigent des sacrifices. Le Maroc est un creuset où bouillonnent sans cesse des passions qui ne sont pas toujours l'élan d'un peuple vers son autonomie perdue. Nous avons des ennemis, qui ne sont pas tous des Arabes. Qu'il nous faille partir vers le combat, vers l'inconnu, laisseriez-vous sans regrets et sans craintes une épouse de dix-huit ans?...

— Vous l'avez dit, mon capitaine, tel est le sort d'une femme de soldat. Christiane le connaît et l'accepte. Est-ce vous, mon chef, vous qui aimez l'armée jusqu'à la passion, qui vous arrêterez à cette misérable objection? Faut-il que je croie que vous avez rêvé pour votre fille un autre destin? Un mariage dans un milieu plus brillant, plus calme?

— Non, certes. Je ne retire rien de ce que j'ai dit, lieutenant. Je vous demande seulement d'attendre. Dans trois ans Christiane sera majeure.

— Donc, vous nous refusez votre consentement?...

— Pas le moins du monde. Un retard n'est pas un refus.

— Mais que deviendrai-je, que deviendrons-nous durant ces longs mois d'épreuve? Car c'est bien une épreuve, n'est-ce pas?

— Vous vous connaîtrez mieux et éprouverez, tous deux, la réalité de votre tendresse. Voyez-vous, lieutenant, je connais mieux la vie que vous ne la connaissez. On croit aimer, quand on a dix-huit ans, le premier homme qui murmure à votre oreille des mots tendres et passionnés; mais c'est une illusion souvent. La jeune fille, en réalité, aime ses propres rêves. C'est de l'amour qu'elle est amoureuse, et ce

frêle sentiment, bien souvent, est balayé par l'absence.

— Oh ! mon capitaine, vous cherchez à me torturer. Voulez-vous me faire croire que je me suis abusé, que celle que j'aime s'est jouée de ma tendresse ? Mais alors, cette épreuve que vous exigez est plus cruelle encore. Je sais, tout le monde sait, mon capitaine, que vous faites partie de la prochaine promotion. Vous serez affecté à un autre régiment. Vous quitterez Colomb-Béchar. Qui me dit que ce ne sera pas pour la France ? Je ne reverrai plus Christiane et vous me laissez supposer qu'elle m'oubliera, qu'elle sera perdue pour moi !

Des larmes, malgré toute son énergie, montaient aux yeux du jeune homme, sa gorge s'étranglait sur les mots qui, tumultueux, se pressaient sur ses lèvres.

Malgré lui, Georges eut pitié de cette pathétique souffrance. Il allait céder, quand l'idée affreuse de l'aveu qu'il allait falloir faire au jeune homme l'ancra dans son refus.

— Lieutenant, je vous en prie, n'insistez pas.

— Que dois-je dire à votre fille ? Elle attend anxieusement votre réponse.

— N'en ayez souci. Je me charge de ce soin.

— Vous me défendez aussi de la revoir ?

— Non, si vous êtes raisonnable et acceptez, loyalement, la seule condition que je mets à votre mariage, car, comprenez-moi bien, Flassigny, dès aujourd'hui je vous considère comme le fiancé de Christiane. Vous avez ma parole et je ne la retire-  
rai que si l'un de vous deux me délie de mon serment. Trois ans, que diable, ce n'est pas la mer à boire ! Vous êtes si jeunes, tous les deux ! Vous avez toute la vie devant vous pour vous aimer. Vous pouvez bien me laisser jouir pendant quelques mois encore du sourire de cette enfant, de sa présence.

— Nous ne vous aurions pas quitté, mon capitaine.



— Tant que le ministre, par une décision irrévocable, ne nous aurait pas envoyés, chacun de notre côté, dans un corps différent.

— C'est justement ce que je redoute au cours des trois années qui nous séparent de la majorité de M<sup>lle</sup> de Brézières.

— Bah! vous permuterez et je vous promets d'appuyer votre demande de tout mon pouvoir.

Mal convaincu, le jeune homme demeurait debout, l'air indécis et désesparé. Ce fut le capitaine qui vint à lui et, lui frappant cordialement sur l'épaule :

— Allons, ne m'en veuillez pas, mon ami, c'est pour votre bien que j'agis ainsi, c'est votre bonheur à tous deux que j'assure.

Il serra dans les siennes les mains de l'officier. Sans un mot, André fit le salut militaire et quitta rapidement le bureau où son supérieur venait de lui accorder ce décevant entretien.

Quand le lieutenant Flassigny se retrouva sur la place, dont le blanc quadrilatère, à peine atténué par l'ombre avare des palmiers, réverbérait toute la lumière du jour radieux, il lui sembla que cet éblouissement offensait son regard. Il lui aurait paru moins pénible de se retrouver parmi l'ombre et la pluie que sous ce ciel splendide, dans l'épanouissement d'une nature en plein paroxysme de couleurs et de parfums. Comme un fou, il traversa le large espace où la chaleur régnait en souveraine maîtresse, n'entendit pas l'appel parti de la terrasse d'un café qu'abritait une tente de toile rayée de rouge et de blanc et se lança à toute allure dans une rue que des platanes ombrageaient un peu.

Sans se rendre compte du trajet qu'il venait de parcourir, ni qu'à cette heure son service aurait dû l'appeler à la caserne des tirailleurs, il se trouva devant la résidence du colonel. Il savait de quelle bienveillance Emilienne Darboises faisait preuve envers la fille du capitaine de Brézières. Il éprou-

vait à ce moment l'irrésistible désir de s'épancher, de conter sa désillusion, d'étaler sa souffrance devant une âme compatissante. Sans réfléchir que ses relations avec la femme du colonel ne lui permettaient pas de se présenter en dehors de son jour, il sonna; et quand une servante indigène lui eut ouvert la porte, il s'avança vers le salon où, habituellement, la colonelle se tenait, sans même songer à dire son nom ni à se faire annoncer par la domestique qui, supposant sans doute que le jeune officier était attendu, loin de s'opposer à sa brusque irruption, referma discrètement la porte derrière lui.

Quand il pénétra dans la pièce obscure et fraîche, ses yeux, blessés par l'orgie de lumière dont il sortait, ne distinguèrent rien. Interdit et à demi-conscient de son audace, il venait de s'arrêter au milieu du salon quand deux exclamations le saluèrent.

— Le lieutenant Flassigny!

— André!

Dans cette dernière il avait reconnu la voix de Christiane qui jetait son nom avec autant d'étonnement que de crainte.

Tout de suite, elle fut à côté de lui. Il ne distinguait pas encore ses traits; seulement la matité de la chair et le scintillement du regard anxieusement fixé sur lui.

— André, que s'est-il passé?

Avec un complet oubli des règles élémentaires de la politesse, dans l'ignorance du lieu où il se trouvait et de la présence de M<sup>me</sup> Darboises, le lieutenant jeta, sans précautions ni ménagements, la déplorable nouvelle :

— Votre père me repousse, Christiane. Il exige que notre mariage n'ait lieu qu'à votre majorité.

La petite se laissa tomber sur une chaise, bouleversée et prête aux larmes.

— Il vous repousse, répéta-t-elle douloureusement, n'ayant prêté attention qu'à la première partie de la phrase.

Moins émue naturellement et gardant, avec son sang-froid, son pouvoir de raisonner, Emilienne intervint judicieusement :

— Pardon, mes enfants. Il me semble, si j'ai bien entendu et bien compris ce qu'a dit le lieutenant, qu'il y a incompatibilité complète entre les deux nouvelles qu'il vient de nous apprendre. Lieutenant, si votre demande était refusée il ne serait pas question d'un mariage, même à une échéance qui vous paraît aussi lointaine. Allons, asseyez-vous, lieutenant, et contez-nous la chose dans tous ses détails, à moins que vous ne jugiez opportun, auparavant, de saluer cette charmante enfant et de me faire agréer vos hommages.

Confus, le jeune homme s'inclina et baisa respectueusement la main que M<sup>me</sup> Darboises lui tendait en souriant.

Installé entre les deux femmes il s'efforça de satisfaire la curiosité de la colonelle et de retracer, point par point, son entrevue avec le capitaine de Brézières.

Les grands yeux de Christiane demeuraient levés vers lui. Dans la pénombre du petit salon, leur teinte changeante avait pris, sous la buée de larmes qui les faisait plus brillants, les reflets profonds d'un saphir presque noir. Ils étaient d'une telle beauté que le jeune homme aurait voulu pouvoir les fermer sous ses baisers et sécher doucement les précieuses larmes qui, parfois, roulaient sur la joue que l'émotion avait pâlie.

Quand le récit fut achevé, la colonelle coupa le silence consterné que gardaient les deux jeunes gens d'un petit rire de bonne humeur :

— En vérité, mon lieutenant, voilà tout le drame ! Comment, vous êtes à l'âge heureux où, tous deux, en additionnant vos années, n'obtenez même pas le demi-siècle et vous voilà effondrés parce qu'on ne vous conduit pas, sur l'heure, à la mairie et à l'église ? Mais, ma parole, il n'y a plus d'enfants,...



comme dirait la vieille Rose qui m'a élevée et conserve dans ma maison ses fonctions de cordon-bleu. D'abord, lieutenant, je vous prie de montrer plus de vaillance. Vous ne voyez pas que vous désolerez cette enfant? Trois ans, qu'est-ce que cela pour deux êtres qui s'aiment? Et vous vous aimez, vous en êtes sûrs, très sûrs?

Sur un acquiescement des fiancés, qui, pour être muet, n'en fut pas moins éloquent, la colonelle poursuivit :

— Alors, que risquez-vous? La séparation? Faut-il vous promettre que mon mari s'emploiera à vous l'éviter? Qui sait? Le commandant du Chateau pense à rentrer en France, ses accès de fièvre lui en donnent le sage conseil. Dans ce cas, il serait peut-être possible que votre père, ma chérie, nous reste. Vous savez que je le désire tout autant que notre bouillant amoureux. Eh bien! dois-je vous dire le fond de ma pensée? Je trouve cette résolution parfaite. Il n'est pas de plus douce période que celle où l'on espère et où l'on tremble un peu. Tenez, le colonel et moi, nous nous sommes mariés en un minimum de temps. C'était avant la guerre. Votre chef, lieutenant, ne portait sur sa manche que deux galons, tout comme vous. Nous nous étions rencontrés, par hasard, dans un château des Ardennes où le lieutenant de chasseurs avait été invité. Nous dinâmes à côté l'un de l'autre, nous dansâmes, valse et lanciers, naturellement. Le soir, je ne rêvai que de lui et, paraît-il, j'occupai également sa pensée. Que vous dirais-je : ce bon Charles fit tant et si bien qu'il obtint ma main et que notre mariage fut bâclé en quelques semaines. Hélas! malgré que j'aie été parfaitement heureuse et le sois toujours, ces fiançailles qui passèrent vertigineusement m'ont laissé un sentiment de regret. Il me semble que j'ai été frustrée de quelque chose, de tous ces riens charmants qui précèdent l'aveu, de cette cour discrète et tendre où l'on

n'ose encore se déclarer. Et si c'était à refaire, mon beau lieutenant aurait pu soupirer durant une année ou deux. Oui, je sens que je serais maintenant inflexible !

La charmante femme riait de toutes ses dents qui étaient encore éclatantes.

Sa bonne humeur ramena un peu de sérénité sur les deux fronts orageux. La première, Christiane, rompant le mutisme boudeur, questionna :

— Quand vous vous êtes mariée, Madame, quel âge aviez-vous donc ?

— Curieuse ! la voilà qui me demande tous mes secrets ! Quand je vous aurai dit que j'étais presque une vieille fille : vingt-deux ans ! cela vous expliquera peut-être ma hâte à ne point vieillir davantage. Vingt-deux ans en 1910. Vous voilà maintenant au courant de mon âge, aussi quand j'affirmerai devant vous que je frise à peine la quarantaine, je vous prie d'être charitables et de ne point me démentir par un sourire railleur... C'est juré, lieutenant ?

— Oh ! Madame..., protesta le jeune homme. Mais, puisque vous aimez M<sup>lle</sup> Christiane et la traitez comme la plus indulgente des mères, je conserve un dernier espoir...

— Et lequel ? Ne comptez pas sur moi pour vous aider à l'enlever !

— Non, mais pour tenter auprès du capitaine une démarche en notre faveur... Demandez-lui une réduction de peine. Un an, deux ans à la rigueur, mais trois, ce serait abominable...

— Abominable, redit comme un écho la voix prenante de Christiane.

— Écoutez, mes enfants, je vous promets de plaider votre cause comme si elle était la mienne, mais, en revanche, jurez-moi de vous conformer bien sagement à la décision que prendra le père de ma petite amie. Croyez-moi, je ne connais pas de nature plus noble, d'âme plus élevée que celles du capitaine

de Brézières. S'il persiste, après notre entretien, à vous causer cette peine, c'est qu'il a pour le faire des motifs que vous ignorez, mais qui commandent impérieusement. Vous me le promettez ?

Un peu à regret, les deux amoureux donnèrent leur parole, et tandis que le lieutenant reprenait le chemin du quartier où son absence devait commencer à surprendre, malgré leur fatalisme indolent, les tirailleurs de sa compagnie, M<sup>me</sup> Darboises prit la résolution de reconduire chez elle sa petite amie et de tenter sur-le-champ la démarche qu'elle s'était engagée à faire.

Lorsque les deux femmes, guidées par Aïssa, pénétrèrent dans la pièce où se tenait Georges, celui-ci paraissait absorbé par une si profonde méditation qu'il n'entendit point le bruit des petits talons sonnant sur la mosaïque, ni le froissement de la portière de grosses perles que Christiane souleva afin de faire passer la colonelle. Ce fut la voix de la jeune fille qui le tira de sa torpeur.

— Père, voici la colonelle qui vient me reconduire et veut causer quelques instants avec vous.

Georges se leva brusquement. Sa parfaite éducation d'homme du monde fit se déclancher les réflexes habituels. Il salua respectueusement la femme de son chef, lui offrit un fauteuil, puis, ayant actionné le petit ventilateur qui, en quelques minutes, allait chasser la fumée de tabac et rafraîchir la pièce, il demeura silencieux, incapable de demander à Emilienne la cause — qu'il pressentait d'ailleurs — de sa venue.

— Je vous laisse, père, fit la jeune fille, voyant qu'une sorte de gêne pesait entre les deux interlocuteurs. Mais, d'avance, je vous en supplie, accordez-nous ce que M<sup>me</sup> Darboises vient vous demander.

Il ne répondit pas davantage, son regard évitant la ferveur du pathétique visage. Plus inquiète encore, la jeune fille s'éloigna. Sur elle, la portière



retomba avec un bruit cristallin qui se répercuta dans le silence de la maison arabe.

Christiane n'eut point le courage de regagner sa chambre qui était au premier étage. Elle fit lentement le tour du patio, arracha au passage une feuille luisante au parfum amer à l'un des orangers dont les fleurs épanouies jonchaient le sol de leurs pétales neigeux, puis elle s'assit sur le rebord de marbre de la petite vasque. L'eau projetée en l'air retombait vers le miroir liquide en répandant une imperceptible pluie qui rafraîchissait l'air. Elle essaya de fixer son attention sur les mouvements agités des poissons, fendant l'eau de leurs nageoires dont certaines avaient l'aspect d'une écharpe aux tons chatoyants; l'animal en enveloppait ses évolutions gracieuses; mais, bientôt, son regard se détourna de ses petits favoris et elle songea à elle-même, à son amour sans lequel la vie lui semblerait déserte et indigne d'être vécue. Alors, elle joignit les mains, leva vers la coupole d'azur limpide son front dont elle avait rejeté les boucles mordorées, et elle pria, de toute la ferveur de son âme, espérant que la puissance de son invocation et la sincérité de sa foi écarteraient de ses lèvres la coupe d'amertume.

Au loin, nasillarde et modulée, la voix d'un muezzin s'élevait en même temps que le soleil déclinait vers l'horizon de sable et de maigres végétations. C'était l'heure apaisante où la pensée du Créateur semble planer sur la nature recueillie dans l'attente du soir et du bienfaisant sommeil.

Une nouba lointaine annonçait le retour de tirailleurs partis pour une marche, et ce rappel de la vie militaire à laquelle elle participait un peu raviva le chagrin de Christiane, si bien que sur ses joues des larmes coulaient sans qu'elle s'en aperçût et songeât à en effacer la trace.

Le capitaine était demeuré debout devant sa visiteuse.

— Vous désirez me parler, Madame? Je crois que je devine...

— Vous devinez certainement, capitaine. Il s'agit de ces deux enfants. Ils s'aiment. Ils veulent bâtir leur nid. Votre résolution les désespère.

— Pourtant, ma colonelle, je n'y puis rien changer.

— Pourquoi?

Posément, car il s'était ressaisi depuis qu'il n'était plus en présence de celui qui osait prétendre accaparer la tendresse de l'enfant, de Brézières expliqua la délicate situation qui lui avait inspiré cette décision, sévère en apparence, mais sans possibilité d'appel.

Peut-être était-il dans son tort. Lorsque Ève lui avait légué le triste devoir de la remplacer, il n'avait songé qu'à une chose : éviter à la petite, qui, dans deux ou trois ans, serait en âge de comprendre et de souffrir, les blessures et les humiliations. Il l'avait emportée comme une proie, confiée à un couvent, lequel, étant donnés la situation du père et le prochain départ au Maroc qu'il annonçait, avait bien voulu l'accueillir malgré son trop jeune âge.

Ni tuteur, ni conseil de famille n'avaient été désignés, et cet oubli, ce manquement aux règles juridiques avaient servi les projets de l'officier.

Puis Christiane avait grandi et la situation était demeurée la même. Certes, la condamnation de M. Anceny entraînait sa déchéance paternelle, mais aucun tribunal n'avait statué.

Quelles seraient les formalités à faire si M<sup>lle</sup> de Brézières-Anceny — ainsi était conçu l'acte de naissance — se mariait avant sa majorité? « Le père? » demanderait-on. Et il faudrait répondre : « Il est au bagne. »

Encore mal convaincue par ce poignant plaidoyer, Emilienne objecta :

— Mon cher capitaine, vous saviez toutes ces choses avant de prendre auprès de vous cette petite.

Ne disiez-vous pas que, dans le cas où elle serait recherchée par l'un de nos officiers, vous avoueriez simplement à celui-ci la situation de votre pupille?

— Telle était mon intention, mais la vie rejette les solutions trop simplistes. J'ai réfléchi depuis. A vingt et un ans, Christiane sera sa maîtresse. Voyez-vous que nous précipitions les choses, que le condamné revienne et réclame ses droits? On sort du bagne : il y a la grâce, l'évasion, que sais-je...

— Il y a surtout la mort. Pourquoi ne vous informez-vous pas de ce qu'est devenu cet homme?

— Je l'ai fait. J'ai écrit au directeur du bagne. Sa réponse doit me parvenir incessamment.

— Alors rien n'est définitif. Supposez qu'il soit mort? Vous opposeriez-vous au bonheur de ces enfants?

Georges hésita un instant, puis il répondit d'une voix mal assurée :

— Non, certes, et... cependant...

— Oh ! encore une restriction !

— Égoïste, je l'avoue. Une sorte d'appréhension me saisit à l'idée de la douloureuse confession qu'il va me falloir faire. Ma conduite ne sera-t-elle pas interprétée défavorablement, et cette supercherie...

— ... Si noble, si généreuse ! Non, ne craignez rien, capitaine, et si vous le voulez, si les mots semblent trop amers à votre bouche, ce sera moi qui parlerai.

Le capitaine, à cette simple phrase, eut un geste si nerveux qu'une urne de cristal, posée à l'angle du bureau et où trempait une branche de jasmin cueillie le matin même par Christiane et disposée afin qu'en travaillant son père eût sous les yeux ces petites étoiles embaumées, se renversa sur la tablette de verre. Devant l'inondation, l'officier dut mettre en sécurité les papiers et les livres. Ces gestes, accomplis presque machinalement, lui donnèrent le temps de reprendre son calme. Lorsqu'il se retrouva face à face avec la colonelle, pas un



trait de son beau visage ne révélait le combat intérieur qui se livrait entre sa conscience et cette crainte presque malade d'avoir à révéler le secret d'où dépendait l'avenir de la jeune fille.

Sa voix était assurée et nette quand il répondit :

— Je vous remercie, Madame, et je me sens profondément touché de l'affection que vous témoignez à ma pupille, mais ne croyez-vous pas que cette confession pénible doive être remise à plus tard ? En somme, rien ne presse. Les nouvelles que j'attends décideront de ce qu'il convient de faire. Alors, si je juge possible d'avancer la date du mariage — et seule la mort de Gilbert Anceny permettrait d'envisager cette éventualité, — j'aurai recours à votre sympathie, certainement, et à votre aide. Une femme trouve mieux les mots qu'il faut pour vaincre les préjugés, faire appel au seul sentiment.

— Soit, capitaine, attendons. Mais que dirons-nous à ces enfants ? Puis-je leur laisser un espoir ?

— Est-ce bien prudent ? Je connais la constitution de cet homme. Il est robuste. Son instruction a dû lui permettre d'obtenir là-bas un poste l'exemptant des pénibles travaux. Rien ne nous permet d'escamoter sa mort.

— N'importe, il faut atténuer la rigueur de votre refus, laisser entendre que, dans un an, peut-être... Me le permettez-vous, capitaine ?

Emilienne s'était levée, elle tenait l'officier sous la lumière de ses prunelles couleur de tabac blond.

— Je m'en remets à vous, ma colonelle, répondit Georges, plus ému qu'il n'aurait voulu le paraître.

Et, s'inclinant sur la belle main dégantée que lui offrait M<sup>me</sup> Darboises, il y posa respectueusement ses lèvres.

## VII

## FIANÇAILLES

Des jours d'anxiété suivirent. L'air embarrassé, les restrictions qu'apporta M<sup>me</sup> Darboises à l'annonce que, peut-être, la volonté du capitaine de Brézières serait vaincue par la constance des deux amoureux et que le terme qui leur paraissait si lointain pourrait être beaucoup plus proche, avaient laissé les jeunes gens sous le coup d'une angoisse dont ils ne s'expliquaient pas la nature. Cela pesait sur eux, les enveloppait d'une atmosphère trouble. Le premier, André eut l'impression d'un secret que la colonelle connaissait sans doute et, de déduction en déduction, il en arriva à penser que ce secret avait trait à la naissance de Christiane.

Sans chercher à élucider ce que le capitaine ne jugeait pas bon de lui révéler, il aurait voulu lui crier : « Ne dites rien, même s'il y a une ombre dans votre passé, dans celui de la femme qui a donné le jour à ma bien-aimée. D'avance, je suis résolu à passer outre. Quelle que soit son origine, votre fille est à mes yeux le plus pur des trésors. Si je l'avais rencontrée pauvre, mendiant dans les rues, je l'aurais élue quand même et j'en aurais fait ma femme. Je ne brigue pas la fortune. Si Christiane n'a pas de dot, je la prendrai avec plus de joie encore et partagerai avec elle tout ce que je possède. »

Sans doute, s'il avait osé parler ce langage à son capitaine, ce dernier aurait dû s'incliner et renoncer

à ses scrupules qui le tenaient hésitant au bord de l'inéluctable aveu; mais, impressionné par les conseils de la colonelle, il se taisait, pensant qu'elle avait peut-être raison et que la résignation, jointe aux larmes que la pauvre petite amoureuse ne pouvait dissimuler, fléchirait le père, lequel, au fond, savait détenir entre ses mains la vie et le bonheur de son enfant.

De son côté, Christiane, après une explication où Georges s'était efforcé de la convaincre et de l'apaiser, avait promis, sinon la résignation, du moins l'obéissance. Il avait été convenu que, durant un mois, on ne reviendrait pas sur ce sujet douloureux. Au bout de ce laps de temps, le père ferait connaître sa résolution définitive. En vain avait-elle cherché à obtenir au moins que leurs fiançailles fussent définitives. Aux douces supplications, l'officier opposait un visage bouleversé, mais sur lequel se lisait une volonté que rien ne ferait céder.

Et, depuis ce jour-là, dans la blanche maison arabe qu'égayaient le murmure frais du jet d'eau et les touffes éclatantes des lauriers-roses en fleurs, la jeune fille menait une existence monotone et désenchantée. C'est à peine si elle avait le goût de vaquer à ses occupations de jeune maîtresse de maison, de s'habiller afin de se rendre aux réceptions auxquelles elle était conviée. Même la certitude de rencontrer André dans les salons de femmes d'officiers qui lui étaient ouverts lui devenait plus un chagrin qu'une joie, à cause de la contrainte que tous deux devaient s'imposer. Cependant leur cher secret n'était pas demeuré hermétique. Les femmes ont généralement, pour les choses de l'amour, une sorte de sixième sens qui leur fait deviner quand un sentiment puissant s'éveille entre deux êtres. Le triste visage de la petite de Brézières, l'air sombre et la nervosité du beau lieutenant, tout était indice d'un penchant contrarié, et, quand elles se trouvaient seules, les amies de Christiane — depuis la jeune femme du lieute-



nant Dumesnil, le seul officier marié parmi ceux du 2<sup>e</sup> Tirailleurs, jusqu'aux trois filles du commandant Hautelier, du bureau arabe, sans compter quelques dames de moindre importance, épouses de majors et d'officiers d'administration — ne se faisaient point faute de commenter la situation et de se demander pourquoi le capitaine de Brézières se refusait à unir un couple aussi charmant. Si bien que les amours contrariées de ce nouveau Roméo et de sa ravissante Juliette finissaient par défrayer les hypothèses de toute la société qui mène, entre les murs blancs de la cité saharienne, une vie où l'ennui sévit généralement.

Parmi le régiment du 1<sup>er</sup> Etranger qui se trouvait caserné à Colomb-Béchar, il était un homme qui, par hasard sans doute, avait entendu raconter la touchante histoire et paraissait porter aux jeunes gens un intérêt tout particulier, car il ne se faisait pas faute de questionner ceux qui étaient susceptibles de lui fournir quelques renseignements nouveaux ; parmi ces personnages se trouvait justement le tirailleur Mohamed.

Jacques Michaël, tels étaient les prénoms sous lesquels cet homme s'était, cinq ans auparavant, engagé à la Légion où on ne lui en avait pas demandé davantage. Un Français, évidemment, bien qu'il se soit donné pour Mexicain, mais, des Espagnols, légionnaires comme lui, affirmant qu'il parlait à peine la langue de ce pays, ses chefs supposaient que, déserteur pendant la guerre et, peut-être, réfugié au Mexique, Jacques Michaël voulait expier sa faute et c'est pourquoi il était venu échouer à Sidi-bel-Abbès d'abord, ensuite dans l'Extrême-Sud. Sa conduite exemplaire lui avait valu les galons de caporal, puis de sergent. Bientôt, l'heure de la libération allait sonner pour lui, mais ce n'était un mystère pour personne que le sergent Michaël ne quitterait pas la Légion.

Depuis quelque temps il menait d'ailleurs une vie

exempte de corvées. S'étant révélé excellent pilote et très bon mécanicien, il était affecté au camp d'aviation et faisait des vols d'essai avec son lieutenant. Les loisirs que lui laissaient ses nouvelles fonctions, Jacques Michaël les passait à établir des épures, à faire des calculs. Il croyait avoir découvert un intéressant dispositif propre à réduire le nombre de chutes mortelles qui découlent du mauvais fonctionnement des parachutes au moment où un accident brutal force l'aviateur à se jeter par-dessus bord. Seuls, le manque d'argent et l'indifférence des bureaux auxquels le lieutenant Sauvager avait soumis l'invention de son subordonné en l'appuyant de tout son pouvoir, empêchaient la réalisation d'un appareil en lequel l'inventeur avait une telle confiance qu'il offrait de l'expérimenter le premier.

Malgré que le légionnaire jouît, comme on le voit, d'une situation exceptionnelle, il ne se montrait pas fier avec ses camarades et ne dédaignait point, le cas échéant, de trinquer avec un simple tirailleur comme Mohamed. Les deux hommes se rencontraient souvent dans un petit café arabe, un de ces cafés étroits et sombres dont une banquette de cuir longe le mur, flanquée de petites tables où l'on sert le thé à la menthe et un café noir et épais dans de minuscules tasses de porcelaine dorée.

Entre Michaël et Mohamed la conversation n'était ni très animée ni très suivie. A l'aide des quelques mots arabes que ses cinq ans de Légion lui avaient appris, le sergent posait à l'ordonnance des questions, toujours les mêmes, sur son capitaine et la fille de ce dernier.

Le tirailleur répondait de façon assez laconique. Il s'étendait davantage sur les griefs qu'il prétendait avoir contre Aïssa, sa compatriote.

— Crois-tu, sergent, disait-il en roulant ses yeux pareils à des boules d'agate striées de veinules rouges où les prunelles ressemblaient à un gros clou

de jais, cette fille, y a pas bon. Maintenant, mettre sur sa face farine blanche, puis rouge et noir, comme les roumias. Allah lui envoie son tonnerre et la rôtisise toute vivante ! *Inch Allah !* se hâtait-il d'ajouter à ses imprécations avec un air de profonde dévotion.

— Et la jeune fille blanche ? questionnait le sergent.

— Fille à mon capitaine ? Oh ! y a bon pour Mohamed. Jamais crier, jamais gronder. Toujours bien triste. Pleure.

— Et pourquoi pleure-t-elle ?

— Parce que papa refuser mari à elle.

— Sais-tu la cause de ce refus ?

— Non, Mohamed pas savoir. Peut-être lieutenant pas donner assez moutons pour acheter la mamoizelle. Très jolie mamoizelle ; vaut beaucoup moutons, peut-être même bœuf ou méhari...

Ayant ainsi tranché, selon sa psychologie atavique, le conflit qui attristait ses maîtres, Mohamed, l'esprit paisible, se séparait de son nouvel ami, mais, s'il avait été doué du don d'observer et de déduire, il se serait rendu compte que bien souvent Michaël rôdait autour de la demeure du capitaine, tout en ayant bien soin de ne pas se trouver directement en présence de M. de Brézières. Le soir, surtout, quand il avait la permission de minuit et que les légionnaires menaient grand tapage dans les cafés arabes, Michaël quittait sous le premier prétexte venu ses camarades et allait se poster dans l'ombre d'un porche d'où il pouvait, sans être vu, observer les allées et venues et savoir si Georges de Brézières et sa fille quittaient leur logis.

Parfois, il les suivait de loin, prêt à se résorber dans quelque anfractuosité obscure si, par hasard, le père ou la fille s'étaient retournés ; ses yeux, lorsqu'ils se fixaient sur la svelte silhouette de Georges, prenaient l'expression cruelle des fauves à l'affût. Cet homme, certainement, nourrissait contre l'offi-



cier quelque ancienne rancune d'autant plus redoutable qu'elle avait mis plus de temps à s'assouvir. Celui qui aurait surpris ce regard chargé de haine et de froide résolution se serait dit que le capitaine avait là un ennemi irréductible et en aurait été d'autant plus surpris que de Brézières n'avait jamais été en contact avec les légionnaires et, dans son propre régiment, gardait la réputation d'un chef juste et bienveillant envers ses hommes.

. . . . .

Botté de cuir fauve, sa cravache à la main, Georges traversait la cour du quartier. Il se dirigeait vers les écuries où Mohamed venait de seller son cheval *Victoire*. Ce matin-là, la 2<sup>e</sup> compagnie qu'il commandait devait se rendre au terrain de tir. Le capitaine avait, après un bref salut, détourné la tête, afin d'éviter le regard lourd de reproches que le lieutenant Flassigny fixait sur lui. Depuis deux jours, ce dernier avait appris que Christiane était malade, une fièvre intense que le major attribuait au climat et combattait à force de quinine, ... mais de savoir la jeune fille alitée et ne pouvoir courir auprès d'elle aggravait encore le tourment d'André.

Une sonnerie venait de retentir. Les musiciens de la nouba, leurs instruments prêts à scander le pas alerte des tirailleurs, attendaient, groupés auprès de la grille derrière laquelle des gamins, presque nus, aux cheveux crépelés et aux visages chocolat, s'aggloméraient afin de voir de plus près défiler la troupe.

Le vaguemestre, d'un pas rapide, rejoignit l'officier :

— Tenez, mon capitaine, voilà une lettre pour vous.

De Brézières pâlit. Cette grande enveloppe au cachet officiel, il ne pouvait qu'en deviner la provenance. Elle allait décider de son destin.

Sans l'ouvrir, il la glissa dans une poche intérieure et sauta sur le cheval qui commençait à s'impatienter. Puis il fit un signe de son sabre levé et la compagnie, musique en tête, se mit en marche.

Le premier, un tirailleur à la taille géante avançait, sa canne de tambour-major exécutant, pour la plus grande joie des gamins, d'étourdissants moulinets; et les flûtes aux sons aigus déchiraient l'air immobile.

André avait pris place au flanc de la petite colonne, mais son esprit était bien loin des lieux qu'il parcourait. Plus que jamais, ce matin-là, il se sentait découragé et las. Son respect des conventions que M<sup>me</sup> Darboises lui avait communiquées lui paraissait, maintenant, une duperie et un leurre. Bientôt la nomination du capitaine à un grade supérieur élargirait le fossé entre la jeune fille et lui. Un grand découragement s'emparait du lieutenant. Il en arrivait à souhaiter quelque événement violent : se battre, défendre sa vie ou la sacrifier, et l'idée se glissait en lui de demander son affectation à un poste d'où tout risque ne fût pas absent.

Monotone, la matinée s'écoula; puis ce fut le retour sur la route poussiéreuse. Depuis plus d'un mois il n'avait pas plu et les oueds desséchés n'alimentaient plus la sève des palmiers roussis. Devant la caserne, une fois encore, les deux hommes harassés se retrouvèrent face à face. André fut sur le point d'aborder son capitaine, de le supplier de lui accorder, au moins, la douceur d'aller prendre des nouvelles de la malade. Le front soucieux de l'officier et le découragement qui brisait d'avance sa propre énergie paralysèrent le jeune homme. Devant de Brézières, Flassigny porta la main à son képi, puis, prenant le bras d'un camarade, il tourna les talons sans un mot; ce mutisme gros de rancune fut-il seulement compris de l'officier? Libre, maintenant, Georges se dirigeait à pas lents vers sa maison; il oubliait même le souci que lui causait

l'indisposition de Christiane, sa hâte de se retrouver auprès d'elle, de savoir ce qu'aurait dit le major. Une seule chose l'obsédait, absorbant son esprit et son intelligence : la lettre remise quatre heures auparavant et dont il n'avait pas encore brisé les cachets.

Dès qu'il eut appris de la bouche d'Aïssa que la température avait un peu baissé et que le docteur s'était montré satisfait, il se donna comme prétexte pour ne point pénétrer dans la chambre de la jeune fille la crainte de troubler son repos et se rendit directement dans son cabinet de travail. Là, sans même secouer la poussière qui s'était insinuée entre ses vêtements, il s'assit dans un fauteuil de rotin et, la tête entre ses mains, réfléchit longuement.

Lui-même ne comprenait pas la souffrance qui le tenaillait au moment d'ouvrir cette lettre qui allait décider du sort de sa protégée et il se demanda, en une de ces minutes de franchise où l'âme, mise à nu, ne peut plus mentir, si ce n'était pas seulement l'égoïste crainte de perdre, avec Christiane, tout ce qui faisait le bonheur de sa vie dévastée qui le rendait ainsi pusillanime.

Il allait ouvrir l'enveloppe quand Mohamed, frappant deux coups à la cloison, annonça que Monsieur son capitaine était servi. Georges se leva péniblement, gêné par ses vêtements que la sueur faisait désagréablement adhérer à ses membres. C'étaient encore des instants gagnés. Presque honteux de sa lâcheté, l'officier mangea en quelques minutes, puis il donna l'ordre de lui apporter son café dans le bureau.

Maintenant il était seul ; la tasse de porcelaine où fumait un breuvage odorant à portée de sa main et la lettre, la lettre qui apportait le bonheur ou le malheur, encore enfouie au fond d'une poche où sa présence lui paraissait tangible. Enfin il la prit entre ses doigts avec une sorte de répugnance et se décida à l'ouvrir.



D'abord une formule de politesse dont il réalisa à grand'peine le sens et puis quelques phrases concises qui frappèrent davantage son esprit. Le gouverneur de la colonie pénitentiaire écrivait :

Je suis au regret de ne pouvoir vous répondre d'une façon précise, mais l'homme qui fait l'objet de votre demande de renseignements ne se trouve plus au bagne. Il avait été, en raison de sa conduite exemplaire, affecté à un emploi de secrétaire. En 1926, alors qu'il venait d'être proposé pour une réduction de peine, toujours motivée par ses notes excellentes, il s'évada, ou plutôt tenta de s'évader de Cayenne en compagnie d'un Arabe condamné à dix ans et à la relégation, lequel avait fini sa première peine, mais était tenu de demeurer à la colonie où personne ne le suspectait de nourrir un projet d'évasion. Tous deux tentèrent de s'enfuir par mer, mais, malgré toutes les recherches faites, rien n'a permis de supposer que leur évasion ait été couronnée de succès. Le forçat Anceny n'a pas reparu en France. Il est donc plus que probable que l'embarcation a été engloutie ou bien qu'elle a été entraînée en pleine mer où les deux hommes auraient péri faute de vivres.

Je me tiens à votre disposition, capitaine, dans le cas où les affaires de famille auxquelles votre honorée du 20 août dernier faisait allusion vous obligeraient à demander qu'un acte de disparition soit établi.

La feuille dactylographiée tomba des mains tremblantes de l'officier. Ainsi, cette hypothèse qu'il s'était toujours plu à rejeter était la seule véritable. Gilbert de Brézières avait disparu, il était virtuellement mort, et rien, une fois les formalités remplies, ne devait troubler le bonheur de Christiane.

Son premier mouvement fut de courir auprès de la jeune fille, afin de lui annoncer qu'il ne s'opposait plus à ce que ses fiançailles avec André devinssent officielles.

Il avait déjà fait un geste, parcouru une partie de la distance qui le séparait de la porte. Brusquement

il s'arrêta, poignardé par une affreuse douleur. Il se laissa tomber sur un divan et, enfermant son front entre ses mains crispées, il demeura prostré avec une seule pensée qui lui battait aux tempes avec l'obstination d'un leitmotiv, reformant, à mesure qu'il s'efforçait de les chasser, les syllabes impitoyables :

« Mais je l'aime; mais je l'aime. Si je suis torturé à ce point, c'est parce que je suis amoureux d'elle, de cette enfant, de la fille de M<sup>lle</sup> d'Hérouval... »

Il s'abattit, comme foudroyé par l'affreuse réalité, et, parmi les sanglots qui lui déchiraient la poitrine, sans cesse les mêmes mots revenaient : « Je l'aime ! Je l'aime ! »

Des heures peut-être s'écoulèrent, de désarroi et de luttes. Enfin l'homme se releva. La place de son corps était marquée sur l'étoffe du sofa et les coussins gardaient encore l'humidité des larmes qu'il avait répandues, mais il était calme maintenant et son visage fermé disait qu'il avait accompli le sacrifice.

Certes, il ne pouvait s'illusionner; malgré sa loyauté, malgré sa raison, l'amour, insidieusement, s'était emparé de son être. Oh ! un amour qui n'avait rien d'audacieux et d'impur, un amour qui se serait si bien contenté du bonheur présent, sans jamais oser réclamer une autre part que celle qu'il avait librement choisie. Paternel, et pourtant très tendre, mais exclusif aussi. Il ne demanderait jamais à Christiane une tendresse autre que cet amour filial qu'elle ne lui marchandait pas, mais il ne pouvait admettre qu'elle donnât à un autre une plus grande part de son cœur.

Alors, la garder auprès de lui, la forcer à renoncer à la vie, aux joies d'un foyer, comme il y avait renoncé lui-même ? Quel égoïsme impitoyable et sans excuses aurait pu commander cela ? Non. Il avait juré auprès d'une mourante d'accomplir noble-

ment, jusqu'au bout, un devoir de père. Ce devoir, il serait parjure en y faillissant. Ève n'avait pas mal placé sa confiance. Sa fille serait heureuse, devrait-il en mourir de chagrin comme il avait cru mourir quand la jeune fille qu'il aimait tant s'était parjurée.

Il avait vu clair en lui et c'était tant mieux, puisqu'il avait assez de force de volonté pour côtoyer l'abîme sans y tomber. N'importe, c'était une étrange destinée que la sienne qui, par deux fois, venus de la même femme, devait supporter les mêmes maux.

Très calme, puisque sa résolution était prise, le capitaine passa dans sa salle de bain. Il fit couler sur son front brûlant et sur ses membres las l'eau fraîche qui lui parut apaiser sa fièvre, puis, ayant mis d'autres vêtements, il se rendit auprès de la malade.

Pourtant, il se demandait encore s'il était prudent de donner à Christiane un espoir qui l'illuminerait tant que son prétendu n'aurait pas reçu l'aveu dont sa loyauté n'admettait pas qu'il pût être éludé. Il se tairait encore, mais pour bien peu de temps, puisque le soir même il ferait appeler le lieutenant Flasigny, et aurait avec lui l'explication décisive.

Quand il pénétra dans la chambre de Christiane, il la trouva habillée et étendue sur une chaise longue qu'Aïssa avait traînée devant la porte grande ouverte sur la galerie qui faisait le tour du patio. A côté d'elle, M<sup>me</sup> Darboises était assise.

Cette dernière accueillit l'officier avec un bon sourire, mais sa finesse lui fit comprendre, rien qu'en observant les traits qui portaient encore les stigmates de la dure lutte intérieure que le capitaine venait de soutenir, qu'un événement nouveau et d'importance devait avoir eu lieu. Son regard interrogeait celui de Georges. Sans vouloir répondre à cette muette invite, il baisa la main de la colonelle et s'assit en face d'elle. Ainsi, le lit de repos les



separait de toute sa largeur, mais, tandis que Georges s'inclinait vers la malade et lui effleurait le front de ses lèvres serrées, Emilienne semblait attendre encore l'explication qu'elle pressentait.

— Je suis heureux, ma colonelle, de vous trouver auprès de ma petite malade. Il me semble que votre présence et votre amitié lui apporteront le bonheur.

— Oui, M<sup>me</sup> Darboises est très bonne, papa, fit Christiane avec une sorte d'ardeur douloureuse et contenue qui rendait si poignant son petit visage pâli et émacié par la fièvre, très bonne, mais rien ni personne ne peut m'apporter le bonheur tant que celui que j'aime sera éloigné de moi.

Si elle avait pu lire dans le cœur du pauvre homme, Christiane n'aurait pas trouvé façon plus parfaite de le torturer. Georges pâlit, mais il parvint à garder son calme.

— Enfant, injuste enfant ! murmura-t-il d'un accent si désespéré que, malgré ses rancœurs, la jeune fille en fut touchée.

Mais, sans doute, un obscur instinct de féminité lui faisait-il comprendre quels avantages elle pouvait tirer du désarroi qui avait mystérieusement transformé l'officier sûr de lui-même, le père inflexible, en ce pauvre homme dont les paupières rougies attestaient les larmes récentes. Elle se fit à la fois câline et autoritaire, forte d'ailleurs de la présence d'Emilienne en qui elle savait trouver une alliée.

— Papa, je vous en supplie, permettez à André de venir jusqu'ici. Si je ne le revois pas, je sens bien que je ne guérirai jamais, et vous voulez que je guérisse, n'est-ce pas ?

— Si je le veux ! soupira Georges.

Elle continua, comme si elle n'avait pas entendu sa protestation :

— Car vous aimez votre petite fille, n'est-il pas vrai, papa ? Alors vous devez faire quelque chose pour son bonheur.

Gravement, le capitaine posa sa main sur la petite tête qui se dressait fièrement, cependant que la fièvre fardait les pommettes d'un éclat factice.

— Christiane, je t'en supplie, sois calme. Voici que la température remonte. Avant tout, il faut que tu guérisses.

— Qu'importe ma guérison, puisque personne n'a pitié de moi ! gémit l'enfant en se laissant tomber au creux des oreillers.

— Ecoute, je te promets de ne plus mettre obstacle à ce que tu crois être ton bonheur. Tu seras libre, Christiane.

— Libre d'épouser André ?

De la tête, Georges fit un signe d'assentiment.

— Oh ! c'est trop beau, père, je ne peux y croire ! remercia la jeune fille en abaissant sur ses yeux éblouis ses paupières frangées de longs cils marron.

— Vraiment, capitaine, interrogea à son tour la colonelle, vous vous décideriez à passer outre aux scrupules qui vous faisaient désirer que l'union de ces deux enfants n'ait point encore lieu ?

— Oui, j'ai mûrement réfléchi : j'exposerai franchement, loyalement au lieutenant Flassigny ce qui m'avait fait prendre cette résolution que Christiane qualifia de cruelle. Ce sera ensuite à lui de décider.

— Oh ! je suis bien tranquille. Tout en s'inclinant comme moi devant vos ordres, père, André en a tellement souffert que, si vous nous le permettez...

— Oui, je sais, ingrate, tu n'as qu'un désir : me quitter. Non, ne proteste pas. Chère Madame, voulez-vous être auprès du lieutenant mon ambassadeur et le prier de venir me parler ?

— Certes, et je vous remercie de bien vouloir me confier cette mission.

Emilienne s'était levée. Elle effleura de ses lèvres les joues encore brûlantes de la jeune fille.

— Allons, du calme, chérie. Songez que vous allez le revoir.

Christiane ne répondit pas, mais son joli visage

avait pris une expression d'extase et, dans le halo mauve que la fièvre avait mis autour de ses orbites, son regard eut l'éblouissant éclat d'une gemme où se joue la lumière.

Le capitaine avait quitté la chambre pour accompagner M<sup>me</sup> Darboises jusqu'au porche donnant sur la rue. Seule, la jeune fille joignit les mains, et ses lèvres, dans un balbutiement, répétèrent une prière qui, bientôt, se termina en fervente action de grâces, et c'est à Notre-Dame de la Garde qu'elle l'adressait, certaine que la puissante protectrice des gens en péril, avait entendu son appel et allait exaucer son vœu.

Afin d'éviter le patio où le soleil régnait encore en maître, Georges de Brézières guidait la colonelle le long des arcades de pierre qui en faisaient le tour. Quand elle fut sûre que sa voix ne pouvait parvenir jusqu'à la malade, M<sup>me</sup> Darboises questionna :

— Il y a du nouveau, capitaine ?

— Oui, Madame, répondit le jeune homme.

Et parce qu'il ne se sentait pas le courage d'expliquer de vive voix l'événement qui venait le forcer à céder, il tendit simplement la lettre déployée et attendit qu'Emilienne l'eût parcourue des yeux.

— Mais c'est merveilleux, cela ! fit-elle quand elle eut terminé sa lecture. L'obstacle que vous redoutiez n'existe plus, car le malheureux est mort, c'est bien certain. Telle est votre opinion, n'est-ce pas, capitaine ?

— Je le pense, Madame.

— En tout cas, nous avons liberté d'action. Défunt ou terré dans quelque contrée lointaine, le condamné ne reviendra jamais en France où il serait aussitôt arrêté. Donc, quelques formalités et votre pupille sera libre. En tout cas le délai que vous aviez fixé n'a plus de raison d'être.

— Aucune raison, comme je l'ai dit à ma pupille. C'est maintenant au lieutenant Flassigny de déci-



der. Je vais ce soir même lui faire ma confession...

— Voulez-vous m'en charger? Ne disiez-vous pas qu'une femme sait mieux prendre au fond de son cœur les mots faits pour convaincre?

— Soit, Madame; mais si le lieutenant aime ma pupille comme il en est aimé, sa décision sera vite prise...

— C'est bien ce que je crois. Allons, je vais demander à ce pauvre garçon de me rendre une visite ce soir même. Je le mets au courant et vous l'envoie.

Ils étaient arrivés sous la voûte d'où coulait une agréable fraîcheur. Georges ouvrit la porte aux vieilles ferrures et s'effaça pour laisser passer la colonelle. Comme celle-ci mettait le pied sur le trottoir, elle eut l'impression que quelqu'un qui s'appuyait contre le mur s'était enfui brusquement en entendant le grincement des gonds rouillés. A quelque distance, une silhouette, prête à disparaître, attira son regard, mais ses yeux, éblouis au sortir de la pénombre par la chaude lumière dorée que les murs blancs reflétaient, ne purent la détailler; cependant, il sembla à la colonelle que celui qui s'enfuyait si précipitamment portait l'uniforme de la Légion.

Georges était trop troublé pour affronter à nouveau le regard à la fois candide et scrutateur de la jeune fille. Tristement, il alla s'enfermer dans son bureau, espérant qu'il trouverait dans la légère griserie que lui procurerait la fumée, un peu opiacée, du tabac d'Orient, l'oubli du terrible conflit qui ravageait son moi intérieur.

Il demeura là, inactif, absorbé en des pensées qu'il aurait voulu bannir, mais que ramenait sans cesse la vue d'une photographie qu'il avait fait tirer à Nice par un artiste réputé. Elle représentait, dans tout le charme d'une jeunesse encore ignorante de sa souveraine séduction, Christiane parée de sa première toilette de bal. Peu à peu, la fumée légère

enroulait ses spirales et troublait la vision. Les traits du portrait devenaient flous, si bien qu'il sembla au capitaine qu'une seconde image se superposait à la première. Eve, avec ses cheveux couleur de blé mûr et ses yeux pareils à deux myosotis, sortait du cadre, comme vivante et prête à lui parler.

Elle sourit d'abord avec une infinie tristesse, puis, dans un souffle, elle prononça :

— Je te l'avais destinée. J'aurais voulu qu'elle prit, auprès de toi, la place qui aurait pu être la mienne. Votre amour aurait été le rachat du mal que je t'ai fait...

Puis, tout s'effaça ; la vision disparut parmi le léger nuage qui sortait d'une cigarette à demi fumée posée sur un cendrier, au pied de la photographie. La spirale qui s'en échappait encore brouillait les traits et atténuait les ombres. Georges balaya l'air de la main et, devant ses yeux, le jeune visage de Christiane réapparut, candide et radieux, avec toute la joie de vivre empreinte sur ses traits ravissants.

La bouche fermée sur un demi-sourire semblait prête à s'entr'ouvrir afin de prononcer une prière qu'il avait déjà entendue. Touché jusqu'au fond de sa chair par la trouble évocation de ces deux êtres, dont l'un était le prolongement de l'autre, Georges se sentit plus fort et plus résolu. Maintenant, les événements pouvaient se dérouler selon une norme acceptée d'avance, d'un front stoïque il accepterait d'être le témoin d'un bonheur qu'un instant, peut-être, son subconscient avait cru lui être destiné.

## VIII

## DANS LA TOURMENTE

Un crépuscule mauve et or pénétrait par les fenêtres donnant sur un petit jardin presque inculte, mais où poussaient des orangers et des palmiers superbes.

La colonelle était assise devant un guéridon où des rafraîchissements avaient été préparés, mais tel était l'intérêt qu'apportait à l'écouter le lieutenant Flassigny que la glace avait depuis longtemps fondu dans les verres que ni l'un ni l'autre n'avaient eu l'idée de les porter à leurs lèvres.

Emilienne venait d'achever le long récit qu'elle avait fait à mi-voix sur un ton de confiance; elle termina presque dans un souffle :

— Voici, mon ami, toute la vérité. Le capitaine de Brézières m'a permis de vous mettre au courant, maintenant qu'il a acquis la certitude que l'exécrationnel passé est à jamais oublié et que vous n'avez pas à en redouter les conséquences. Décidez donc en toute liberté et agissez aussi noblement qu'a agi...

— Le père de Christiane?... C'est le mot qui allait monter à vos lèvres, n'est-ce pas, Madame?

— Hélas! non. Pas même son tuteur, et vous voyez quels motifs contraignaient le capitaine de Brézières à ce que vous appeliez alors : de la cruauté.

— Madame, de cet aveu... un peu tardif — car vous me permettez de vous exprimer toute ma



pensée? — Je m'étonne que le capitaine n'ait pas eu plus tôt le désir de me prendre pour confident. Dès notre première rencontre, a-t-il manqué à ce point de perspicacité qu'il ne se soit pas rendu compte de la fascination qu'exerçait sur moi sa protégée? Pourquoi laisser naître entre nous cet amour quand il le jugeait lui-même inopportun? Maintenant que vous m'apprenez ce lamentable secret, je me sens désarmé. Une terrible lutte se livre en moi, entre ma tendresse pour cette jeune fille et l'horreur que j'éprouve à la pensée de m'unir à la fille d'un forçat.

— Lieutenant, est-ce vous qui parlez ainsi? Se peut-il que de tels préjugés comptent, lorsque l'on aime comme vous disiez aimer? Tenez-vous donc l'enfant pour responsable des fautes du père?

— Le monde ne pense-t-il pas ainsi?

— Quelle mesquinerie, Monsieur! Vous qui êtes chrétien, avez-vous oublié les divines leçons de l'Evangile?

— L'Evangile était prêché par un Dieu et je ne suis qu'un homme!

— Dois-je comprendre que vous renoncez à Christiane?

— En aurais-je le courage? Si vous saviez, Madame, combien elle m'est devenue chère. Dans mon cœur, il n'est de place que pour son image.

— Alors, écoutez votre cœur, lieutenant.

— Mais que dira le monde? Ma carrière elle-même ne sera-t-elle pas entravée? Soldat, je n'ai pas le droit de prendre pour femme celle dont le nom est déshonoré.

— Mon mari est un soldat, lieutenant, et lui, qui, dès le premier jour, avait reçu la confession du capitaine de Brézières, n'avait qu'un désir : favoriser les fiançailles de cette enfant charmante et pure entre toutes avec l'un de ses subordonnés. Si la conscience du colonel n'avait pas été en repos, croyez-vous, lieutenant, qu'il ne vous aurait pas,

lui-même, crié casse-cou? Non, l'égarement d'un père auprès duquel elle n'a pour ainsi dire jamais vécu ne peut pas retomber sur l'enfant. Elevée comme elle l'a été, Christiane est une jeune fille accomplie; chaque jour je l'ai observée, redoutant, moi aussi, la tare possible, l'atavisme dangereux. Aucun défaut dans la pureté de ce diamant, dans la limpidité de cette âme. Si j'avais un fils, lieutenant, je souhaiterais pour lui l'affection de M<sup>lle</sup> de Brézières et je la nommerais avec joie mon enfant!

Un dernier rayon du soleil, déjà descendu au-dessous de la ligne d'horizon, illumina le ciel d'une chaude teinte de rubis et d'améthyste. Le visage de la colonelle en fut subitement coloré et ses yeux d'un marron velouté prirent un éclat humide.

Elle tendit la main au jeune officier qui, déférent, s'inclinait devant elle, puis, avec une angoisse qu'elle aurait voulu lui cacher, elle le congédia sur ces mots :

— Allez maintenant, lieutenant. Ce soir vous n'êtes pas en état d'affronter avec votre supérieur une entrevue d'où dépend le sort de cette pauvre petite, le vôtre aussi. Je vais téléphoner au capitaine que vous sollicitez de lui un rendez-vous pour demain matin. Cela vous convient-il?

— Oui, je crois, ma colonelle, que vous avez raison, comme toujours. J'ai besoin de réfléchir, de voir clair en moi-même. Demain j'aurai pris un parti. Mais ne disiez-vous pas que M<sup>lle</sup> de Brézières m'attendait?

— Je lui ferai dire, très doucement, que, ce soir, vous êtes retenu par le service. Cette nuit encore elle pourra s'endormir avec son rêve, la pauvre petite!

— Pourquoi la plaignez-vous, Madame? Je l'aime. Déjà je suis à peu près sûr que je n'aurai pas le courage de renoncer...

— Je vais vous paraître sévère, lieutenant, mais

vos hésitations suffisent à me rendre certaine que, des deux, vous êtes celui qui aime le moins. Alors elle sera toujours celle qui souffrira le plus...

Les lèvres d'Emilienne tremblaient un peu tandis qu'elle prononçait ce jugement et ses yeux s'étaient assombris d'une ombre de mélancolie. Silencieusement, elle reconduisit l'officier jusqu'au seuil du boudoir dans lequel avait eu lieu la conversation où s'était joué le sort de la petite amoureuse.

Celle-ci, depuis que M<sup>me</sup> Darboises l'avait quittée, était en proie à une merveilleuse exaltation. Avec la facilité de voir tout en rose que possède un esprit de dix-huit ans, Christiane ne doutait plus que les nuages avaient été, à tout jamais, chassés de son ciel. Elle aimait, elle était aimée ! Ces deux mots, à eux seuls, constituaient la plus prodigieuse des féeries. Dorénavant les tribulations étaient terminées et leur merveilleux roman, tel un conte de fées, se déroulerait en plein azur.

Comme si la fièvre n'avait été que le produit de son chagrin, la joie l'avait en quelques instants dissipée. Quand Georges se retrouva, après le départ de la colonelle, auprès de la chaise longue où Aïssa avait toutes les peines du monde à retenir la prétendue malade, il la vit débordante de vitalité, prête à secouer le joug que, par prudence, on lui imposait encore.

— Ce soir, père, je dînerai avec vous. Aïssa disposera le couvert dans le patio. Ce sera exquis de dîner auprès des orangers et des jasmins avec la lune qui apparaîtra bientôt au-dessus des toits et restera suspendue au-dessus de nos têtes comme un gros ballon lumineux. Puis, la nuit viendra, très obscure, pas assez cependant pour que je ne reconnaisse, dès qu'il paraîtra, celui que mon cœur attend. Oh ! père, je voudrais vous remercier, je voudrais vous dire de tout mon cœur que vous avez comblé combien votre enfant est heureuse !...

Elle avait renversé sa tête sur l'épaule de



l'officier. Il apercevait, grands ouverts entre la double rangée des cils bruns, les larges iris dont la couleur évoquait celle d'un lac à l'eau limpide assombrie par les verdure qui s'y mirent, où la pupille, en outre, donnait l'impression d'un gouffre sans fond. Une sorte de vertige le prenait à fixer ce pathétique regard. Il aurait voulu être celui qui inspirait cette passion, à la fois ardente et recueillie, qui faisait pâlir ce jeune visage et palpiter la poitrine dont l'étoffe légère d'une robe d'intérieur accusait les juvéniles contours. Doucement, il dénoua les bras qui entouraient son cou et, grave, il déposa un baiser sur le front que les cheveux d'or sombre entouraient de leur fastueux diadème.

— Christiane, ma fille — il appuya sur ce mot, qui maintenant lui devenait douloureux à prononcer, — rappelle-toi, rappelle-toi toujours que je n'ai d'autre pensée que ton bonheur, d'autre désir que de te voir heureuse. Dieu m'est témoin que j'accepte cette tâche et que je n'y faillirai pas.

Il s'était levé. Le ton de sa voix, l'expression de son visage étaient marqués par quelque chose de si solennel que l'enfant en fut impressionnée. Elle frissonna comme si une aile mystérieuse — celle de la destinée peut-être — l'eût effleurée. Quand le malaise qui l'avait saisie se dissipa, Georges avait disparu.

Avec la versatilité de son âge, la jeune fille eut vite secoué l'angoisse dont elle avait ressenti l'étreinte. Une autre préoccupation, maintenant, envahissait son esprit. Sans doute la soirée ne se passerait pas sans la visite d'André. Il fallait donc qu'elle se fasse belle pour le recevoir. Elle frappa dans ses mains afin d'appeler Aïssa et, jusqu'à l'heure du dîner, les deux jeunes filles ne s'occupèrent plus que de cette chose importante entre toutes : la parure d'une fiancée.

. . . . .

Quand Georges eut reçu la communication de la colonelle, il ne put refréner le sentiment qui, brusquement, l'avait envahi, balayant les résolutions prises, faisant table rase de la résignation si péniblement acceptée. Flassigny n'accourait pas au rendez-vous qui lui était offert. Cela ne signifiait-il point un recul, tout au moins un manque de spontanéité qui laissait tout craindre et tout prévoir?

Il comparait l'immense tendresse qui lui faisait accepter le plus pénible des sacrifices quand il s'agissait d'éviter un chagrin à l'enfant adorée, à cet amour assez maître de lui pour réfléchir et remettre à demain. Son instinct le poussait à courir vers la jeune fille, à lui dire : « Crois-tu que cet homme qui hésite et pèse longuement le pour et le contre est digne de la pure affection que tu lui as vouée, du don absolu de toi-même que tu es prête à lui faire? » Mais une telle action était indigne d'un caractère tel que celui de Georges et, une fois de plus, la raison mata l'instinct.

Durant tout le dîner l'officier n'eut point le courage de détromper celle qu'il apercevait, dans la douce pénombre d'une nuit bleutée de lune, portant sur son visage cet air d'extase qui allait si bien à sa touchante beauté. Au dessert, seulement, d'un ton qu'il fit le plus naturel du monde, il annonça à Christiane qu'une marche de nuit l'appelait à la caserne et que le lieutenant, ayant comme lui reçu les ordres du colonel, se trouvait forcé de remettre au lendemain la visite qu'il avait autorisé à faire.

La jeune fille avait reposé sur son assiette le fruit qu'elle était en train de peler. Sa voix se fit désolée :

- Il ne viendra pas ce soir?
- Il faut l'excuser, mon petit. Le métier, tu le sais, doit passer avant tout.
- Oh! pourquoi le colonel a-t-il décidé cette stupide manœuvre?

— Sans doute, quand les ordres ont été donnés, ton grand ami le colonel Darboises ignorait qu'il te contrarierait à ce point.

Georges s'efforçait de plaisanter, mais les traits contractés ne se détendaient point. Il questionna presque à voix basse :

— Tu l'aimes tellement ?

— Oh ! père, plus que ma vie...

— Allons, patiente. Demain, c'est quelques heures d'attente...

— Demain, c'est si loin, si loin...

Afin de cacher ses larmes, la jeune fille s'était levée. Elle tendit son front aux lèvres qui l'effleurèrent à peine.

— Va te reposer, ma petite fille, songe que ce matin tu avais encore la fièvre ; le sommeil te guérira tout à fait.

Il suivit des yeux la forme gracieuse qui traversait la petite cour emplie d'ombre et se résorbait dans la nuit des arcades. Longtemps, le capitaine demeura rêveur, bouleversé par la puissance de cet amour qui se confiait à lui, candide et confiant. Sa pensée s'en alla vers les années lointaines où s'ébauçait, entre Eve d'Hérouval et lui, ce roman, dont une trahison avait été l'aboutissement. « L'amour souffle où il veut », fit-il douloureusement.

Peut-être l'épreuve était-elle nécessaire et Georges l'acceptait comme il avait accepté tout ce qui lui était venu de la femme qui avait régné la première sur son cœur, incapable de se reprendre et d'oublier.

Malgré qu'il se fût couché fort tardivement, le sommeil avait été long à fermer les paupières du capitaine de Brézières. L'aurore incendiait un ciel de nacre rose quand il sombra enfin dans un bien-faisant repos.

Il dormait depuis quelques heures quand des coups frappés à la porte le réveillèrent en sursaut.



Dressé sur ses oreillers, il reconnut la voix angoissée d'Aïssa qui l'appelait à travers la cloison :

— M'sieur le capitaine, réveillez-vous, je vous en supplie !...

Tout de suite, il songea que sa pupille avait fait une rechute et qu'un retour offensif de la fièvre motivait l'émoi de la servante arabe. Il sauta à bas de son lit et courut ouvrir. Le visage angoissé de la jeune fille disait clairement qu'un malheur était arrivé.

— Christiane ? jeta-t-il, épouvanté par le mutisme de l'Algérienne.

— M<sup>lle</sup> Christiane partie, enlevée. Je viens de trouver la chambre vide.

— Tu n'as pas cherché. Elle doit être dans le jardin, peut-être sur la terrasse. Il est impossible qu'elle ait quitté la maison !

— Si, très possible. Mercédès a trouvé la porte ouverte, M'sieur le capitaine.

— Quelle porte ?

— Celle qui donne sur la cour. Et le lit de Mademoiselle n'a pas été défait. Sûr, elle s'est sauvée hier soir avant que Monsieur le capitaine soit rentré, car Monsieur le capitaine a mis les verrous, n'est-ce pas ?

Georges se souvenait parfaitement. La veille au soir, afin de rendre vraisemblable la version qu'il avait donnée à Christiane, il était sorti et s'était rendu au cercle des officiers. Il avait joué au bridge avec deux camarades de régiment et le capitaine Prévost, du 1<sup>er</sup> Etranger. Il était rentré passé minuit et l'insomnie l'avait longtemps tenu les yeux ouverts. Il était parfaitement sûr d'avoir soigneusement assujéti les lourdes barres de fer que l'on ne pouvait manier que de l'intérieur.

Fallait-il supposer que Christiane, à ce moment, avait déjà quitté la maison ? Pourtant, en traversant la cour, instinctivement, il avait levé les yeux



vers la galerie du premier étage sur laquelle s'ouvrait la chambre de la jeune fille et il avait remarqué que de la lumière filtrait à travers la portefenêtre dont un rideau drapait le vitrage. Il avait donc supposé que l'enfant veillait encore ou qu'elle avait oublié d'éteindre l'électricité, aussi, craignant de troubler son sommeil, il était rentré dans sa chambre en évitant de faire le moindre bruit.

Ensuite, absorbé par les douloureuses pensées qui bouillonnaient dans son cerveau en fièvre, il n'avait prêté nulle attention aux bruits nocturnes que l'air de la nuit faisait monter jusqu'à lui. Au loin, une musique arabe s'obstinait, monotone et nostalgique, un chien errant avait poussé à plusieurs reprises une plainte lugubre...

Georges, malgré les affirmations désolées d'Aïssa, ne voulait pas croire à cette disparition que rien ne motivait. Pièce par pièce, recoin par recoin, il visita la maison arabe. Dans la chambre de sa protégée une constatation troublante ébranla sa conviction : les tiroirs de la commode étaient grands ouverts et leur désordre prouvait qu'on les avait hâtivement fouillés. Sur le dossier d'une chaise gisait, avec l'abandon d'une chose qu'une main nerveuse vient de rejeter, l'élégante robe d'intérieur que la jeune fille avait revêtue avant le dîner. Enfin, poursuivant une méticuleuse inspection, Georges put constater que le nécessaire de toilette, offert par lui à la petite pensionnaire pour son voyage sur la Côte d'Azur, et la valise qui lui avait servi durant cette même période ne se trouvaient plus à la place où Christiane les avait rangés à son retour.

Il fallait se rendre à l'évidence : l'ingrate enfant avait fui en cachette le logis où tout s'efforçait en vue de son bonheur. Tout de suite, une pensée affreuse s'empara du malheureux : Christiane n'avait pas accompli sans aide un pareil coup de tête. Seul, un homme avait assez d'influence pour obtenir d'elle semblable folie. Georges de Brézières en arri-

vait à conclure que Christiane s'était enfuie avec le lieutenant Flassigny.

Une colère terrible montait en lui, car il devinait maintenant le motif qui avait poussé le jeune homme à commettre cette action abominable. Christiane, fille d'un forçat, n'était plus digne d'André Flassigny. Ne voulant pas lui donner son nom, il l'avait traitée comme une de ces conquêtes faciles qui font la distraction de quelques jours et que l'on rejette ensuite dédaigneusement.

Un nuage de sang se formait devant les yeux du capitaine : si Flassigny s'était trouvé sur sa route, peut-être l'aurait-il honteusement souffleté. En tout cas, une seule pensée le dominait : retrouver le ravisseur, lui arracher la jeune fille et lui faire payer au prix du sang l'outrage qu'il considérait comme personnel.

Oubliant même que l'heure était sonnée où son devoir commandait qu'il se rendit au quartier, de Brézières se précipita au dehors, sans même écouter les lamentations dont les servantes emplissaient la maison désertée.

A la façon d'un homme qu'une volonté étrangère domine, le capitaine poursuivait son chemin. Il ne répondait pas au salut que des soldats, sortis pour quelque corvée, lui adressaient au passage. Il allait vers cette rue un peu déserte que de petites villas bordent. C'était le quartier le plus neuf de la ville. Là, il le savait, le lieutenant occupait un premier étage que lui louait un fonctionnaire civil. Il n'eut pas de mal à reconnaître la demeure. D'ailleurs le nom de l'officier se trouvait sur une boîte à lettres. Le capitaine sonna avec une telle violence qu'il eut notion de l'inconvenance de son geste et pensa à s'en excuser. Une femme venait de paraître sur le petit perron qui précédait la blanche façade du modeste pavillon.

— Le lieutenant Flassigny? questionna Georges, repris par la fureur qui un instant s'était calmée.



— Le lieutenant n'est pas ici, mon capitaine, répondit la jeune femme, un peu surprise par le ton sur lequel cette question lui était posée. Il est parti il y a environ une demi-heure. Vous le trouverez sans doute à la caserne.

La sérénité avec laquelle le renseignement était proféré décontenança l'officier. Elle le rappela aussi à la notion des convenances. Il s'excusa, presque avec calme, et reprit la direction de la caserne.

Pourtant, à mesure qu'il avançait, une autre conviction s'imposait à lui : celle qu'on s'était joué de lui, que cette femme avait répété une leçon apprise, que le lieutenant Flassigny ne pouvait être ce matin-là où l'appelait son devoir.

Simple hypothèse d'abord, cette idée était devenue une irréductible certitude lorsque Georges franchit la grille qui donnait sur la cour carrée où déjà évoluaient des pelotons de tirailleurs, l'arme au bras. Comme par un effet du hasard, un sous-lieutenant faisait manœuvrer les hommes de la 2<sup>e</sup> compagnie, celle de M. Flassigny.

Le capitaine s'immobilisa. Tout le sang de ses artères, brusquement, affluait à son cœur. Il chancela, serait tombé si un sergent indigène qui se trouvait à proximité ne l'avait soutenu. A l'appel du sous-officier, le commandant d'Hauterive qui causait non loin de là avec un capitaine de spahis tourna la tête et aperçut de Brézières. Son visage bouleversé révélait qu'il se passait quelque chose de grave. Sans doute l'explication d'un retard tout à fait surprenant chez ce soldat d'élite.

Un petit groupe sympathique se formait autour du capitaine, mais, lui, sans attendre qu'on le questionnât, interrogea :

— Le lieutenant Flassigny n'est point ici, n'est-ce pas ?

— Mais si, répondit sans hésiter un jeune sous-lieutenant, Flassigny est dans les chambrées, avec le colonel. Ils étaient là, tous deux, il n'y a qu'un

instant; j'ai entendu le colonel donner à Flassigny l'ordre de l'accompagner.

Georges porta la main à ses tempes où le sang battait avec violence. Sans ajouter un mot, il fendit le groupe, courut aux bâtiments qui faisaient face à la grille d'entrée. Il monta deux par deux les marches d'un escalier fraîchement savonné, tourna dans un couloir. Devant une porte entrebâillée il s'arrêta. De l'intérieur, des voix lui parvenaient. Il distingua quelques mots, prononcés d'un accent chaleureux par le colonel Darboises, puis une autre voix, plus basse et presque inintelligible, qui répondait.

Il sembla à l'officier que l'on avait prononcé le nom de sa pupille, puis le sien. Brusquement, il poussa le battant et se trouva en face de son supérieur, lequel, appuyé contre les montants de fer d'une couchette, poursuivait avec le lieutenant Flassigny la conversation dont Georges avait saisi quelques bribes. La violente irruption du capitaine parut surprendre les deux officiers. Cependant, le colonel fit bonne contenance et, tendant la main à son subordonné :

— Vous voilà, capitaine. Je souhaite que la santé de votre charmante enfant ne soit pas la cause de votre retard?...

— Un retard que vous excuserez, mon colonel, quand vous en connaîtrez le motif, et, tout d'abord, permettez-moi de poser une question au lieutenant Flassigny.

— Dites, capitaine, je vous y autorise.

Georges, d'un seul mouvement, se tourna, afin de tenir le jeune homme dans le champ de son regard qui paraissait vouloir fouiller ses plus secrètes pensées et le moindre réflexe qui pourrait le dénoncer :

— Lieutenant, fit-il avec une telle véhémence qu'André malgré lui tressaillit, lieutenant, où est M<sup>lle</sup> de Brézières?

— Christiane? s'exclama André, incompréhensif.

— Oui, Christiane, comme vous la nommez sans même avoir obtenu de moi l'autorisation d'agir avec une telle familiarité. Christiane, que vous avez entraînée à accomplir un acte qu'elle regrettera toute sa vie, car elle est pure et droite, et, si aveuglée par la passion qu'elle soit, son honnêteté reprendrait bien vite le dessus et elle souffrirait de s'être, elle-même, ravalée jusqu'à vous...

— Que voulez-vous dire? Je ne comprends pas vos reproches et ne tolérerai pas vos insultes, cela au moment même où je venais de dire au colonel Darboises que j'aimais assez M<sup>lle</sup> de Brézières pour passer outre la tache que vous m'aviez si soigneusement cachée et lui donner mon nom, malgré tout.

— Lui donner votre nom, après l'avoir enlevée, c'est-à-dire déshonorée!

— Enlevée? Quelle folle supposition! J'attends maintenant que vous vous expliquiez, répondit le jeune homme dont le ton commençait à s'élever.

Le colonel, muet jusqu'alors, jugea son intervention utile :

— Oui, de Brézières, expliquez-vous. La colère vous aveugle, à moins qu'il n'y ait dans tout cela un déplorable malentendu; mais, avant toute chose, sachez que Flassigny m'avouait à l'instant les sentiments qu'il vous a, à vous-même, exprimés.

— Mon explication sera brève. Cette nuit, ma pupille a quitté ma maison. Elle est partie, emportant quelques bagages. Or, elle n'avait aucune raison d'agir ainsi. Je maintiens donc qu'elle a été influencée par quelqu'un et que ce quelqu'un, lieutenant, ce ne peut être que vous.

Flassigny, sous l'accusation qu'on lui jetait en pleine face, s'était reculé d'un pas. Il étendit le bras :

— Devant Dieu auquel je crois, et sur la tête de la jeune fille que j'aime, je jure, capitaine, que cette accusation est fausse.



Il y avait une telle solennité dans le ton de l'officier et son attitude avait pris une si réelle grandeur que les deux hommes qui avaient entendu son serment ne doutèrent pas de sa véracité. Subitement, Georges changea d'expression. Ses épaules se voûtèrent, ses yeux quêtèrent un encouragement. Il n'était plus qu'un pauvre être désarmé et atrocement malheureux.

— Mais alors, demanda-t-il, s'interrogeant autant qu'il interrogeait les autres, où peut-elle être allée, et quelle instigation l'a poussée à fuir, alors qu'elle avait toute confiance en vous, Flassigny, et que j'avais donné mon autorisation et permis que vous la revoyiez ?

Atterré, André ne répondit pas. Ce fut le colonel qui, le premier, reprit son sang-froid.

— Il faut se mettre sur l'heure à la recherche de cette enfant. Le capitaine a raison, il faut que quelqu'un ait agi sur elle...

— Christiane est tombée dans un piège, j'en suis certain, se désola André.

Et les deux hommes qui, un instant auparavant, se dressaient l'un devant l'autre, adversaires avoués, rivaux secrets, se tendirent les mains, rapprochés par cette tâche imminente : sauver celle pour qui tous deux éprouvaient un si profond attachement.

## IX

## LE LÉGIONNAIRE

Très grave, le colonel Darboises achevait de lire une note qu'un planton couvert de poussière, qui se tenait encore debout devant lui, venait d'apporter. Quand il eut terminé, l'officier eut une seconde d'hésitation, puis il questionna l'homme qui arborait sur sa manche l'insigne de l'aviation :

— Vous venez du camp?

— Oui, mon colonel.

— Qui vous envoie?

— Mon commandant. La note que j'ai eu l'honneur de vous remettre a été dictée par lui.

— Et l'on ne s'est aperçu du vol de l'appareil...?

— ... Qu'à l'heure où le lieutenant Sauvager, du 1<sup>er</sup> Etranger, est venu pour ses essais journaliers. C'est lui seul qui pilote le *Bréguet*, avec un mécanicien appartenant à sa compagnie.

— Le légionnaire dont la disparition a été signalée au rapport?

— Oui, mon colonel.

— Le commandant suppose-t-il qu'il y ait corrélation entre les deux faits?

Le soldat eut un geste d'ignorance. Comprenant qu'il ne saurait rien de plus, le colonel se leva, laissant inachevé le déjeuner qu'il était en train de prendre en compagnie de la colonelle.

— Vous avez votre bicyclette. Partez tout de suite et dites au commandant que je serai à l'aérodrome dans un quart d'heure.

Compatissante, Emilienne avait versé au soldat un verre de vin qu'elle lui tendit, puis, habituée à ces alertes, elle rejoignit son mari, afin de veiller elle-même sur ce départ à l'heure la plus chaude de la journée.

Quand l'auto que conduisait un superbe tirailleur eut pénétré dans le camp d'aviation, le colonel put constater qu'une grande animation régnait autant parmi le personnel volant que du côté des officiers accourus dès que la stupéfiante nouvelle avait été connue.

Ainsi, en pleine nuit, alors que la surveillance se relâchait forcément un peu, un homme avait pu se glisser dans les hangars, s'emparer d'un appareil et prendre son vol sans que personne s'avisât de le questionner et de s'enquérir du motif de cette insolite manœuvre.

Les soldats de garde, affolés à l'idée des responsabilités et des punitions encourues, s'efforçaient de se disculper, si bien que les événements s'embrouillaient de plus en plus. Il fallut l'intelligent récit de l'adjudant qui avait assumé la garde de l'aérodrome, mais avait été une partie de la nuit retenu au poste de T. S. F. où il discutait avec la station de Zaouïet-Reggane; celle-ci demandait, pour un appareil en panne, des pièces de rechange manquant aux magasins de cet ultime point dans le Sud, entre le bled inculte et le désert sans pistes. Des dires du sous-officier, la trame des faits ressortait et les enquêteurs pouvaient se faire une conviction. Jusqu'à minuit environ la garde n'avait rien eu à signaler et les rondes n'avaient rien remarqué de suspect. C'est ce qu'avait pu constater l'adjudant Lamorière lorsqu'il avait pris son tour de faction. Dans les hangars — lourdes masses accroupies sous un ciel fourmillant d'étoiles, — les avions, en bon ordre, reposaient du tranquille sommeil des choses auxquelles il faut la main des hommes pour donner un semblant de vie. Pleinement rassuré, il n'avait pas



terminé sa ronde et s'était rendu au poste où, casque en tête, le radiotélégraphiste attendait les messages apportés sur les ondes des quatre coins de l'horizon. C'est ainsi qu'il avait entendu l'appel de Reggane sollicitant d'urgence l'aide de Colomb-Béchar.

— Et c'est tout ce que vous avez constaté, adjudant? questionna l'officier qui commandait le camp.

— Non, mon commandant; vers deux heures du matin, j'ai perçu le bruit d'un moteur, le vrombissement d'une hélice. J'ai quitté en hâte le baraquement et suis arrivé juste à temps pour voir s'envoler un monoplan.

— Il n'y avait donc personne d'éveillé? Vous ne me direz pas que les sentinelles avaient toutes été appelées en même temps que vous afin de converser avec celles de Zaouïet-Reggane!

— Les sentinelles étaient à leur poste, mon commandant. Une seule, le tirailleur Omar ben Mohamed, a assisté au départ de l'avion et a reconnu, en l'homme qui le pilotait, le légionnaire Jacques Michaël; mais vous savez, mon commandant, que cet homme, en raison d'une invention dont le lieutenant Sauvager disait merveille, jouissait dans le camp d'une situation privilégiée, allant, venant à sa guise. Sa présence ne parut pas suspecte au tirailleur. Il se contenta de lui demander pourquoi il sortait, en pleine nuit, l'avion de son hangar. « Ordre du lieutenant, a répondu Michaël. Il faut essayer le parachute. » Sur cette explication, Omar lui donna même un coup de main. Il affirme avoir vu quelqu'un déjà installé dans la carlingue. Sous le casque, les lunettes et la combinaison, il n'a pas été, une seule minute, effleuré par l'idée que ce mystérieux passager n'était pas le lieutenant Sauvager en personne... Pourtant, en interrogeant mieux ses souvenirs, Omar a maintenant l'impression que la silhouette qu'il n'a fait qu'entrevoir pouvait être celle d'une femme.

— Une femme? s'écria malgré lui le colonel.

Mais personne ne remarqua l'angoisse contenue dans cette exclamation.

En groupe, les officiers parcouraient l'aérodrome, recherchant le moindre indice, tant dans le hangar que sur l'herbe roussie qui poussait sur le terrain d'envol. Parmi ses chefs et ses camarades, Sauvager, qui venait d'arriver, manifestait une véritable désolation. Il suppliait son commandant de lui permettre de partir sur l'heure à la poursuite du fugitif.

Le colonel, qui, en somme, n'était intéressé à ce fâcheux événement qu'en sa qualité de chef militaire du territoire, s'était un peu écarté. Instinctivement il revenait vers la place d'où l'avion avait été poussé vers la piste. Il faisait sombre sous le hangar, pourtant on voyait parfaitement les traces laissées par les roues dans la poussière rougeâtre. Soudain, il se baissa et ramassa un petit tampon d'étoffe que l'on avait déjà foulé aux pieds.

Dès qu'il fut hors du baraquement, éclairé par l'intense lumière du ciel africain il déplia le morceau de batiste. C'était, roulé en boule, maculé et encore tout humide de larmes, un petit mouchoir de femme qui, dans l'angle, portait, entrelacées, les lettres B, C. « Christiane de Brézières », ne put-il s'empêcher de murmurer pour lui-même. Dès cet instant une seule idée s'imposa à l'excellent homme : rejoindre le capitaine, lui communiquer sa stupéfiante découverte et rechercher avec lui quelle obscure corrélation pouvait exister entre la disparition de la jeune fille et la fuite de cet homme, peut-être espion à la solde d'une nation étrangère.

Il brusqua donc l'enquête et, sous prétexte d'un rapport qu'il lui fallait terminer, il remonta dans sa voiture et donna à son chauffeur l'ordre de le conduire à la caserne d'abord, car il savait y trouver encore l'officier.

Pas plus Georges de Brézières que le colonel

Darboises ne pouvaient, de prime abord, découvrir les causes obscures de ce lamentable drame. Pour le faire, il aurait fallu que l'un ou l'autre ait assisté, la veille au soir, à la scène étrange dont la kasbah du capitaine de Brézières avait été le théâtre.

Il pouvait être onze heures. Depuis longtemps le calme s'était fait dans le quartier arabe où ne résonnaient que faiblement les guitares, la flûte et le tambour. Georges était sorti, laissant Christiane endormie comme dormaient les deux servantes, lassées par la longue journée de labeur. Tandis qu'il prenait machinalement le chemin du café où se réunissaient chaque soir les officiers des différents corps qui se trouvaient représentés à Colomb-Béchar, la jeune fille, que l'explication donnée par le capitaine n'avait qu'à demi rassurée, ne parvenait pas à trouver le sommeil. Une idée folle la tenait éveillée, celle qu'André peut-être, quand il serait libéré de ses devoirs de soldat, passerait sous ses fenêtres afin de lui adresser ne serait-ce qu'une pensée. Elle se leva et, toutes lumières éteintes, s'assit devant l'étroite fenêtre garnie de barreaux de fer qui perçait le mur épais de la maison arabe. Tout de suite, ses yeux distinguèrent une forme immobile qui semblait guetter. Elle appela, ne pouvant se pencher afin de mieux apercevoir le mystérieux promeneur.

Au bruit de cet appel, l'ombre se détacha du mur et s'avança jusque sous la fenêtre de M<sup>lle</sup> de Brézières.

— André, c'est vous? demanda-t-elle encore.

Une voix inconnue lui répondit :

— Non, ce n'est pas le lieutenant, mais il m'envoie vers vous, Mademoiselle. Et il est urgent que je puisse vous parler à l'instant même.

Elle ne réfléchit pas qu'elle pouvait être attirée dans un piège. En hâte, elle jeta un manteau sur son pyjama nocturne et descendit. Les verrous



n'étaient point tirés : elle n'eut aucun mal à ouvrir la lourde porte.

A peine le battant était-il entre-bâillé qu'un homme se glissa sous la voûte. Effrayée, la jeune fille voulut protester, mais l'inconnu ne lui en laissa pas le temps.

— N'ayez pas peur, fit-il, et sa voix réveilla en la mémoire de Christiane un écho depuis longtemps oublié. Ce que j'ai à vous dire est de la plus haute importance, mais je ne puis vous parler sur la porte de cette maison. Il faut que vous me receviez et que vous m'écoutiez tranquillement. Je pense que mon nom apaisera vos craintes : je suis Gilbert de Brézières...

Elle répéta ce nom qu'elle entendait prononcé pour la première fois :

— Gilbert de Brézières?

— Ou Gilbert Anceny. Je ne sais comment on me désigne ici, ou, plutôt, je me doute que jamais on ne vous parle de moi, et, pourtant, il faut que vous sachiez que je suis votre père...

— Mon père...

Elle avait jeté ce mot sans que son esprit parvint encore à réaliser l'événement monstrueux qui était en marche et allait miner son existence, anéantir son frêle espoir de bonheur.

L'homme la guidait plus qu'il n'était guidé par elle. Dans la cour intérieure, il avisa les fauteuils d'osier tressé où tout à l'heure la jeune fille était assise auprès de celui dont elle se considérait encore comme l'enfant.

L'inconnu la força de s'asseoir et prit place à côté d'elle. Tout de suite, il commença son récit. D'abord seuls les mots parvenaient aux oreilles de la jeune fille, mais leur sens demeurerait secret. Il s'en aperçut, força son attention. Il avait tiré de sa poche différents papiers et, à la lueur de sa lampe électrique, il les lui fit parcourir.

— Tenez, disait-il tout en dépliant les pièces offi-

cielles, voici un livret de mariage. Lisez les noms ; Eve-Antoinette d'Hérouval et Gilbert-Jean-Christien de Brézières-Anceny. Vous portez mon nom, comme vous pouvez vous en convaincre. Tournez cette page. Ici, c'est votre naissance qui est inscrite : Marie-Eve-Christiane, née le 23 août 1915, à Paris. Je sais que vous aviez à peine cinq ans lorsque j'ai disparu de votre vie, mais, en cherchant bien, vous vous rappellerez, peut-être.

— Vous êtes mon père!... Mais alors, le capitaine de Brézières...?

— Je vous expliquerai plus tard. Sachez seulement qu'il exista toujours, entre lui et moi, une rivalité, bientôt changée en rancune tenace. Georges de Brézières avait été amoureux de votre mère. Elle l'avait refusé pour devenir ma femme. L'a-t-il revue lorsque j'ai été forcé de vous laisser toutes deux ? Sans doute est-ce votre mère qui, en mourant, vous a confiée à lui ; mais il a outre-passé ses droits en usurpant une qualité qui ne lui appartient pas et il vous a vouée au malheur en vous laissant croire que vous pouviez espérer devenir la femme du lieutenant Flassigny.

— Mon Dieu, je ne sais pas si je comprends ce que vous me dites. Il me semble qu'un malheur pèse sur moi. Pourquoi ne pourrais-je espérer épouser celui que j'aime ? Est-ce vous qui vous y opposeriez ?

— Non, mais actuellement le lieutenant Flassigny a renoncé au projet que vous croyez encore réalisable.

— Et pourquoi ?

— Parce que de Brézières a été obligé de lui dire la vérité. On ne se marie pas avec un faux état civil, même lorsque l'on se fait envoyer au fin fond de l'Afrique afin de pouvoir tromper plus facilement une innocente comme vous et les gens qui vous entourent !

— Qu'importe cette tromperie, comme vous

dites. Elle a été faite dans un but généreux, j'en suis certaine. Je connais trop bien le cœur de...

Elle s'interrompt, ne sachant comment nommer celui qu'en elle-même elle appelait encore son père.

— Non, non, il n'y a rien de blâmable là dedans, et quand André connaîtra les motifs...

— Il les connaît, soyez-en certaine; aussi, ce soir, vous l'attendriez en vain comme vous l'attendriez demain et pendant d'innombrables journées. Le lieutenant Flassigny ne consentira jamais à épouser la fille d'un forçat.

— La fille d'un forçat... Que dites-vous! Mais alors vous êtes...

— ... Votre père, mon enfant, que des ennemis puissants sont parvenus à perdre et à faire condamner au bagne. Vous savez maintenant pourquoi je n'étais pas auprès de vous quand votre pauvre mère est morte,... morte du chagrin que lui avaient causé ce jugement inique et notre séparation. Mais on m'a libéré; longtemps, j'ai vainement recherché vos traces. Je n'ai que vous au monde, Christiane; refuseriez-vous à votre père de le suivre et demeureriez-vous sous la protection de son plus cruel ennemi?

La jeune fille, à bout de forces, paraissait n'avoir pas entendu. Gilbert, penché sur elle, continuait l'étrange histoire qu'il avait forgée de toutes pièces, accumulant les détails afin de la convaincre. Enfin, il se fit pressant :

— Mon enfant, je t'en conjure, le temps s'écoule; bientôt peut-être cet homme que je hais et que tu dois mépriser sera de retour. Il ne faut pas qu'il nous trouve ici. Veux-tu partir avec moi?

— Vous êtes mon père, je dois vous obéir, répondit enfin la jeune fille.

Son ton était celui d'un douloureux renoncement. Sûr d'être parvenu à ses fins, Anceny la pressa d'aller faire ses préparatifs. Dix minutes plus tard, après avoir changé de costume et mis au hasard



dans un sac de voyage quelque linge et des vêtements, Christiane, plus pâle qu'une morte et aussi insensible qu'une hypnotisée, suivait l'homme qui était venu bouleverser sa vie et qui avait résolu de l'entraîner, avec lui, vers le plus incertain et peut-être le plus tragique avenir.

Elle le suivit le long des trottoirs vides, parmi le silence de la ville endormie. Le nostalgique chant arabe lui-même s'était tu et, venu du désert, un souffle froid circulait, froissant les palmes haut dressées à la cime des troncs élancés. Elle ne posait aucune question. Cet homme qui l'accompagnait, portant son bagage et, parfois, la soutenant d'un bras passé autour de sa taille, elle ne ressentait pour lui ni entraînement, ni aversion, simplement il représentait pour elle l'inexorable fatalité. Elle se sentait si perdue, si désespérée que ses lèvres étaient incapables de formuler une prière qui ne serait pas venue de son cœur.

Ils atteignirent, après une course qui parut interminable à la jeune fille alitée le matin même et encore mal remise de son malaise, les abords de l'aérodrome qu'en temps normal Christiane aurait parfaitement reconnus. Avec des ruses d'ancien forçat, l'homme évita les sentinelles et les fils de fer barbelés. Une brèche leur permit de s'introduire dans l'enceinte. Ils atteignirent un hangar dont Gilbert Anceny poussa la porte qui roula sans bruit sur ses glissières. Tout de suite il s'actionna à des besognes dont elle ne chercha pas à deviner le sens. Quand il revint vers elle, il s'était débarrassé de la légère valise et tendait à la jeune fille une combinaison, un casque et des lunettes qui allaient lui donner l'aspect d'un aviateur. Puis il l'aida à s'installer dans la carlingue et se mit aussitôt en devoir de faire rouler l'appareil jusqu'à la piste d'où il pourrait s'envoler. Maintenant une sorte de frénésie se lisait sur le visage tendu et dans les gestes précipités.

Presque inconsciente, la pauvre enfant perçut un bruit de voix. Peut-être si elle avait crié au secours serait-on venu la délivrer, mais son état était voisin de l'hypnose. Elle s'abandonnait à sa destinée mauvaise.

Celui qui se disait son père prit place au volant. Il mit le contact électrique et tout se perdit dans un bourdonnement qui lui rappelait celui de la fièvre comme les vibrations de l'appareil étaient, pour elle, identiques aux frissons de son corps martyrisé.

Une aube glaciale se levait sur les aspects farouches du désert. Les crêtes des garahs se teintaient de rose, les ombres de la montagne pâlissaient insensiblement, tandis que la palmeraie s'entourait d'écharpes de brumes qui montaient de l'oued dont le cours étroit file en direction du Sud, comme un mince ruban de métal.

L'avion prenait de la hauteur; bientôt, sous ses plans que le soleil levant faisait resplendir comme des surfaces d'argent, seule, la monotonie du désert se déroula.

## X

## LA RECHERCHE

En réalité, bien faible étaient les indices. Un mouchoir que le capitaine avait formellement reconnu comme ayant appartenu à sa pupille pouvait-il suffire à établir une corrélation entre la fuite du légionnaire Michaël et la disparition de la jeune fille? Il ne pouvait même être question de vengeance, ni le lieutenant Flassigny ni le capitaine de Brézières n'ayant jamais été en contact avec ce soldat, arrivé depuis peu à Colomb-Béchar et seulement absorbé par ses recherches sur le point d'aboutir. Il était à remarquer qu'en s'échappant de la caserne, Jacques Michaël, qui allait être libéré, avait emporté tous ses plans. Quant à l'appareil de sauvetage inventé et fabriqué par lui, il l'avait laissé dans l'avion et l'emmenait dans sa fuite.

Fallait-il conclure que le légionnaire, déçu par le peu d'enthousiasme que les services compétents avaient mis à accueillir son innovation et à prescrire des expériences, s'était abouché avec une nation étrangère prête à lui mieux payer le fruit de ses travaux? Mais, en ce cas, pourquoi n'avait-il pas attendu la date où son engagement expirait, au lieu de se rendre coupable de désertion et de vol d'un avion militaire, délits passibles du Conseil de guerre et punis également de mort?

Quel espoir pouvait nourrir cet homme survolant le désert où, durant des centaines de kilomètres, il



lui serait défendu d'effrayer, de se ravitailler sans courir le risque d'être arrêté par une patrouille de méharistes ou par la garnison d'un de ces postes, sentinelles avancées, bâtis auprès d'un maigre point d'eau : Zouïet-Reggane, chétive oasis avant le désertique Tanezrouft — Bidon-V, à distance presque égale de Reggane et du Niger-route de Gao et de Tombouctou, — enfin Tabankort où commence la Savane peuplée d'une maigre végétation, sillonnée de bêtes sauvages. Quel secours pouvait espérer le fugitif qui n'avait le choix qu'entre cette route où la T. S. F. aurait déjà annoncé son passage possible et l'étendue désolée où sévissent l'effrayant, les mirages et la soif?

Dans l'autre sens, la randonnée paraissait plus folle encore, car l'avion n'aurait pu sillonner le ciel algérien sans être pourchassé et abattu, s'il passait outre aux sommations de se rendre.

Plus les deux officiers y réfléchissaient, plus ils étaient certains que le légionnaire avait dû prendre le chemin du Sénégal, quitte à obliquer afin de ne point effrayer sur le sol français, mais dans les possessions anglaises ou portugaises.

De toute façon, tant que d'autres renseignements ne leur parviendraient point, ce serait folie de se lancer sur la piste de cet homme qui, sans doute, ignorait même l'existence de M<sup>lle</sup> de Brézières.

Lorsque le colonel Darboises se sépara de son subordonné, cet avis avait prévalu et de Brézières, condamné à l'inaction, rongait son frein en attendant que la police alertée ait recueilli au moins un indice lui permettant de se vouer à la recherche de l'enfant adorée, pour laquelle il redoutait les plus affreux périls.

Comme il se rendait pour la dixième fois dans la chambre où tout lui parlait de Christiane, ses yeux se portèrent sur une statuette dorée qui représentait l'image tutélaire de Notre-Dame de la Garde. C'était un bibelot naïf et touchant que la

petite pensionnaire avait voulu acheter en sortant de la basilique.

L'officier s'arrêta devant la Vierge couronnée. Il joignit les mains, murmura une invocation. Ce fut alors qu'il aperçut sous le socle de velours qui supportait la statuette un papier qu'on y avait glissé. Il le prit et le déplia sans hâte, plutôt avec l'attendrissement de découvrir quelque chose que les doigts de la disparue avaient effleuré; mais, dès qu'il eut déchiffré les mots tracés au crayon par une main tremblante, un cri jaillit de sa gorge et ses yeux, étincelants de fureur, s'exorbitèrent.

Les mots qui dansaient devant lui formaient une phrase, et cette phrase disait :

Je pars. Vous m'avez trompée par charité, je le comprends bien, afin que j'ignore la tare qui pèse sur moi, qui est cause de l'abandon de celui que j'aime. Vous n'êtes pas mon père, et André, en raison de cela, ne veut plus de moi. Mon véritable père est venu. Il m'a rappelé mon devoir. Je pars avec lui. Adieu!

Votre désespérée,

CHRISTIANE.

Ainsi, malgré toutes les précautions prises, la pauvre fille avait appris l'atroce vérité, et c'était le bagnard, le disparu, qui avait surgi de la boue et de l'oubli pour désoler cette vie innocente comme il avait désolé celle de sa mère.

Comment Anceny se trouvait-il à Colomb-Béchar? Comment y avait-il découvert Christiane? Autant de questions insolubles encore, mais que l'avenir éluciderait.

Pourtant, à force de remuer ces pensées dans son cerveau bouillonnant, Georges se sentit éclairé par une conviction profonde : c'est qu'il y avait entre le voleur d'avion et le forçat évadé un lien. De là à admettre que les deux personnages étaient un même homme il n'y avait qu'un pas, vite franchi

par l'officier. Ce fut plein de cette conviction qu'il se rendit auprès du chef de bataillon sous les ordres duquel étaient placés les légionnaires, afin de le questionner quant à la personnalité du sergent Michaël.

Quand il sortit du bureau où l'officier supérieur lui avait de la meilleure grâce du monde communiqué le peu qu'il savait du sergent Jacques Michaël et montré diverses photographies de ce dernier, Georges ne pouvait plus douter.

Arrêter le déserteur, le voleur d'avion, c'était en même temps retrouver l'être assez criminel pour associer à sa déplorable et téméraire entreprise l'innocence d'une enfant crédule et désespérée.

Comme de Brézières sortait de la place, il se heurta presque à André Flassigny. Celui-ci fit un geste comme pour s'éloigner du capitaine. Soudain il se ravisa et les deux hommes furent face à face. Trop plein de l'idée qui le possédait pour observer, Georges questionna le jeune officier :

— Vous avez appris, lieutenant ?

André, fuyant le regard direct qui cherchait le sien, eut un haussement d'épaules.

— C'est une désolante affaire, fit-il assez mollement.

Son ton surprit le capitaine. Il devint plus pressant. Son désarroi était tel qu'il avait espéré trouver une aide efficace en cet homme qui s'était dit amoureux de sa petite protégée ; mais André demeurait froid et son visage rigide ne laissait deviner aucun des sentiments qui pouvaient exister en lui.

— Nous la retrouverons, je vous en donne ma parole d'honneur.

Le lieutenant baissa la tête et ses yeux se déroberent.

— Capitaine, je conçois votre émotion. Je la partage même, mais, après un tel scandale...

— Quel scandale ? demanda l'officier d'une voix



que l'indignation qui commençait à le soulever rendait rauque et étranglée :

— Mais... cette fugue,... car il s'agit d'une fugue, évidemment. Votre ordonnance a parlé. Tout à l'heure, dans la chambrée, les soldats en faisaient déjà des gorges chaudes. Cet homme, ce légionnaire qui a disparu en même temps que M<sup>lle</sup> de Brézières, s'intéressait paraît-il prodigieusement à elle. Il questionnait sans cesse et, même, votre planton affirme l'avoir laissé pénétrer à plusieurs reprises dans votre maison. Souvent il l'a vu rôder dans la rue où vous demeurez. De là à supposer...

Georges, blême de fureur, leva la main comme s'il allait frapper. Instinctivement le lieutenant fit un pas en arrière.

— Lieutenant, en toute autre circonstance je vous demanderais raison de cet outrage gratuit à une jeune fille qui mérite tous les respects et toutes les compassions; mais, tant que je ne l'aurai pas arrachée aux mains criminelles qui veulent se servir d'elle comme d'un otage ou d'un appât, ma vie ne m'appartient pas. Je retrouverai Christiane, je vous le jure, et, ce jour-là, vous saurez combien odieuse a été votre conduite, vous qui prétendiez l'aimer. Allez, lieutenant, et, quoi qu'il arrive, sachez que je vous interdis de revoir ma pupille. Vous n'êtes pas digne d'elle.

Malgré le calme qu'il s'imposait, la voix du capitaine sifflait comme un défi et une menace. André demeurait subjugué par la grandeur qui émanait de cet homme. Un instant, il eut honte de lui-même, mais le capitaine s'était déjà éloigné.

. . . . .

Dans toutes les directions, le télégraphe et la radio lançaient de pressants messages. Le territoire d'Aïn-Sefra, d'où dépend Colomb-Béchar, était mis sur un véritable pied de guerre. Maintenant, le

commandant ne doutait pas de l'identité qui existait entre Michaël le légionnaire et l'évadé de Cayenne.

Si les tirailleurs et les légionnaires ne participaient point aux poursuites qui, à vrai dire, n'avaient d'autre objectif que de recueillir auprès des indigènes un indice qui suffirait peut-être à orienter l'enquête, les spahis, au galop de leurs chevaux rapides, patrouillaient dans la direction des montagnes. Quant à l'escadre d'aviation, ses hardis pilotes s'envolaient jusqu'aux plus lointaines oasis, aux points d'essence jalonnant la piste encore peu fréquentée par les caravaniers qui traversent le désertique Tanezrouft. Et l'escadron motorisé roulait sans presque prendre de repos, visitant le moindre douar, fouillant les cultures, servant enfin d'agent de liaison entre les autres services.

Georges de Brézières, accablé par ce coup aussi inattendu que cruel, avait résolu de solliciter un congé sans solde. Il lui aurait été trop pénible de continuer son service, de se retrouver en face de ses camarades et de ses chefs dont les regards curieux lui auraient été aussi cruels que des blessures. Sa nomination au grade de commandant — retardée par les séjours à l'hôpital que l'officier avait dû faire tant au moment de sa douloureuse blessure qu'après la fin des hostilités — était un fait acquis. Il quitterait donc Colomb-Béchar et même cette terre d'Afrique qu'il avait tant aimée. Il se ferait envoyer dans une garnison reculée, Maroc ou Tunisie, peut-être plus loin encore, vers les contrées tropicales où nul ne pourrait connaître le douloureux passé. Une seule lumière dans sa nuit : la présence auprès de lui de l'enfant qu'il avait juré de protéger, car, si Christiane était à jamais perdue pour lui, il n'aurait plus le courage de vivre et ce serait au-devant de la mort qu'il s'en irait, sollicitant le poste le plus dangereux et la région la plus malsaine.

Depuis cinq jours mortels, il passait par les plus atroces angoisses, n'osant quitter Colomb-Béchar où il vivait en solitaire, ne sortant de sa maison que pour aller chez la colonelle. Celle-ci ne lui avait pas retiré sa sympathie et se montrait ce qu'elle était en réalité : une femme de cœur et une véritable amie. Ce fut au soir de la sixième journée que le premier indice ramena une lueur d'espoir en cette âme dévastée.

C'était un peloton de spahis qui l'avait découvert. Indice bien fragile, mais que, pourtant, l'on ne devait pas dédaigner. Déjà l'enquête avait fait supposer que le réservoir de l'avion ne contenait presque plus d'essence. L'appareil, ne servant qu'à des essais, n'en emportait jamais qu'une faible quantité. Ce fait n'était peut-être pas connu du sergent Michaël, lequel, ces derniers temps, ne s'était occupé que de son parachute, tandis que le lieutenant Sauvager pilotait l'avion.

Il était donc fort possible qu'il n'ait eu devant lui qu'une heure de vol. Mais une heure, c'étaient encore 250 kilomètres, plus loin que ne pouvaient aller méharistes et motocyclistes et même autos, lesquelles ne quitteraient leur base que si une direction leur était formellement indiquée. Or, tel n'était pas le cas jusqu'au jour où un lieutenant de spahis revint rapportant un récit que lui avaient fait, dans un ksar arabe, des hommes qui venaient du Sud.

Or, ces hommes affirmaient qu'un avion s'était abattu à peu de distance de Teghit, dans l'une des chétives oasis que l'oued Béchar arrose de son cours. Lorsque ces nomades avaient traversé le ksar, ils avaient aperçu l'aviateur blessé légèrement, mais qui paraissait vouloir continuer sa route vers le Sud, puisqu'il avait cherché à se faire céder un méhari. Avait-il réussi? Nul n'aurait pu l'affirmer; les transactions sont lentes à conclure pour ces hommes que le temps ne talonne ja-



mais, car ils ont devant eux l'espace sans limites et les jours qui succèdent aux jours.

Lorsque le capitaine de Brézières espéra que la jeune fille qui lui était si chère pouvait n'être qu'à quelques heures d'auto du lieu où il se mourait d'inaction, il n'eut plus qu'une pensée : partir à l'instant même, comme un fou, quitte à laisser sa vie dans cette tentative qu'il aurait fallu du calme et une certaine préparation pour mener à bien.

Toute la diplomatie, toute la persuasion que mit M<sup>me</sup> Darboises à raisonner son visiteur eurent à peine raison de son obstination. Par bonheur, la réponse du ministère n'était point encore parvenue à la place. Dispensé de son service par la bienveillance du colonel, le capitaine de Brézières ne pouvait sans autorisation s'absenter hors du territoire auquel son bataillon était affecté. C'est ce que le colonel Darboises s'appliqua à lui faire comprendre, tandis que sa femme s'applaudissait de l'aide opportune que lui apportait le retour de son mari.

D'ailleurs, celui-ci n'entendait point demeurer inactif. Une reconnaissance d'avions survolerait le lendemain l'oasis désignée et le poste le plus proche avait déjà reçu l'ordre de pousser jusque-là une pointe. La nuit ne s'écoulerait pas sans que des nouvelles plus précises parviennent à ceux qui les espéraient avec une fébrile impatience.

Cédant à l'affectueuse contrainte que lui imposèrent ses hôtes, le malheureux accepta le dîner que M<sup>me</sup> Darboises exigeait qu'il prît à sa table, puis, dans le bureau du colonel, une attente angoissée commença.

Ce ne fut qu'au milieu de la nuit que le secrétaire de faction sonna son supérieur, lui annonçant qu'il venait de recevoir un message radio-phonique.

La patrouille était revenue harassée. Les débris de l'appareil que le pilote semblait avoir incendié lui-même, après un brusque atterrissage au cours duquel l'avion paraissait, d'après les dires des indigènes, être demeuré indemne, gisaient bien sur les bords de l'oued que de récentes pluies avaient grossi, mais les deux passagers s'étaient enfuis. L'homme avait fait l'achat d'un assez bon méhari.

Il avait installé sur le dos de l'animal les bagages qu'il avait eu le temps de retirer de la carlingue avant que les flammes se mettent à jaillir; puis son compagnon et lui étaient montés entre les deux bosses. Les Arabes qui assistèrent au départ avaient remarqué la fragilité et l'aspect souffrant du jeune garçon pour lequel son compagnon s'était procuré un de ces couffins faits de feuilles et de fibre de palmiers tressées, dans lesquels les femmes prennent généralement place, mais nul n'avait supposé que le jeune malade pût appartenir au sexe faible.

Quand les préparatifs furent terminés, l'homme sauta sur le cou de la monture comme s'il avait eu de longue date l'habitude de ce genre de locomotion et, d'une allure rapide, le méhari s'était dirigé, non vers la piste frayée — fréquentée par les caravanes et les autos du service régulier, lesquelles, deux fois par mois, relient entre eux les postes sahariens, sans compter les voitures de tourisme, rares à vrai dire, mais qui commencent à emprunter ce chemin désertique par goût de la nouveauté, — mais vers les collines aux flancs arides qui se dressent à l'horizon.

Sur le sol de reg, parmi les galets ronds, où les roues des voitures glissent aisément, le méhari au pied sûr disparut bientôt parmi l'indifférence des quelque cinquante personnes qui constituent la population de l'oasis.

Nantis de ces renseignements, les spahis avaient bien cherché à retrouver les traces du déserteur.

mais ils avaient dû, à la tombée de la nuit, abandonner tout espoir de le rejoindre.

Maintenant c'était la tâche des avions de scruter tous les coins de la montagne, d'observer ces gorges abruptes et ces pans de rochers à l'ombre desquels il est si facile de se dissimuler; Georges connaissait bien la contrée : si l'ancien forçat atteignait le Hoggar, personne ne pourrait l'y retrouver; les risques d'une poursuite étaient tels que, bientôt, les autorités militaires y renonceraient, craignant que le fugitif ne se fût abouché avec les tribus rebelles afin d'attirer dans une embuscade, si facile en ces endroits chaotiques, les troupes envoyées à sa recherche.

Tout cela, le capitaine l'avait envisagé cependant que le colonel parlait encore.

Il se leva, et son calme était plus impressionnant que la plus pathétique objurgation.

— Je vais partir, fit-il simplement. Mon colonel, accordez-moi la permission de quitter Colomb à la minute même.

— C'est impossible, vous le savez, de Brézières; nous attendons d'un instant à l'autre votre nouvelle affectation et la réponse à votre demande d'un congé exceptionnel que j'ai transmise au général commandant notre corps d'armée, avec un avis des plus favorables. J'ai pris sur moi de faire virtuellement commencer ce congé avant même d'avoir reçu la réponse, mais je ne puis aller plus loin. Vous êtes officier, mon ami, ne l'oubliez pas. N'oubliez jamais que pour un soldat les plus chers devoirs passent après celui qu'il a accepté le jour où il a prêté serment sur le drapeau.

Les larmes aux yeux, Georges serra silencieusement la main que son chef lui tendait.

Ce fut encore une nuit d'angoisse, mais, le lendemain, les renseignements se confirmaient. Le déserteur s'était bien enfoncé parmi les passes les plus sauvages de cette région où de dangereux no-



mades se cachent encore parmi les défilés, tirant parfois sur les avions qui survolent ces derniers contreforts de l'Atlas, ceci par simple haine du progrès et des hommes blancs qui ont conquis cette terre ancestrale et pénètrent maintenant jusqu'aux étendues, qu'ils croyaient inviolables, du bled aride, des plaines de reg et du désert de sable.

Avant de communiquer à son malheureux ami ces décevantes précisions, le colonel Darboises avait demandé par téléphone l'autorisation de donner à l'officier toute latitude afin qu'il pût sur-le-champ se mettre à la recherche de la jeune fille placée sous sa garde. En quelques mots, il expliquait au général la délicate situation et les excellentes raisons que l'on avait de croire que le déserteur était un forçat évadé.

La position du nouveau commandant ainsi réglée, sûr de n'être point blâmé pour sa très grande sympathie envers son subordonné, le lieutenant-colonel Darboises mit le jeune homme au courant de tout ce qu'il savait lui-même.

Muni de toutes les autorisations, Georges n'avait qu'à se mettre en campagne, non comme un isolé, mais avec le puissant appui de l'escadrille et de l'escadron motorisé.

Dès le lendemain une véritable opération de grand style aurait lieu, non seulement dans les oasis, mais dans les douars isolés où le fuyard aurait pu trouver asile; enfin, sur la frontière du Maroc et les contreforts qui viennent mourir sur la lisière du désert de sable.

. . . . .

L'aurore commençait à poindre, éclairant un ciel tragique où couraient de gros nuages d'un noir opaque. On était dans la saison des pluies et le changement inattendu, après le beau temps persistant qui avait fait de cette période un prolonge-

ment de l'été, aussi sec et torride qu'il l'avait pu être durant les mois caniculaires, était une menace de plus pour l'expédition.

Une autochenille munie d'une mitrailleuse devait contenir la petite troupe dont le lieutenant Sauvager avait le commandement, de Brézières ne comptant plus au régiment de tirailleurs depuis sa nomination. Un lieutenant attaché au bureau arabe et deux goudiers dont la mission était de ramener, menottes aux poings, le légionnaire déserteur, complétaient l'effectif avec le conducteur et un soldat mitrailleur, tous deux appartenant au train des équipages, ainsi que deux motocyclistes tenant l'emploi d'éclaireurs.

Quand de Brézières s'approcha de la voiture, il eut un vif mouvement de surprise.

Parmi ces hommes au mâle visage tanné par le soleil d'Afrique, vêtue d'un costume kaki qui se confondait avec les uniformes, une femme lui souriait.

— Ma colonelle ! s'écria-t-il décontenancé.

— Mais oui, mon cher de Brézières. Je n'ai pas oublié ce que, il y a quelques années, les camarades de mon mari ont eu la gentillesse d'appeler mes exploits. Donc, n'ayez aucune crainte, je ne serai pour vous ni un embarras ni une cause de retard et, peut-être, mes petits talents trouveront-ils à s'employer.

D'un geste vif, elle libéra du feutre ses cheveux où quelques fils d'argent annonçaient l'approche de la cinquantaine que démentaient ses beaux yeux au regard clair et le sourire d'une bouche demeurée si jeune. En un tournemain, le voile blanc des infirmières s'attacha autour de son front et, désignant au nouveau commandant la place à côté de la sienne, elle donna le signal du départ.

Rapide, la voiture filait, précédée par les deux motos qui laissaient sur la route un double nuage de poussière. Aux abords de l'aérodrome, son pas-

sage était attendu, car deux avions qui planaient prirent immédiatement la même direction.

Sous les premiers rayons du soleil, filtrant à travers les lourds cumulus qui formaient, sur l'horizon, une ligne de hautes cimes et de fines dentelures, toute semblable d'aspect à quelque titanique chaîne de montagnes, la plaine, où courait le ruban métallique de l'oued, s'étendait, solitaire et hostile. La palmeraie n'était plus qu'une touffe de verdure au lointain. A mesure que l'astre surgissait, sanglant, faisant toutes roses les arêtes des garahs et teignant de pourpre et d'améthyste les pentes abruptes des monts vers lesquels on marchait, de profonds sillons marquaient dans le sable la trace que les roues venaient de creuser. Parfois, des roches millénaires, émergeant du sol, évoquaient quelque préhistorique cataclysme. Paysages hautains de contrées qui semblent toujours vierges, prestige d'une lumière habile à former les mirages. Dans la voiture, les passagers demeuraient silencieux, les yeux levés vers les oiseaux d'acier qui planaient au-dessus d'eux, ou bien décrivaient de larges cercles afin qu'aucun des replis de terrain ne pût échapper à leur observation patiente.

Vers le milieu du jour, alors que la petite expédition, dont la colonelle s'avérait le véritable chef, faisait halte afin de prendre un frugal repas, un des avions muni d'un appareil de T. S. F., comme l'était, d'ailleurs, l'autochenille, signala qu'on se trouvait à peu de distance de l'oasis d'où étaient partis les premiers renseignements. Il était peut-être sage de se hâter, car la pluie menaçait, une de ces pluies diluviennes qui gonflent en quelques instants et font sortir de leur lit ces curieux fleuves sahariens qui, nés sur les pentes de l'Atlas ou les plateaux algériens du Tamlett, coulent, impétueux, dévastant parfois les cultures, puis se résorbent, bus par le sable avide du Sahara.



On repartit, le cœur battant d'angoisse qu'un peu d'espérance — cette espérance qui n'abandonne jamais l'être en désarroi — tempérait.

Au soir, on campait dans une oasis que des cases de torchis entouraient, où la datte formait la seule richesse de gens qu'une ancestrale accoutumance enchaînait sur leur misérable sol.

Là s'était arrêté l'avion fugitif. La gorge serrée, Georges put encore apercevoir, parmi les herbes roussies et les touffes de palmiers nains, les débris calcinés de l'oiseau mortellement blessé. Déjà les goumiers avaient passé par là, recueillant les pièces encore utilisables de l'appareil. Il était donc devenu impossible de découvrir le plus petit indice ni de juger quelle avait été la cause de l'atterrissage; mais, privé de son avion, n'était-il pas certain que le déserteur ne pouvait espérer réussir la traversée du désert, atteindre les rives fertiles du Niger, Gao, Tombouctou, ou même les possessions portugaises de l'Afrique Equatoriale?

De fait, un indigène qui avait servi de guide à la petite expédition n'hésita pas à fournir cet indice précieux.

— L'homme volant, fit-il gravement, monté sur bon méhari. Le méhari a le pied solide. Bientôt l'homme volant et le jeune garçon au visage pâle seront parvenus au pays du Sultan.

— Tu veux dire le Maroc? Mais la frontière est loin?

— Je le sais. Et les montagnes sont hautes. N'importe, l'homme est courageux et le chameau patient. Il m'a demandé le chemin et combien de journées de marche pour arriver à Tamgrout.

Georges avait poussé un cri de joie. Enfin une lueur éclairait les ténèbres. Si le fugitif pensait à atteindre Tamgrout, n'était-ce point qu'il nourrissait le dessein d'arriver, à travers le Sud marocain, jusqu'au plus proche port de mer : Agadir, ou Mogador, peut-être? Certes, l'entreprise était péril-

leuse, toutes les barrières du Haut Atlas se dressaient devant lui, mais il risquait, dans ces contrées éloignées de toute colonisation, de passer inaperçu et de conquérir une fois encore la liberté que son inconcevable audace manquait de lui arracher.

Comment sa malheureuse compagne supporterait-elle ce rude trajet? Gorges abruptes où les nuits sont glaciales et les journées torrides, traversée du désert d'Iguid... Dans la tête de l'infortuné, cent visions d'épouvante se formaient, les unes après les autres, et, sans le réconfort affectueux que lui donnait la vaillante attitude d'Emilienne, le pauvre homme se serait laissé terrasser par le désespoir.

## XI

## LE DOUAR VIDE

Les avions passèrent la nuit auprès du campement improvisé, afin de se concerter avec leurs camarades de l'expédition terrienne, et reprirent, dès l'aurore suivante, la grande route du ciel dans la nouvelle direction que les paroles de l'Arabe avaient fait adopter; l'auto, pendant ce temps, se trouvait en face de nouvelles difficultés. Durant deux heures, l'orage avait grondé, déversant sur le sable ses ondes furieuses. La piste détrempée rendait l'avance difficile et lente. Peut-être aurait-il été d'une élémentaire prudence de ne point quitter le précaire refuge de l'oasis et des murs de torchis qui entouraient le village, mais la fièvre qui soulevait Georges de Brézières avait fini par se communiquer à ses compagnons. Le lieutenant Sauvager, surtout, mû cependant par un autre mobile, celui de réparer par la capture du déserteur la faute qu'il avait commise en mettant, grâce à son effective protection, le légionnaire dans les conditions qui avaient facilité son audacieuse évasion, n'aurait de repos et de trêve que lorsque le faux Michaël serait dûment arrêté.

On décida donc de reprendre la marche qui, maintenant, se faisait en direction de l'ouest. On avait abandonné le cours de l'oued dont les flots roulaient, chargés de limon et de sable, avec l'impétuosité d'un torrent. Bientôt le sol s'éleva sensi-



blement. L'altitude de Colomb-Béchar, qui est cependant de 784 mètres, était de beaucoup dépassée. La voiture commençait à gravir les âpres flancs de la montagne.

Malgré toute leur ardeur, les motocyclistes, après de nombreux dérapages, durent renoncer à leur rôle d'éclaireurs. Il s'avérait que l'autochenille elle-même s'arrêterait bientôt sur les assises de roches glissantes que l'averse avait rendues aussi polies que des marches taillées dans la glace.

En quatre heures, on avait à peine couvert cent kilomètres qui, à vol d'oiseau, en faisaient moins encore, car il fallait suivre le sentier à peine frayé, dans un défilé tournant à la façon d'un véritable labyrinthe. Si la voiture n'avait pas été reliée à son point d'attache par son petit poste émetteur et récepteur, la situation serait peut-être devenue tragique, car, soufflant du désert, une tempête commençait à se déchaîner. Des hurlements furieux, des sifflements formidables, dominaient le bruit du moteur qui donnait tout ce qu'il pouvait. A leurs angoisses personnelles, les hardis poursuivants ajoutaient celles que leur causaient les avions, en péril, peut-être, eux aussi, parmi ce déchainement des éléments implacables.

Soudain — il pouvait être dix heures du matin — le chauffeur, qui mettait toute son application à éviter un dérapage dont les suites auraient pu être funestes, se sentit touché par l'un des gourmiers. L'homme, du doigt, lui désignait un point en contrebas. Le trainglot arrêta son moteur. Il observa le geste indicateur et aperçut, accroché sur un flanc granitique, parmi des touffes d'alfa, de thym et quelques buissons épineux, une sorte de douar dont les murs, faits de terre battue, se confondaient presque avec l'uniforme couleur rousse de la roche et du sol.

L'adjudant se pencha vers les passagers de la voiture :

— Ici, dit-il, un douar où l'on pourrait s'abriter en attendant que le vent et la pluie soient calmés.

Georges allait protester, mais la colonelle Darboises, qui faisait office d'agent modérateur, lui représenta l'imminence d'un accident et le désastre qui s'ensuivrait pour tous.

On abandonna donc la voiture, garée dans une sorte d'anfractuosité naturelle, au soin de son conducteur et du soldat chargé de faire fonctionner la mitrailleuse. Quant au reste de la troupe, déjà trempée et grelottante, après avoir cherché le moyen de rejoindre la sauvage demeure autour de laquelle on voyait paître quelques moutons à la noire toison, il s'engagea bravement sur un sentier que seules les chèvres avaient dû tracer.

La descente fut d'autant plus difficile que la pluie, par ondées rageuses, souffletait les malheureux. Enfin, ils parvinrent au pied de l'enceinte. A l'intérieur, des chiens hurlaient, et leurs plaintes, parfois, étaient aussi angoissantes que si une voix humaine les avait proférées.

L'enceinte de torchis où s'ouvraient d'étroites meurtrières donnait à ce douar l'aspect peu rassurant d'un fortin où des rebelles avaient bien pu trouver asile. Une porte massive, que de lourdes pièces de bois assujettissaient, en défendait l'entrée.

Le lieutenant avait beau frapper contre le battant avec la crosse de son revolver, rien ne lui répondait que l'aboiement sinistre des chiens enchaînés.

Pourtant, le douar ne devait pas être inhabité : la présence sur la pente du troupeau annonçait qu'une famille indigène s'était fixée dans ce désert.

— Faisons le tour de la muraille, suggéra

Georges, dont le mystère de l'étrange demeure éveillait la curiosité.

Le conseil fut aussitôt suivi; mais l'enceinte, grossièrement bâtie de boue sèche et de débris de roc, s'interrompait bientôt, ou, plutôt, c'était la paroi de la montagne qui la continuait. En somme, on se trouvait en face d'une forteresse appuyée au flanc d'une pente vertigineuse et à laquelle un étroit plateau servait de base.

Le lieutenant Sauvager s'était immobilisé à l'extrême limite où la plate-forme, s'interrompant, faisait place à un précipice assez profond qu'hérissaient des quartiers de basalte semblant provenir d'un éboulement ancien. C'est sur les flancs de ce précipice que paissait le maigre troupeau aperçu tout à l'heure par les voyageurs.

— Ces animaux, fit le lieutenant comme se parlant à lui-même, doivent cependant connaître le moyen de rentrer dans leur étable.

Comme il prononçait ces mots, il se rendit compte qu'une brebis suivie par son agneau venait de s'engager sur un sentier si étroit qu'il était impossible de le distinguer parmi les pierres et les touffes épineuses qui emplissaient le ravin. Seule, la blanche toison de l'agneau servait de point de repère. Bientôt les bêtes, ayant descendu la pente, remontaient du côté opposé et, les suivant toujours de l'œil, le jeune homme s'aperçut qu'elles passaient par une espèce de poterne dissimulée un peu en contre-bas du plateau et conduisant à l'intérieur de la rustique forteresse.

Saisi par le désir de l'aventure et n'écoulant que sa curiosité, son envie aussi de pénétrer dans cette enceinte qui pouvait servir de repère à d'occultes ennemis, l'officier n'hésita plus. Il fallait à tout prix aller au bout de l'entreprise et, pour cela, il ne recula pas devant une attaque brusquée qui, malgré les armes que ses compagnons et lui possédaient, pouvait ne pas être sans risques.



La petite troupe prit donc des positions de combat. Tandis que le lieutenant et les goumiers constituaient l'avant-garde — poste périlleux que le commandant de Brézières aurait voulu occuper, mais qui revenait en somme aux deux officiers munis d'une mission régulière, — le reste du modeste effectif formerait la seconde vague d'assaut, tandis que, dans l'auto, le mitrailleur serait à même de protéger les troupes par un copieux tir de barrage.

Ainsi fut fait, et le premier groupe s'engagea bravement sur la pente, presque abrupte à cet endroit. Les trois hommes parvinrent sans encombre à la petite poterne. Un couloir taillé dans le roc s'ouvrait devant eux. Résolument ils s'y engagèrent. Un coup de revolver devait annoncer à leurs camarades la réussite de la manœuvre.

Le cœur battant à coups précipités, Georges, demeuré sur le bord de la piste, écoutait anxieusement. Enfin, assourdie par la distance et l'épaisseur des murs protégeant l'habitation, la détonation lui parvint. Sans balancer davantage, entraînant les hommes qui l'entouraient, de Brézières dévala la pente raide et glissante. A son tour, il se lança dans l'ombre, peut-être redoutable, mais une vague lueur le guidait. Bientôt, il déboucha dans un grand espace libre. Au-dessus de sa tête, les nuées orangées couraient vertigineusement, les aboiements des chiens se faisaient plus menaçants; pourtant, les constructions qui entouraient la cour semée d'un maigre gazon roussi, dans laquelle les deux groupes s'étaient trouvés réunis, paraissait vide. Une porte, que l'un des goumiers poussa, s'ouvrit sur une salle obscure. Des moutons, paisiblement, brouaient dans un coin de l'aire.

Un des soldats indigènes revint vers le groupe des officiers :

— Mon lieutenant, ici, il y a eu chameaux.

Sauvager suivit du regard le geste qui indiquait un emplacement où, très nettes dans la terre détrempeée, des minces sabots avaient laissé leurs empreintes; et ces empreintes se continuaient jusqu'à l'entrée principale, signe qu'une troupe assez nombreuse l'avait franchie peu d'heures auparavant.

Un obscur pressentiment tenait le commandant haletant. Au fur et à mesure qu'il examinait cette étrange demeure qui avait plus l'apparence d'une sorte de fort que d'une ferme isolée, la conviction se faisait plus profonde en lui qu'on se trouvait sur la trace du déserteur. En effet, ce dernier n'aurait jamais eu l'audace d'entreprendre une évasion vouée à l'échec s'il n'avait eu des accointances et des aides puissantes, parmi les indigènes d'abord, et, presque certainement, auprès d'Européens ayant intérêt à favoriser sa fuite.

La petite troupe allait s'en retourner, convaincue que le douar était maintenant veuf de ses habitants, quand un événement, dont les conséquences auraient pu être mortelles pour l'un, au moins, des soldats, se produisit.

Depuis que les Français s'étaient introduits dans l'intérieur du fortin, les chiens ne cessaient de faire entendre leurs hurlements lugubres. Ces hurlements portaient d'une sorte d'étable dont la porte à claire-voie paraissait solidement verrouillée. Soudain, cette porte s'ouvrit et deux chiens, les yeux flamboyants de colère, la gueule béante sur leurs crocs prêts à mordre, s'élancèrent et sautèrent à la gorge du lieutenant Sauvager qui se trouvait à leur portée.

Sous le féroce assaut, l'officier chancela, mais, avec une promptitude qui dénotait son admirable sang-froid et sa merveilleuse bravoure devant le danger, Georges s'était interposé. Avant que les redoutables mâchoires se soient refermées sur la chair, deux coups de revolver, tirés à bout portant

et de façon à ne point atteindre le jeune officier aux vêtements duquel les terribles molosses s'accrochaient, frappèrent en plein crâne les animaux déchainés dont les cadavres, presque sans agonie, s'allongèrent au pied des hommes terrifiés. Mais, durant la minute de confusion qu'avait provoquée cette scène, un des goumiers, instinctivement, s'était avancé vers l'issue dont les chiens étaient sortis. Sans doute voulait-il fermer la porte afin d'être bien sûr qu'une autre attaque ne se produirait pas de ce côté. Comme il approchait de l'étable, il poussa une exclamation de surprise qui fit accourir le commandant de Brézières :

— Une moukère, mon capitaine — de Brézières ne portait pas encore les insignes de son nouveau grade. — Toi, méfiance, y a pas bon; moi, voir la moukère.

Et, résolument, il pénétra dans l'étable. Un instant après il en ressortait, trainant par les poignets une vieille femme qui lui opposait une résistance désespérée. Mais, avant même que le lieutenant de spahis, qui parlait parfaitement l'arabe, se soit approché afin d'interroger la prisonnière dont la main criminelle avait évidemment détaché les molosses et ôté les verrous de la porte, un cri jaillit de l'intérieur qui fit pâlir le visage de Georges comme si tout le sang de ses artères avait brusquement afflué à son cœur.

— Au secours! au secours! disait une voix que le pauvre homme hésitait à reconnaître, tellement lui semblait merveilleuse cette rencontre que, pourtant, il appelait de toutes ses forces.

Eperdu, il se retourna, cherchant à déchiffrer sur le visage de ses compagnons la confirmation de ce qu'il venait d'entendre, mais il ne douta plus lorsque la colonelle Darboises, qui n'avait pu tenir la promesse qu'elle avait faite de de-



meurer sagement dans la voiture, lui saisit la main.

Très émue, elle aussi, Emilienne eut cependant la présence d'esprit de répondre à l'appel angoissé :

— Christiane, nous sommes là !

Un instant s'écoula encore, puis les cinq hommes se ruèrent, revolver au poing. Leurs yeux, d'abord, ne distinguèrent que des contours confus, mais une voix les guidait.

Etendue sur un lit fait d'herbes sèches et de grossières nattes, Christiane, trop faible pour se lever, tendait ses bras vers ceux qui venaient la délivrer.

## XII

## CHAGRIN D'AMOUR

Le retour vers Colomb-Béchar s'était accompli presque en silence. Une sorte de contrainte pesait maintenant entre ceux qui avaient, si ardemment, souhaité d'être réunis. C'est qu'ils étaient bien pénibles, les souvenirs que la pauvre enfant devait évoquer, afin de faire à ses compagnons le récit des terribles journées qui avaient précédé celle-ci. Maternelle, Émilienne gardait entre ses bras le corps douloureux et, sur son épaule, le pauvre visage qu'une sorte de honte — la honte de cette origine odieuse qui lui avait été si brutalement révélée — faisait se plaire dans ce réconfortant refuge. Elle avait seulement posé à la jeune fille la question indispensable et, encore, avait-elle mis à l'énoncer une pudeur qui rassura un peu celle qui se savait, maintenant, la fille d'un forçat.

— Afin d'éviter toute rencontre qui pourrait vous être pénible, avait dit la colonelle Darboises, il faut me dire, ma chère enfant, ce qu'est devenu celui avec lequel vous avez fui de Colomb-Béchar.

Sans même oser relever ses paupières qu'un large halo mauve cernait, Christiane répondit :

— Je suis seule depuis hier soir avec cette vieille femme qui avait mission de me soigner et, surtout, de m'empêcher de fuir. Assez tard dans la nuit, les autres sont partis...

— Quels moyens de locomotion avaient-ils ?

— Des chameaux et des chevaux, je crois.

— Ils sont donc nombreux ?

— Six ou sept, il me semble.

— Pourquoi ne vous ont-ils pas emmenée ?

— Parce que j'étais à bout de forces. Je serais morte, je crois, s'il m'avait fallu voyager encore à dos de chameau et même sur un cheval. Et l'on parlait de dures étapes.

— Mais... on ne vous avait pas abandonnée là pour toujours ?

— Non, *Il* serait revenu me chercher dans quelques jours, avec une voiture, peut-être un avion ; j'avais ordre de me laisser conduire, même si c'était un étranger qui vienne au-devant de moi.

Les officiers et la femme de leur supérieur échangèrent un regard d'intelligence. Ainsi, toutes les hypothèses se confirmaient : le légionnaire Michaël, le forçat Anceny avait, dans ces contrées, des complices qui disposaient de moyens très modernes, semblait-il. Il serait, dans ces conditions, difficile de rejoindre le fugitif, à moins qu'il ne se fasse prendre au gîte. D'eux-mêmes, Georges de Brézières et la colonelle se demandaient s'il ne valait pas mieux laisser le misérable à son destin, éviter à sa fille infortunée ce surcroît de douleur et de honte.

Un jour, la Providence se chargerait de l'atteindre, ses fautes, immanquablement, seraient expiées, et l'excellente femme se prenait à murmurer une prière en faveur du scélérat qui, sans doute, entendait se servir comme otage de la pauvre petite, à moins que, seule, une affection jalouse et égoïste ne l'ait poussé à arracher la jeune fille au destin heureux qui lui était fait, afin de l'entraîner à sa suite dans l'incertitude et l'abjection.

Trop angoissantes étaient ces différentes possibilités pour que le retour s'effectuât dans la joie. De



plus, Georges se demandait, non sans anxiété, comment la pauvre Christiane supporterait la désillusion que lui causerait la brusque rupture avec André.

Pour l'instant, il s'agissait de gagner du temps, de rassurer cette âme en désarroi et, surtout, rétablir une santé gravement compromise.

Pourtant, quand, après avoir reçu les baisers presque maternels de la bonne colonelle qui aurait voulu garder près d'elle sa petite amie, Christiane se retrouva seule dans la maison arabe où elle avait coulé de si paisibles, de si longues heures, un grand apaisement se fit en elle.

Georges l'avait soutenue de son bras. A travers le patio où s'effeuillaient les derniers jasmins, il la conduisit jusqu'à son coin préféré, dans le salon où Aïssa avait allumé un grand feu de racines odoriférantes. Elle se laissa installer parmi les coussins soyeux du divan et, alors seulement, elle leva vers l'officier son beau regard, plus profond et plus poignant peut-être depuis le rude apprentissage de la souffrance par lequel elle venait de passer.

Tendant ses deux mains d'un geste fervent, elle dit, tandis que Georges les pressait entre les siennes :

— C'est vous qui m'avez sauvée. Vous seul, toujours vous. Oh ! il n'y a que vous au monde qui m'aimez vraiment...

Une larme roula, lentement, sur le visage émacié, mais Georges, éperdu de joie, et n'osant même répondre de peur de se trahir, constata, en son for intérieur, qu'elle ne l'avait pas appelé son père et que sa première gratitude allait vers lui, non vers le fiancé dont elle n'avait pas encore demandé des nouvelles.

Le lendemain, il s'étonna du silence que gardait la jeune fille. Au cours de la visite que fit la colo-

nelle à sa petite protégée, le nom du lieutenant ne fut pas davantage prononcé, et Georges se demandait s'il devait se réjouir ou s'effrayer de ce silence.

André Flassigny, il le savait, avait demandé à permuter. Quelques jours encore et il quitterait Colomb-Béchar, mais, dans quelques jours, lui aussi recevrait sans doute son ordre de route, et aucune raison, si ce n'est l'amitié et la reconnaissance qui l'attachaient au lieutenant-colonel et à sa charmante femme, ne l'obligerait à demeurer dans cette ville perdue au fond de l'Oranie, aux confins du désert. On lui faisait espérer une garnison telle qu'Alger ou, à défaut, Constantine ou Blida. Le mouvement d'une grande ville distrairait certainement sa protégée.

A certaines heures, le commandant se demandait pourtant avec angoisse quel accueil la petite société militaire, et aussi le monde qu'ils seraient bien contraints de fréquenter, feraient à sa pupille; forcément, quelque chose du drame avait transpiré, et puis il n'aurait pas la bienveillante complicité de son chef.

Un jour qu'il confiait ses craintes à la colonelle, celle-ci, qui les partageait et, peut-être, avec sa finesse de femme, avait deviné bien des choses que l'officier croyait avoir si rigoureusement cachées à tous, lui dit :

— Mon bon ami, la seule, la meilleure solution, celle qui mettrait définitivement Christiane, non seulement à l'abri de la malignité du monde, mais encore la préserverait d'un retour de ce père dont la déchéance sera facile à obtenir...

Elle s'était arrêtée, désirant sans doute être questionnée, mais Georges, n'osant comprendre, se taisait.

— Oui, continua-t-elle enfin, le moyen de trancher cette fausse situation serait que votre protégée devienne votre femme.

— Ma femme... Mais elle ne m'aime pas, elle ne m'aimera jamais !

— Qui sait ?

— Et j'ai vingt ans de plus qu'elle !...

— Regardez-vous, commandant, fit la colonelle avec un beau sourire, tout en désignant à son visiteur une grande glace placée non loin de lui. Vos quarante ans — qui ont l'air d'être à peine trente — ont tant de réelle jeunesse, tant d'ardeur que beaucoup de vos lieutenants vous les envient. La femme qui se montrerait à votre bras serait enviée de bien d'autres. D'ailleurs, il ne s'agit, à vrai dire, que d'un moyen d'achever votre belle œuvre. Quand on se met sauveteur, mon cher, il faut l'être jusqu'au bout.

Elle mit un doigt sur ses lèvres en signe de discrétion. D'ailleurs un pas léger venait de se faire entendre dans le vestibule. Une servante ouvrit la porte du salon et Christiane entra. C'était une surprise qu'elle voulait faire à sa grande amie. Se sentant plus forte, elle avait mis, aidée par Aïssa, une toilette de ville et, à petits pas, elle s'était rendue chez la colonelle.

Son ravissant visage, qu'une ombre de mélancolie rendait plus touchant encore, marqua son étonnement quand elle reconnut, auprès d'Emilienne, le commandant de Brézières ; mais l'illumination de son regard fut la preuve que cette présence ne lui était pas indifférente.

Depuis qu'il l'avait ramenée sous son toit, Georges semblait éviter de se trouver en tête à tête avec la jeune fille. Il se donnait à lui-même, comme prétexte de cette timidité, la crainte qu'il avait de la faire souffrir le jour où il faudrait lui avouer la décision du lieutenant de Flassigny.

Plusieurs fois Emilienne avait blâmé l'officier de ne point encore avoir osé porter à la délaissée



ce coup qui, un moment ou l'autre, devait l'atteindre.

Avec un sourire à la fois tendre et malicieux, la colonelle fit asseoir la jeune fille entre elle et le commandant.

— Mettez-vous là, ma chérie. Nous parlions justement de vous, de votre avenir.

— De mon avenir, répondit Christiane en rougissant un peu. Oh! je ne désire pas le voir changer; tant que mon tuteur me supportera auprès de lui je me sentirai si heureuse...

— Vous songiez, cependant, ma petite, à un autre bonheur?

De rouge, Christiane devint blême.

— Oui, j'avais tort et je comprends pourquoi mon tuteur — vous permettez encore que je vous nomme ainsi? fit-elle en tournant vers de Brézières la douceur de ses iris couleur d'eau profonde — m'avait mise en garde. Le mariage, un foyer, cela n'est pas fait pour la fille...

— Tais-toi, Christiane, tu me fais mal, protesta l'homme douloureusement.

— Vous avez mal de ma souffrance, je le sais. Vous êtes si bon... Mais rassurez-vous; j'ai deviné bien des choses depuis que vous m'avez si bravement sauvée, bien des choses que vous vous efforcez de me cacher. Vous avez tort, car je n'ai plus de chagrin. C'est comme si mon cœur avait été balayé par un orage qui a fait table rase de tout ce que j'y avais enfermé. Mes rêves de petite fille, mon amourette de pensionnaire...

— Que dis-tu, Christiane? André...,

— André ne m'aimait pas beaucoup, puisqu'il a pu se détacher de moi si vite, m'abandonner justement quand j'étais le plus à plaindre, ne pas se soucier de mes périls. Et moi, l'aimais-je véritablement comme je le croyais? Non, sans doute. Là-bas, au douar, où je demandais à la Sainte Vierge de me rappeler à Elle tant je me sentais aban-

donnée, lorsque, parmi ceux qui risquaient leur vie afin de me délivrer, je n'ai pas aperçu M. Flassigny, cela a été une brusque certitude qui m'a envahie : celle que je m'étais trompée et que nous n'aurions pas été heureux ensemble si votre admirable subterfuge, mon cher tuteur, avait pu l'abuser jusqu'au bout ou s'il avait consenti à passer outre sur ce que le monde nomme, n'est-il pas vrai ? mon déshonneur...

La voyant souriante et si raisonnable, ses deux interlocuteurs ne savaient que penser. La colonelle reprit :

— Alors, petite amie, on peut vous dire la nouvelle ? Le lieutenant quitte notre régiment. Il rentre en France, dans un bataillon de chasseurs alpins.

— Ah ! fit la jeune fille avec indifférence ; puis elle ajouta, presque égayée par cette pensée : Est-ce que mon ex-fiancé craindrait de se retrouver en face de moi ?

— Cela est possible, chérie. D'ailleurs vous-même allez nous quitter. Le commandant recevra bientôt son affectation !

Le visage mobile se rembrunit :

— Oh ! comme j'aurai du chagrin de m'éloigner de vous, Madame !

Brusquement, elle s'arrêta. De nouveau, son regard se fit douloureux. Elle joignit ses deux mains fragiles :

— Que vais-je devenir ?

Surpris, Georges se pencha vers elle :

— Ne voudrais-tu pas me suivre ?

Elle leva vers lui ses yeux que les larmes venaient d'emplir.

— Vous suivre, cela sera impossible, maintenant que tout le monde sait. Ici, on est bon pour moi, on me pardonne ma naissance ; mais, ailleurs, quel accueil recevrais-je ? Et à vous-même, ma présence ne pourrait-elle nuire ?

Pour la seconde fois, mais sous une forme différente, une identique pensée était exposée à l'officier. M<sup>me</sup> Darboises n'avait-elle pas les mêmes appréhensions qu'exprimait Christiane d'une façon plus passionnée?

Comme suggestionné par les mots qu'Emilienne avait prononcés un instant auparavant, il dit, mais sans oser poser son regard sur l'enfant dont les yeux noyés de larmes livraient si bien la détresse et le déchirement intérieurs contre lesquels elle s'efforçait de lutter :

— Il y aurait bien un moyen, fit-il d'une voix à peine perceptible, un moyen...

Il n'eut pas la force de continuer; un silence se fit, durant lequel on aurait pu entendre les battements précipités des cœurs anxieux et le souffle un peu rauque qui s'exhalait de la poitrine oppressée de l'officier. Emilienne, émue jusqu'au fond d'elle-même par ces souffrances qu'elle avait la première devinées chez un homme pour lequel son mari et elle ressentaient la plus profonde sympathie, aurait voulu aider Georges à vaincre ses scrupules, à oser ce qu'elle considérerait comme le bonheur de l'orpheline.

Mais le commandant n'en était pas encore au point où l'amour, plus fort que la prudence, ne permet plus le sacrifice et le renoncement. D'ailleurs, il était de ces hommes habitués à se vaincre et à se dominer. Seule, Christiane aurait eu le pouvoir de peser sur sa détermination, mais elle était trop enfant encore, trop inexpérimentée, pour lire en elle-même et déchiffrer certains sentiments complexes qui, depuis son enfance, s'étaient substitués à ses véritables pensées.

Cet entraînement qu'elle avait subi toute petite fille pour le bel officier qu'on lui avait appris à nommer papa, au fur et à mesure que les années faisaient de l'enfant une femme, ne se serait-il pas



changé en un amour profond et tendre, fait d'admiration et de reconnaissance?

Sans doute, Georges lui avait toujours paru le plus beau, le plus noble des hommes, et même André Flassigny, dont les hommages avaient grisé cette tête et ce cœur de pensionnaire, elle s'était plu à le parer des qualités éclatantes de celui qu'elle croyait être son parent. Une sorte de juxtaposition de deux images s'était faite. A telles enseignes que, lorsqu'elle avait été déçue par André, elle n'en avait pas éprouvé la douleur profonde que l'on aurait pu redouter pour elle.

De cela, Emilienne, confidente de la jeune fille, ne pouvait douter, et c'est pourquoi elle avait imaginé cette fin d'une situation dramatique et dangereuse où celui qui aimait passionnément comme celle qui ignorait encore la vraie nature de sa prédilection trouveraient la sécurité et le bonheur. Certes, elle connaissait trop la délicatesse de Georges pour espérer le voir céder sans luttés, mais le grain était semé.

C'est ce qu'elle se disait quand l'officier et sa pupille prirent congé d'elle.

Tout en évitant soigneusement à Christiane d'apprendre que le légionnaire était toujours l'objet de poursuites, le commandant de Brézières ne se désintéressait pas du sort de cet homme qui avait, semblait-il, pour destin, de ravager son existence.

Une enquête serrée conduite par le bureau arabe avait permis de retrouver la plupart des fils de la trame habilement ourdie par le misérable.

Gilbert Anceny avait fui du bagne en compagnie d'un Marocain.

C'est grâce aux indications de cet homme qu'il avait fini, après des aventures et des dangers connus seulement des deux évadés, par débarquer à Tanger. Les faux passeports dont ils avaient pu se

munir durant un séjour en Amérique du Sud ne pouvaient suffire à leur assurer, en cette terre de colonisation française, la sécurité dont ils rêvaient.

Anceny avait donc jugé qu'il n'était pour lui qu'un refuge : la Légion étrangère. Quant à Ben-Smaïl, il parvint à reprendre place parmi ceux de sa race dont aucun état-civil n'enregistrait la date de naissance avant la conquête de ces territoires où, hors des grandes villes, les indigènes continuent à vivre comme ont vécu leurs ancêtres, en comptant leurs années d'après l'abondance des récoltes ou les événements notables qui se sont déroulés.

Il faut croire cependant que le forçat Anceny et le relégué Ben-Smaïl avaient convenu d'un moyen de correspondre. C'est par Ben-Smaïl, mêlé à des caravanes venues du Sud, que le légionnaire Jacques Michaël avait pu offrir son invention à des pays rivaux de la France et susceptibles de payer généreusement le procédé nouveau.

Parfaitement au courant des affaires, l'ancien financier escroc avait d'avance pesé le pour et le contre. S'il avait dû livrer à ses chefs une partie de ses espoirs, c'est qu'il n'y avait pas, pour lui, d'autre moyen de procéder aux expériences sans l'appui desquelles son invention serait considérée sans valeur. Mais il était bien décidé à ne point en faire don à son pays, car il savait que ce don lui serait à peine payé. Après un long sommeil, parmi l'indifférence des bureaux, peut-être une maigre gratification parviendrait-elle au légionnaire. Et ce serait tout. Son avenir ne s'en trouverait point amélioré, son désir de reprendre la vie de luxe, dont il rêvait, ne se réaliserait jamais. Donc, sans se soucier d'autres contingences, Gilbert laissa l'Arabe négocier avec un de ces espions que l'on trouve partout où l'on peut ramasser des bénéfices

et des renseignements, même dans le sang et la razzia.

L'important pour lui était de pouvoir quitter son régiment, emporter son appareil et se mettre lui-même hors d'atteinte. Quelle idée folle avait poussé le déserteur à associer une femme à cette audacieuse tentative? Cela était et demeurerait le secret de Gilbert Anceny.

Peut-être, quand un fatal hasard lui eut appris que son ancien rival, Georges de Brézières, servait à Colomb-Béchar, une sourde rancune prit-elle naissance en cet esprit dévoyé, en ce cœur où nul bon sentiment n'avait jamais fleuri. Une rencontre tout à fait fortuite, un soir où il avait sauté le mur de la caserne afin de se concerter avec Ben-Smaïl, l'avait mis en présence de celle en qui il n'eut aucune hésitation à reconnaître sa fille.

De ce jour, une pensée tenace et malsaine grandit en lui : c'est que la pauvre enfant pourrait, au besoin, lui servir de rançon et d'otage. Oserait-on employer contre lui certains moyens et le tir des mitrailleuses ne s'arrêterait-il pas quand l'innocente paraîtrait à côté du coupable?

Malheureusement pour lui, l'état d'extrême faiblesse de M<sup>lle</sup> de Brézières le força à l'abandonner dans le fortin des montagnes où Ben-Smaïl et une escorte de Marocains dissidents étaient venus le rejoindre. Non seulement ils étaient attendus, eux et le précieux appareil que le sergent avait sauvé après avoir lui-même anéanti l'avion qui ne pouvait plus servir à sa fuite, mais chaque heure de retard avait pour les traîtres la plus redoutable signification.

Laissée à la garde d'une vieille femme qui, seule, demeurerait entre deux razzias dans ce repaire de bandits, Christiane devait y être recherchée dès que le principal des négociations serait accompli, et c'est sur ce retour que comptait l'autorité militaire pour arrêter le misérable.



La vieille Fatma, conduite à la prison d'Aïn-Sefra et questionnée par l'officier supérieur commandant ce territoire, n'avait pu, ou n'avait voulu rien dire. A l'entendre, elle vivait dans cette solitude depuis la mort de son fils, tué au Maroc en se battant parmi les troupes françaises. Elle n'avait affaire qu'à des caravaniers qui lui confiaient, entre deux séjours, les brebis qu'ils n'avaient pu vendre ou les agneaux trop faibles pour reprendre la piste jusqu'à leur oasis natale. Que ces animaux aient été volés dans les douars voisins, Fatma l'ignorait, ou se défendait de le savoir, et rien n'aurait pu vaincre son obstination. On jugea donc préférable de la renvoyer dans sa montagne, quitte à exercer dans la contrée une incessante et occulte surveillance. Mais les explorateurs l'ont remarqué avec un étonnement toujours nouveau : c'est dans les contrées sauvages, dans le bled inhabité et inculte, parmi les étendues désertiques ou les savanes vierges que les nouvelles se propagent avec le plus de rapidité. Le tambourin, scandant une complainte que le vent des vastes espaces véhicule jusqu'à l'oasis la plus proche, une flamme qui brille la nuit à la pointe d'un rocher ou, simplement, la fumée s'élevant d'un tas d'herbes que l'on brûle, et, à des centaines de lieues, les indigènes savent qu'un des leurs est tombé dans une embuscade ou qu'il est des endroits où il serait téméraire de s'aventurer. Véritable télégraphe optique fonctionnant, non seulement dans les défilés abrupts de l'Atlas, dans le Tanezrouft, pays de la soif et des mirages, mais parmi les forêts vierges du Soudan ou sur les rives du Niger.

Les jours succédaient aux jours et nul visiteur ne s'était présenté au douar que les Arabes, entre eux, désignaient sous le nom suggestif du Ksar de la Peur. Prévenu par quelque complice, le déserteur, renonçant à exercer ses contestables droits paternels, avait dû se mettre en sûreté et, mainte-

nant, seul un heureux hasard pourrait permettre à la police internationale à laquelle il venait d'être signalé de retrouver les traces de Gilbert Anceny.

Au fond de lui-même, le commandant de Brézières éprouvait un grand soulagement d'une solution qui éviterait à la petite bien-aimée les affres par lesquelles elle eût passé s'il lui avait fallu comparaître devant la justice militaire, témoigner contre ce misérable dont, malgré la répugnance qu'il lui inspirait, le sang coulait dans ses veines et auquel sa religion lui avait appris qu'elle devait le respect.

Certain qu'il pouvait sans crainte d'un brusque rappel emmener Christiane loin de ce pays où elle avait subi de terribles épreuves et ayant, d'autre part, vu sa situation réglée par son affectation à un bataillon de tirailleurs dont Alger était le lieu de résidence, Georges avait obtenu de ne prendre son commandement qu'à la fin de l'année.

Ils avaient donc devant eux près de deux mois, deux mois qu'il voulait passer en France, afin que la jeune fille pût se rétablir plus complètement dans la douce ambiance du pays natal.

Elle avait accueilli ce projet sans y faire la moindre objection, mais aussi sans éprouver cette joie d'enfant qu'elle manifestait si spontanément lorsque Georges l'avait conduite sur la Côte d'Azur. On aurait dit qu'une ombre de tristesse s'était étendue sur elle et éteignait pour toujours le sourire de cette bouche et le rayonnement de ce charmant visage.

Au jour dit, elle fit à la colonelle des adieux émus, et comme Emilienne, les larmes aux yeux, lui disait, tout en la serrant sur sa poitrine :

— Nous reverrons, ma chérie. D'abord je vous promets, à notre prochain départ pour la France, de venir vous voir, mon cher mari et moi.

Vous vous plairez, j'en suis sûre, à Alger. C'est une si jolie ville, si moderne et si pittoresque à la fois.

Sans répondre, Christiane secoua la tête et, dans ses yeux qui semblaient suivre un rêve intérieur, M<sup>me</sup> Darboises crut lire une détermination farouche dont la jeune fille n'avait fait encore confidence à personne; mais, confiante malgré tout, l'excellente femme se dit que la Providence ne pouvait se détourner de cette enfant malheureuse et touchante.



## XIII

## LE PASSÉ QUI N'EST PLUS

Même sur le bateau qui, d'Oran, allait transporter à Port-Vendres la jeune fille et son protecteur, Christiane ne questionnait pas, indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle. Elle n'avait point paru surprise de ce changement d'itinéraire et n'avait pas demandé à Georges pourquoi ils ne passeraient pas par Marseille, comme la première fois.

Avec la même tristesse muette, elle demeurait sur le pont malgré la tempête de neige qui soufflait des côtes d'Espagne et soulevait autour du bateau de courtes vagues aux reflets glauques et aux sommets fleuris d'écume. On arriva en pleine nuit. Le commandant, dès qu'il toucha la terre de son cher pays, parut un autre homme. Ses yeux brillaient d'une joie contenue et son visage avait une expression heureuse comme s'il avait préparé pour sa compagne quelque merveilleuse surprise.

Du bateau, un fiacre, escaladant la pente qui mène du port à la ville, bâtie en amphithéâtre, conduisit les voyageurs jusqu'à la gare, où ils eurent juste le temps de prendre le train qui partait en direction de Bordeaux. Ce ne fut que bien plus tard, lorsque, après une nuit et une demi-journée de voyage — on s'était arrêté à Toulouse à l'aube et l'on avait attendu, dans un hôtel voisin de la station, un autre train qui, celui-ci, les emporta

vers le Nord, — lorsque le commandant de Brézières fit descendre sa compagne dans une station dont elle n'avait même pas regardé le nom, que Christiane manifesta quelque surprise.

— Nous n'allons donc pas à Paris? questionna-t-elle de ce ton un peu craintif qu'elle avait maintenant en s'adressant à Georges qu'elle évitait de nommer.

— Non. Serais-tu fâchée de faire connaissance avec la maison où je suis né?... Ce pays était aussi celui de ta mère.

Christiane pâlit. Ses paupières battirent sur ses yeux dont le regard se déroba et, de nouveau enfermée dans son mutisme, elle se laissa conduire.

Une auto louée par le commandant les amena en moins d'une heure au château de Servanes. Malgré l'hiver qui avait accroché aux arbres une parure de givre, brillante sous les dernières lueurs du soleil couchant, et étendu entre les sillons de légères traînées de neige, la jeune fille se sentait déjà prise par le charme de cette contrée poitevine.

Après la mort de ses parents et malgré la carrière qu'il avait embrassée, Georges de Brézières n'avait jamais voulu se défaire de cette demeure qui appartenait depuis plusieurs siècles à la lignée dont il était sorti. Une parente éloignée, veuve et sans fortune, avait consenti avec enthousiasme à s'y installer. Elle considérait à la longue ce domaine comme sien et le dirigeait à merveille; pourtant, elle accueillit avec bonne grâce la lettre où son parent lui annonçait qu'il avait l'intention de venir passer deux ou trois semaines au château de Servanes. En quelques lignes, il lui expliquait la mission qu'il avait acceptée, aussi lorsque Christiane, les joues animées par la bise piquante, les yeux agrandis par une émotion neuve, descendit de l'auto, Marie-Rose de Verny savait qu'elle accueillait la fille d'Eve et de ce Gilbert Anceny

dont la faute avait failli rejaillir sur le nom de Brézières.

Comme elle était bonne et tenait à satisfaire en tous points son cousin, elle se garda bien de manifester à la jeune fille sa défiance secrète. D'ailleurs la timidité, la tristesse même qui voilaient le visage qu'un peu de bonheur aurait rendu éblouissant, disposèrent la veuve à plus de bienveillance.

Ce fut seulement le lendemain, après avoir laissé sa petite protégée se reposer d'un long et fatigant voyage, que Georges, sans se rendre compte lui-même du charme douloureux que ces évocations avaient pour lui, commença pour elle une véritable rétrospection vers ce passé dont rien n'avait pu lui faire oublier l'attraction et aussi la désolation.

A chaque pas, dans le parc ou les différentes pièces du château, le fantôme d'Eve se levait et semblait cheminer à côté d'eux. Sans doute Christiane avait-elle conscience de cette présence occulte, car elle ne questionnait plus Georges et, pourtant, parfois, elle avait l'impression de savoir déjà ce qu'il allait lui raconter.

Maintenant il ne se contraignait plus et les mots qu'il disait sortaient de son cœur, si sincères, si déchirants qu'on croyait les voir saigner ainsi qu'une fraîche blessure.

Un jour qu'ils étaient assis tous les deux devant la haute cheminée où brûlait un feu clair de grandes bûches amoncelées et que surmontaient les armes et la couronne des anciens comtes de Brézières, Christiane osa interroger. Peu à peu le crépuscule envahissait la pièce aux angles éloignés où l'ombre tissait ses lourdes toiles d'araignée. Seule, la lueur du foyer éclairait leurs deux visages et illuminait tour à tour les prunelles grises du jeune homme et les larges iris glauques de sa compagne. D'une voix vibrante, une voix qu'il n'avait pas entendue aussi chaude et passionnée depuis de longs jours, elle demanda :



— Ne guérirez-vous jamais de cette blessure? Ne pardonnerez-vous jamais le mal qu'elle vous a fait?

— Est-il possible que vous m'ayez si mal compris, Christiane? J'ai pardonné le jour où j'ai consenti à vous consacrer ma vie...

— Alors, pourquoi ne pas oublier?...

— C'est toi qui me demandes cela?...

Il y eut entre eux un long silence, un silence durant lequel il sembla à la jeune fille qu'elle pénétrait pour y lire dans le cerveau de son compagnon. Eloquente, la voix muette continuait :

« Toi que j'aime comme j'ai aimé ta mère, plus encore, car dans cette première tendresse je n'avais enfermé que mes premières émotions, mes rêves puérils. Eve s'était trouvée en face de moi, belle, jeune, enviable, et c'est à elle que j'avais dédié ces prémices de mon pauvre cœur. Mais toi, tu es venue alors que j'étais en pleine maturité, à l'âge des passions profondes, des passions dont on meurt. J'aurais, la première souffrance de jalousie passée, oublié Eve, si Eve ne s'était imposée à moi en te mettant dans mes bras.

« Qui sait si, à l'heure de la mort, alors qu'on voit toutes choses avec d'autres yeux que ceux de la chair, qui sait si elle n'a pas prévu ce qui allait advenir, si elle ne l'a pas désiré comme une réparation et le meilleur des remèdes? Le mal qu'une femme a causé, est-il écrit dans un livre, une femme seule peut le guérir. Pourquoi ne veux-tu pas guérir ma souffrance? »

Elle allait ouvrir la bouche afin de répondre à cette supplication que, seul, son esprit avait pu entendre, mais, brusquement, elle revint à la réalité. Sa pudeur imposa silence à son cœur. Elle rougit à l'idée qu'elle se trompait peut-être et que Georges ne l'avait jamais aimée d'amour. Quels sacrifices, déjà, ne lui avait-il pas consentis! Faudrait-il qu'elle lui en imposât un plus grand encore en se

faisant épouser par pitié, car certaines insinuations de la bonne colonelle lui avaient laissé deviner ce que cette excellente femme désirait pour elle. Ce mariage qui effacerait à jamais le passé maudit la ferait rentrer dans le monde, acceptée et fêtée, au bras d'un homme honorable entre tous. Et c'est depuis qu'elle avait pressenti ce tendre complot qu'elle s'était plus douloureusement repliée sur elle-même, bien décidée à ne point recevoir cette dernière charité de celui que, pourtant, elle adorait dans le secret de son cœur.

Elle ne put plus supporter ce tête-à-tête qui, en d'autres circonstances, lui aurait été si cher parmi la douce pénombre qui descendait des grands arbres défeuillés et s'insinuait à travers la dentelle voilant les vitres du salon.

Soudain, elle fut debout, cherchant une transition afin de pouvoir prononcer les mots qu'elle s'était, depuis plusieurs jours, promis de dire. Un peu gauches, les phrases pourtant se formèrent, tandis que Georges, stupéfait, l'écoutait, sans force pour interrompre :

— Il faut oublier, il faut vous refaire une vie, vous marier. Vous êtes jeune, vous ne pouvez demeurer ainsi par notre faute. Oui, par notre faute, celle de ma pauvre maman, la mienne. Mais je vais m'en aller de votre existence. Je suis bien décidée à partir. Ce serait lâche de demeurer plus longtemps à votre charge. Je gagnerai ma vie. N'ai-je pas l'instruction que vous m'avez fait donner, les brevets que j'ai pris, sur votre conseil ? La supérieure, à laquelle j'ai écrit, m'accordera certainement son appui. Alors vous serez libre et pourrez être heureux.

Une telle stupeur avait fondu sur le malheureux que la voix s'était tue alors que lui-même demeurait atterré. Enfin, il fit un effort, se dressa. Il avait tourné le dos au foyer. Elle ne pouvait plus distinguer même le contour de son visage, seulement

elle crut s'apercevoir que ses épaules s'étaient courbées comme si un poids s'y était abattu.

— Christiane, balbutia-t-il d'une voix étouffée, j'ai bien entendu? Tu veux me quitter?

— Puis-je demeurer auprès de vous? Je ne vous suis rien...

— Tu ne m'es rien. Cruelle fille. Tu ne veux donc pas comprendre que tu es tout pour moi? N'ai-je point assez fait pour que tu en sois certaine?

— Oui, je sais, vous avez fait pour moi plus qu'aucun homme n'aurait accompli. Vous m'avez aimée... comme un père.

— Comme un père. Quand j'étais prêt...

— Je sais cela aussi : à me donner votre nom afin de me rendre l'honneur que mon vrai père m'a ôté. Mais puis-je être assez lâche, assez vile pour accepter une telle union?

— Christiane, tais-toi. Si tu savais combien tu me tortures. Lâche? Vile, de te donner à un homme que tu n'aimes pas, que tu ne pourras jamais aimer?... Mais c'est moi qui serais un misérable si j'imposais à ta jeunesse un tel sacrifice... Ah! tu n'as pas besoin de me le dire. Ton amour, mais dans mes rêves les plus ambitieux jamais je n'ai espéré l'obtenir. Je t'aimais pourtant de tout mon être, et je consentais à ton mariage avec un autre. Mes attermolements, mes faibles défenses, hélas! c'était mon pauvre cœur meurtri, mon cœur qui se révoltait et, comme un condamné à mort, suppliait : Monsieur le bourreau, quelques minutes encore. Et c'était toi le bourreau, toi, sur qui je n'osais lever les yeux, toi que j'adorais et qui attendais de moi la permission d'être la femme d'un autre. Je suis fou, je n'aurais pas dû t'avouer mes souffrances. Maintenant rien, n'est-ce pas, ne pourrait te décider à rester près de moi? Tu vas partir, n'est-ce pas?

Il étendait vers elle des mains d'ombre qu'elle



hésitait à saisir. Elle eût pourtant un cri où elle se livrait toute, mais il n'osait comprendre la signification de ce nom qu'elle lui jetait dans un souffle :

— Georges ! Georges !

Plus bas, il demanda encore :

— Tu veux partir ?

Il la sentit sur sa poitrine. Elle avait levé la tête comme si elle avait cru pouvoir, malgré la nuit, déchiffrer ce que révélait le visage bouleversé de l'homme :

— Ce n'est plus possible si vous avez dit vrai. Mais non, ce serait trop beau. Je ne peux pas y croire...

— Tu ne peux pas croire ! Je t'en supplie, explique-toi. Songe que ma vie dépend de ta franchise.

Elle cacha son front brûlant au creux de l'épaule qui l'avait recueillie.

— Georges... Serait-il possible que vous m'aimiez... non comme une enfant, mais comme une femme, une femme qui vous aime !

Eperdu, il ne trouvait pas les mots pour répondre, mais ses lèvres s'étaient posées parmi les boucles où les lueurs du foyer allumaient des reflets d'or sombre et ses deux bras s'étaient refermés autour du buste dont la chaleur le pénétrait jusqu'au cœur.

— Ma bien-aimée,... ma femme..., murmurait-il en resserrant son étreinte.

Alors, coquette, elle dit doucement :

— J'avais tant prié pour votre bonheur Notre-Dame de la Garde, mais je n'aurais jamais osé espérer que ce fût à moi de réaliser ce beau souhait.

\* \* \* \* \*

Deux mois après, dans l'humble chapelle du château de Servanes, le curé du village célébrait

la très simple cérémonie qui faisait de Christiane la femme du commandant de Brézières. Parmi les intimes qui étaient présents dans le cortège, M<sup>me</sup> Darboises et le colonel, venus tout exprès pour assister la mariée et lui servir de famille, n'étaient point les moins radieux. C'est qu'à tant de joie une heureuse nouvelle s'ajoutait encore : le lieutenant-colonel venait, lui aussi, de monter en grade et une même affectation allait réunir les deux compagnons d'armes. Aussi, déjà, Emilienne formait-elle des projets de réceptions où la nouvelle commandante triompherait, non seulement par sa grâce souveraine, mais aussi par la réputation de noble bravoure qui auréolait celui dont elle portait maintenant le nom.

FIN

# **Pour les tricoteuses et les brodeuses**



## **LA Collection AURORE**



### **TRICOT ET CROCHET**

L'album de 36 pages grand format

EN VENTE PARTOUT: **3 fr. 75**; franco, **4 francs.**

### **BRODERIES MODERNES**

album de 36 pages grand format

EN VENTE PARTOUT: **4 fr. 25**; franco, **4 fr. 50.**

## **Collection La MODE et la MAISON**



### **40 MODÈLES DE TRICOT**

36 pages grand format

EN VENTE PARTOUT: **6 francs**; franco, **6 fr. 50.**

### **BRODERIES d'AMEUBLEMENT**

36 pages grand format

EN VENTE PARTOUT: **7 fr. 50**; franco, **8 francs.**

### **50 MODÈLES DE TRICOT**

pour la jeunesse de 6 mois à 15 ans.

36 pages grand format

EN VENTE PARTOUT: **8 francs**; franco, **8 fr. 50.**

## **Collection NOUVEAUTÉ**



### **JOURS ET INITIALES MODERNES**

36 pages grand format

EN VENTE PARTOUT: **6 francs**; franco, **6 fr. 50.**

**NOMBREUX MODÈLES DONNÉS  
EN GRANDEUR D'EXÉCUTION**



Collection AURORE,  
Collection MODE ET MAISON,  
1, rue Gazan, PARIS-14<sup>e</sup>.

Collection NOUVEAUTÉ,  
1, rue du Louvre, PARIS-1<sup>er</sup>.



## *Madame, Mademoiselle,*

Les circonstances actuelles nous obligent à augmenter le prix de notre **Collection STELLA**. **A partir du 10 septembre**, le volume sera vendu **2 francs** au lieu de **1 fr. 75**, et l'abonnement d'un an sera porté à **35 francs** au lieu de **30 francs**. Nous rappelons à nos lectrices qu'à sa création, en 1919, la **Collection STELLA** était vendue **1 fr. 25 le volume**. Ce prix n'a donc même pas doublé, alors que depuis 1919 le prix de tous les articles a atteint le coefficient 5, 6, ou 7. Le gros tirage de notre Collection, sa large diffusion, nous ont permis de n'augmenter son prix que dans une très petite proportion, et nous espérons que l'attachement de nos fidèles lectrices nous donnera la possibilité de maintenir longtemps encore le prix de **2 francs**.

**JUSQU'AU 10 SEPTEMBRE**  
profitez de l'abonnement d'**UN AN**  
===== à **30 francs** =====

qui vous donne droit à recevoir **gratuitement**, en plus des 24 volumes à 2 francs de la **Collection STELLA**, un **RELIEUR MOBILE** permettant de relier facilement un volume de la **Collection STELLA**. **En vous abonnant avant le 10 septembre** vous réaliserez une **économie de 18 francs** sur le prix de 24 volumes à 2 francs. **Hâtez-vous de vous abonner à ce prix exceptionnel. A partir du 10 SEPTEMBRE**, le prix d'abonnement d'**UN AN** à la **Collection STELLA** sera de **35 francs**.

Adressez vos demandes, accompagnées  
d'un mandat-poste ou mandat-chèque à  
**M. le Directeur de la COLLECTION STELLA, 1, rue Gazan, Paris-14<sup>e</sup>.**  
(Compte chèque postal Paris 28-07).